

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

(DÉ)COLONIALITÉ. REGARD POSTCOLONIAL SUR L'ÉTUDE DES VILLES ET
URBANITÉS D'AFRIQUE SUBSAHARIENNE PAR LA GÉOGRAPHIE SAVANTE
FRANCOPHONE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN GÉOGRAPHIE

PAR

ÉRIC JOLY

MARS 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Si par souci normatif la signature de ce mémoire est au singulier, force est de reconnaître qu'il s'abreuve plutôt de contributions et d'interactions plurielles et ne saurait exister sans elles.

À mon directeur de recherche, Mario Bédard, merci pour vos conseils et vos commentaires avisés, mais surtout pour votre grande confiance, qui me furent indispensables. Malgré la fin de ce chemin parcouru ensemble, je ne cesserai de vous être reconnaissant. Sachez que votre rigueur, la grande qualité de vos réflexions, le respect que vous portez à la géographie et le cœur généreux que vous y mettez sont une grande inspiration. Je souhaite ensuite exprimer ma reconnaissance à ces professeur-e-s qui ont su contribuer, de diverses façons et pour de multiples raisons, à l'amorce de ma réflexion et/ou à sa réalisation. Hélène Bélanger, Paul Eid, Laurie Guimond, Mariam Hassaoui, Anne Latendresse, Marie-Nathalie Leblanc, Christelle Lebreton, Issiaka Mandé, Ricardo Penafiel, Fatoumata Diahara Traoré : ce mémoire est tributaire de vos enseignements et/ou de votre support. Merci à vous qui avez façonné, sinon transformé, ma manière de regarder et de penser le monde.

Je remercie également mes collègues de classe, tant du baccalauréat que de la maîtrise, auprès desquel-le-s j'ai tant appris. Un mot tout particulier pour Marianne, avec qui la camaraderie s'est rapidement transformée en une amitié précieuse nourrie de riches échanges. Les mots ne sauraient décrire à quel point je me sens choyé de progresser, tant dans la vie que dans cette discipline, à tes côtés. Sur une note plus personnelle, merci à tous ceux et celles qui je l'espère se reconnaîtront pour votre amitié et votre support, que j'accueille avec beaucoup d'humilité. Merci en outre à mes parents qui, malgré le mystère irrésolu que représentent l'univers académique et la recherche scientifique, ont toujours su m'épauler au meilleur de leurs moyens. En tant qu'universitaire de première génération, la fierté et la joie qui accompagnent l'aboutissement de ce mémoire de maîtrise leur appartiennent tout autant.

Merci enfin au Conseil de recherches en sciences humaines pour l'octroi d'une bourse d'études supérieures du Canada niveau maîtrise (BESC M); ce soutien pécuniaire a considérablement facilité mon parcours de maîtrise.

“And it occurred to me there is no manual that deals with the real business of motorcycle maintenance, the most important aspect of all. Caring about what you are doing is considered either unimportant or taken for granted.”
(Pirsig, 1974/1999, p. 34)

“Knowledge of the world means dissolving the solidity of the world.”
(Calvino, 1988, p. 9)

AVANT-PROPOS

Comme bien d'autres étudiant-e-s, je le devine, mes intentions de recherche étaient toutes autres lors de mon entrée à la maîtrise. Je souhaitais de prime abord explorer les dimensions géo-identitaires des quartiers précaires autoconstruits à Cotonou (Bénin) afin de voir en quoi ils pouvaient susciter, malgré leurs importantes carences infrastructurelles, des sentiments d'attachement et/ou d'appartenance chez les populations qui les habitent. Cet intérêt de recherche était né peu à peu au cours de mon cheminement au premier cycle et faisait suite à mon activité synthèse de baccalauréat, où j'ai tenté de comprendre comment les autorités politiques subsahariennes, par le truchement de programmes d'aide internationale au développement menés par la Banque mondiale et ONU-Habitat, cherchaient à éradiquer ce type d'habiter et à réprimer les imaginaires géographiques qui le sous-tendent, sous couvert de « réhabilitation » du tissu urbain. Il m'apparaissait important de donner une voix aux habitant-e-s des quartiers précaires afin de rendre compte de la charge de sens qu'ils, elles, accordaient à leurs lieux de vie.

J'ai toutefois rapidement pris la décision de ne pas poursuivre cette entreprise et de réorienter mon projet de mémoire. Mener une recherche sur les quartiers précaires autoconstruits m'apparaissait nécessiter un soin et un investissement qui dépassaient largement le temps alloué pour un mémoire de maîtrise et mes habiletés de recherche. Je m'interrogeais toute particulièrement sur la nature et la validité de mon intérêt de recherche. Était-il possible que mon désir d'investiguer ce phénomène provenait d'un souci pragmatique de travailler sur un sujet sensiblement moins exploré en géographie au Québec – au contraire, par exemple, de la France – et, ce faisant, de susciter la curiosité de mes pairs? Était-il par ailleurs possible que pareil intérêt était sous-tendu par des imaginaires sensiblement coloniaux du géographe-aventurier parti « en brousse », servant par le fait même mes intérêts bien plus que ceux des populations habitant ces quartiers? Dans tous les cas, il m'était impossible de surmonter l'inconfort lié à la nature extractiviste d'un tel projet de recherche et je doutais de ma capacité à rendre véritablement justice à ces lieux de vie.

Le mémoire de maîtrise qui suit cet avant-propos s'inscrit dans un effort de surmonter cet inconfort et de le rendre à certains égards heuristique. En préparant le projet de recherche sur les quartiers précaires, je découvri plusieurs contributions savantes qui faisaient état de limites

épistémologiques dans les manières d'aborder les villes et urbanités subsahariennes et qui en appelaient d'une décolonisation des pratiques de recherche jugées occidentalo-centristes et inscrites dans des continuités coloniales. Or, si je trouvais ces contributions forts intéressantes, peu s'appuyaient sur des données empiriques qui les validaient. Quels étaient précisément les outils théoriques employés et pratiques de recherche déployées pour étudier des villes subsahariennes? Reproduisaient-ils des logiques coloniales? Quelle était la place et le rôle de la géographie francophone, au sein de laquelle j'évolue et à laquelle je souhaite contribuer, sur cet enjeu?

C'est ainsi qu'est née l'idée du présent mémoire, qui analyse et interroge les moyens épistémologiques mobilisés par la géographie savante francophone dans l'étude des villes et urbanités subsahariennes. Un projet ambitieux, j'en conviens, ce alors que, étant né et ayant grandi à Montréal, je n'ai par ailleurs jamais même visité le sous-continent subsaharien. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai tenté, tout au long du mémoire, de concentrer mes réflexions sur les rouages épistémologiques de la discipline et non sur ces villes et urbanités qui me sont inconnues, sinon que par le truchement de sources secondaires. Par conséquent, mon mémoire s'inscrit dans une approche davantage postcoloniale – de l'ordre du diagnostic – que décoloniale – plus intéressée par les alternatives. Un tel choix, lié à ma positionnalité à l'égard de mon sujet de recherche, m'apparaissait judicieux et approprié pour réfléchir sur les continuités coloniales qui traversent possiblement la géographie savante francophone.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
AVANT-PROPOS	iv
TABLE DES MATIÈRES	vi
LISTE DES FIGURES.....	viii
LISTE DES TABLEAUX.....	ix
RÉSUMÉ.....	x
ABSTRACT	xi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES ET VILLES ET URBANITÉS SUBSAHARIENNES : CONSIDÉRATIONS POSTCOLONIALES.....	5
1.1 L'objet d'étude à l'aune de la décolonisation des savoirs	5
1.1.1 La connaissance de l'Ailleurs : des savoirs géographiques à des représentations coloniales.....	5
1.1.2 Dynamiques contemporaines structurant la géographie francophone	8
1.1.3 Les villes subsahariennes : un objet géographique complexe.....	11
1.2 Questions et hypothèses de recherche	13
1.3 Une problématique au cœur de la géographie des connaissances géographiques	14
CHAPITRE 2 CADRES THÉORIQUE ET CONCEPTUEL.....	17
2.1 Les courants postcoloniaux : notre cadre théorique	17
2.2 Le cadre conceptuel	20
2.2.1 Colonialité.....	21
2.2.2 L'ignorance : du rôle des savoir-faire et savoir-penser géographiques	22
2.2.3 Imaginaire géographique : de l'imagination comme rapport au réel	24
2.2.4 Théories voyageuses : de la différence hybridante à la diversité hybridée.....	27
CHAPITRE 3 DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE ET CADRE OPÉRATOIRE.....	30
3.1 Cadre spatio-temporel.....	30
3.2 Type de recherche.....	34
3.3 Les variables et indicateurs.....	35
3.4 Mode d'échantillonnage	41
3.4.1 La sélection des articles	45

3.5	Mode de traitement des données.....	46
3.6	Mode d'analyse des données et présentation des résultats	47
CHAPITRE 4 ANALYSE DE PREMIER NIVEAU		51
4.1	Savoir-penser	51
4.1.1	Objet d'étude	51
4.1.1.1	Forme géographique et entités socio-territoriales	51
4.1.1.2	Échelles et objets urbains	53
4.1.2	Cadres analytiques	56
4.2	Savoir-faire	61
4.2.1	Postures épistémologiques et cadres opératoires	61
4.2.2	Traitement des savoirs géographiques endogènes	65
4.3	Imaginations géographiques	69
4.3.1	Thématiques	69
4.3.2	Compositions des images.....	73
4.3.3	Transformation des images	80
4.3.4	Processus de représentation.....	84
4.4	Différences et diversité	89
4.4.1	Conditions d'énonciation	89
4.4.2	Dialogues entre les différentes communautés nationales.....	92
4.4.3	Terrains urbains subsahariens et redéfinitions conceptuelles	95
CHAPITRE 5 ANALYSE DE SECOND NIVEAU		98
5.1	Les tenants épistémologiques : construction et expression d'une ignorance épistémique ? ..	98
5.1.1	Limites des pratiques de recherche	98
5.1.2	L'enjeu de la place et du rôle accordés aux données	101
5.2	Imaginaires géographiques : l'emprise d'un imaginaire occidental de l'urbain.....	104
5.2.1	Consolidation partielle des imaginaires (re)créateur et poïétique.....	105
5.2.2	Le trompe-l'œil de l'intégration des savoirs et pratiques endogènes.....	107
5.3	Théories voyageuses : l'absence marquée de déplacements géo-épistémiques	109
5.3.1	Interactions et interrelations entre géographes : un dialogue Nord/Suds peu engagé...	110
5.3.2	Une hybridation partielle du savoir-penser	111
5.4	Colonialité de la pensée : des tenants institutionnels et socio-cognitifs aux aboutissants épistémologiques et disciplinaires.....	115
5.4.1	Le positivisme : vecteur de colonialité.....	115
5.4.2	L'aplanissement du réel comme corolaire de la colonialité?	117
CONCLUSION		120
ANNEXE A CORPUS D'ANALYSE ET ATTRIBUTION DES CODES.....		129
BIBLIOGRAPHIE		139

LISTE DES FIGURES

Figure 3.1 : Cadre spatial de l'étude I : Provenance des unités d'analyse	32
Figure 3.2 : Cadre spatial de l'étude II : Pays subsahariens dans le corpus d'analyse	33

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 2.1 : Notre cadre conceptuel.....	21
Tableau 3.3 : Opérationnalisation du concept-clé Ignorance	35
Tableau 3.4 : Opérationnalisation du concept-clé Imaginaire géographique.....	38
Tableau 3.5 : Opérationnalisation du concept-clé Théories voyageuses	40
Tableau 3.6 : Revues constituant notre corpus d'analyse	43
Tableau 4.1 : Regroupement des sujets d'étude en thématiques principales	70
Tableau 4.2 : Portrait géographique des contributions recensées	90
Tableau 4.3 : Type de numéro des revue recensées	91
Tableau 4.4 : Références employées ou nommées dans les bibliographies des articles recensés..	93

RÉSUMÉ

Les villes et urbanités subsahariennes, s'exprimant par des modes d'habiter et des pratiques socio-territoriales si novateurs et hybridants par rapport aux référents urbains occidentaux, demeureraient généralement peu ou mal comprises dans toutes leurs nuances et complexités, ce en raison de modes d'appréhension jusqu'ici préconisés insuffisamment bien nantis pour les réfléchir. À ce sujet, une littérature anglo-saxonne, articulée en une *Southern Urban Critique*, en appelle d'une désoccidentalisation des imaginaires façonnant les modes de lecture, ce afin que les villes des Suds puissent s'exprimer avec leurs propres grammaires. Au sein de la géographie francophone toutefois, le rôle des imaginaires occidentaux comme guidant le regard scientifique demeure sensiblement moins exploré. C'est pourquoi, dans ce mémoire, nous souhaitons réfléchir aux imaginaires et diktats cognitifs présidant aux allants de soi épistémologiques qui caractérisent la géographie savante francophone dans l'étude des villes et urbanités subsahariennes. Nous proposons d'explorer l'hypothèse selon laquelle cette même géographie, dans ses moyens et pratiques, est surdéterminée par une colonialité de la pensée (Quijano, 1994) foncièrement occidental-centrique qui bride, voire ampute, sa capacité à pleinement engager et traiter les imaginaires et la géographie subsahariennes. Afin d'éprouver pareille hypothèse, nous avons mené une analyse critique du discours sur 134 articles publiés dans des revues de géographie francophone issues à la fois de l'Occident que de l'Afrique francophone, ce de 2002 à 2020. Pour ce faire, nous avons fait nôtres les velléités des géographies postcoloniales, qui interrogent l'autorité des discours et imaginaires occidentaux et leur nature hégémonique dans la lecture de notre condition habitante. L'analyse des résultats révèle des constats de trois ordres : d'abord, une faible actualisation des tenants épistémologiques à l'aune des réalités urbaines subsahariennes; ensuite, la prégnance d'un imaginaire reproducteur de l'urbain qui recourt mécaniquement aux caractéristiques des villes occidentales pour traiter et lire les villes et urbanités subsahariennes; enfin, une quasi-absence de dialogue scientifique entre les géographies occidentales et afro-continentales. Notre étude permet ainsi d'éclairer les modes de production de connaissances géographiques sur les villes et urbanités subsahariennes, ce alors que comment on les comprend et ce qu'on en sait déterminent à plusieurs égards le geste urbanistique et aménagiste, que d'aucun-e-s souhaitent plus respectueux et au diapason des typicités urbaines subsahariennes et, dès lors, plus pérenne.

Mots clés : postcolonialisme; épistémologie de la géographie; imaginaire géographique; villes subsahariennes; urbanité.

ABSTRACT

Sub-Saharan cities and urbanities, induced by ways of dwelling and socio-territorial practices so innovative and hybridizing in regard to Western urban referents, would generally be little or poorly understood in all their nuances and complexities. Stating that analytic tools hitherto employed are insufficiently qualified to fully engage cities of the Global South, recent Anglo-Saxon scholarship calls for a de-Westernization of the imaginaries shaping interpretations, so that these cities can be understood through their own grammar. Within French-speaking geography, however, the role of Western imaginaries as guiding by scientific gaze remains significantly less explored. In this master's essay, we propose to explore and reflect on the imaginaries and cognitive diktats underpinning the epistemological means and practices that characterize French-speaking academic geography in the study of Sub-Saharan cities and urbanities. We argue that said geography is overdetermined by a fundamentally Western-centric coloniality of thought (Quijano, 1994) which curbs, or even amputates, its capacity to fully engage and express Sub-Saharan imaginations and geographies. A critical discourse analysis was conducted on 134 scientific papers published between 2002 to 2020 in French-speaking geography journals from both the West and French-speaking Sub-Saharan Africa. Our analysis is guided by postcolonial thought, which questions the authority of Western discourses and imaginaries and their hegemonic nature in our interpretation and understanding of the world. Findings are of three orders: Firstly, very little reshaping of epistemological tenets to better account for Sub-Saharan urban realities; secondly, the preeminence of a reproductive imagination that mechanically turns to the characteristics of Western cities to interpret Sub-Saharan cities and urbanities; lastly, a weak scientific dialogue between Western and Afro-continental geographers. Our study thus sheds light on the modes of production of geographical knowledges on sub-Saharan cities and urbanities, contributing to a better understanding of how we study them and what we know about them. These aspects are crucial, considering that they determine urban planning actions, which should be more sensitive and in tune with Sub-Saharan urban characteristics and, therefore, more sustainable.

Keywords : postcolonial studies; epistemology of geography; geographical imagination; Sub-Saharan cities; urbanity.

INTRODUCTION

La question de la décolonisation des sciences retient l'attention de chercheur-euse-s depuis quelques années déjà, alors qu'est posée l'importance de s'affranchir d'une colonialité de la pensée (Quijano, 2007). Logique sociocognitive foncièrement occidental-centriste, celle-ci surdéterminerait nos imaginaires et modes d'appréhension du monde et inhiberait par le fait même des manières autres qu'occidentales d'être-au-monde (Mignolo 2000/2012; de Sousa Santos, 2014). Schématisant les diverses formes que peut prendre la décolonisation des savoirs savants, Abadie (2018) et Gaudry et Lorenz (2018) suggèrent trois processus dont la nature et la portée varient : (i) l'inclusion, au sein des institutions de la recherche, de chercheur-euse-s issu-e-s des régions ayant connu la colonisation européenne en vue d'une plus grande représentativité numérique; (ii) la diversification épistémique par un décentrement culturel des savoirs occidental-centrés et l'acceptation sous-jacente d'autres modes de pensée; (iii) la véritable décolonisation, ce par la refonte des structures et processus cognitifs et institutionnels de la production des savoirs, qui seraient jusqu'ici vecteurs d'inégalités quant à la reconnaissance et la promulgation de savoirs non occidental-centrés (cf. Sasakamoose et Pete, 2015).

Suivant cela, d'aucun-e-s convient la géographie savante à la décolonisation de ses postulats et moyens, analyses et discours, afin de réinvestir la pleine portée de l'intelligence géographique, attentive aux diverses expressions de l'habiter terrestre, mais encore au regard porté sur celui-ci (de Leeuw et Hunt, 2017; Jazeel, 2017; Noxolo, 2017; Radcliffe, 2022). Pareil appel trouve notamment écho en géographie urbaine alors que les villes des Suds¹, en raison de traits qui évoquent des manières foncièrement autres qu'occidentales de faire et de vivre l'urbain, mettraient en lumière l'insuffisance des modes d'appréhension et du vocabulaire conceptuel jusqu'ici préconisés (Bhan, 2019; Lawhon et Truelove, 2019; Roy, 2016). Ce serait entre autres le cas des villes d'Afrique subsaharienne, alors que certain-e-s avancent qu'elles demeureraient généralement peu comprises dans toutes les nuances et complexités qu'appellent leurs spécificités socio-

¹ Les « Suds », terme chargé et producteur de sens (Dufour, 2007), est abordé dans notre mémoire non comme antithétique au Nord global, mais comme notion de laquelle émanent certains imaginaires qui proviennent de son inscription dans des rapports de force et qui participent de sa matérialité (Hours et Selim, 2007; Roy, 2014). En ce sens, bien que les Suds soient compris globalement comme territoires anciennement colonisés, précisons que les enjeux que nous explorerons s'observent de manières fort différentes dans les différentes régions qui les composent (Keim, 2010).

territoriales (Diop, 2020; Myers, 2011; Parnell et Pieterse, 2016). Ces spécificités émaneraient d’imaginaires géographiques endogènes qui, façonnant la condition habitante des citoyen-ne-s subsaharien-ne-s, nécessiteraient une refonte des imaginaires usuels de l’urbain. En ce sens, le cas des villes et urbanités subsahariennes² permettrait de réfléchir sur les pratiques épistémologiques employées pour les étudier, de même que sur les imaginaires qui sous-tendent et façonnent ces mêmes pratiques (Mbembe et Nuttall, 2004; Pieterse, 2011).

La réflexion poursuivie dans ce mémoire de maîtrise fait écho à ces constats, ce dans le contexte plus grand de la décolonisation des savoirs *en* et *sur* l’Afrique (Abadie, 2018; Ndlovu-Gatsheni, 2018, 2021a). Nous proposons ainsi d’entreprendre une analyse épistémologique de la conception des villes et urbanités subsahariennes proposée et véhiculée par la géographie savante francophone, ce à partir d’une perspective postcoloniale. Nous souhaitons pour ce faire réfléchir sur les causes et les conséquences des pratiques épistémologiques préconisées et des imaginaires socio-cognitifs qui les guident, à partir de la prémisse que ses discours et pratiques peuvent contraindre la géographie à mettre à profit son intelligence relationnelle et intégratrice (Colwell, 2004; Hanson, 2004; Ritter, 1852/1974; Vidal de la Blache, 1913). Si la *géo-graphie* est l’écriture de la Terre (Sauer, 1925), nous estimons nécessaire de réfléchir aux divers moyens dont ses inflexions savantes peuvent se doter pour exprimer et traiter cette écriture. Or, faisons-nous l’hypothèse, ses modes d’appréhension s’avèrent parfois insuffisamment sensibles aux spécificités intrinsèques des phénomènes locaux, dont les villes subsahariennes et les territorialités de leurs habitant-e-s, sinon insuffisamment nantis pour les penser et les exprimer. Bref, il nous importe, avec ce mémoire, de comprendre avec plus d’acuité les façons dont s’exprime et s’articule la condition géographique des citoyen-ne-s subsaharien-ne-s, notamment en interrogeant l’adéquation des modes de pensée qu’on emploie usuellement pour aménager et gérer leurs lieux et territoires. En ce sens, précisons

² Nous utilisons le terme villes et urbanités « subsahariennes » par commodité, mais en reconnaissant que celles-ci ne peuvent être réduites à une entité commune. Comme l’indiquent Bonneau et Brachet (2021), l’hétérogénéité interne d’une région n’empêche toutefois pas « [d’]identifier un espace comme périmètre spécifique, non pas en fonction de critères statiques qui naturaliseraient l’espace ainsi identifié, mais au regard d’événements contingents qui lui confèrent des caractéristiques propres, évolutives dans le temps, sans pour tout dire autant » (p. 8). Plus encore, Myers (2017) avance à propos des villes subsahariennes que : “While I understand that it can be problematic to make claims for anything ‘African’, given the long history of over-generalizations about the continent, [...] it is imperative to examine how the urban areas of this region, this reality, this Africa as a ‘place-in-the-world’ (Ferguson, 2006: 6) can be characterized and represented, to confront such geographic illiteracy head-on” (p. 451).

que notre travail s’inscrit dans une posture davantage postcoloniale que décoloniale, attaché qu’il est à poser un diagnostic bien plus qu’à proposer des alternatives.

La situation des villes des Suds, et à plus forte raison des villes subsahariennes, se caractérise à bien des égards par des carences matérielles de diverses natures qui commanderaient une articulation plus engagée de la théorie et de la praxis (Van Heur, 2020). Cela étant, face à la prééminence accordée à la science dans l’organisation et la structuration du monde (Grasswick *in* Kidd, Medina et Pohlhaus Jr., 2017), n’importe-t-il pas d’interroger *comment* on comprend les villes subsahariennes et donc *ce* qu’on en sait? Attendu que le quart des citoyen-ne-s à l’échelle mondiale seront en Afrique d’ici 2050 (United Nations (UN), 2019), plusieurs chercheur-euse-s souhaitent mieux saisir ces objets et manières afin d’en arriver à une pratique aménagiste qui, plus respectueuse de leurs typicités, s’avèrerait plus à leur diapason et pérenne (Cilliers, 2020; Harrison, 2006; Watson, 2009). Par ailleurs, l’épistémologie de la géographie constitue un objet de recherche de plus en plus prévalant, notamment dans le monde francophone (Clément, Stock et Volvey, 2021). À cet égard, pour Lefort et Péaud (2017), « une réelle demande disciplinaire existe sur la question des modes de production, de diffusion et d’utilisation des savoirs géographiques » (p. 48), ce alors même que peu de travaux portent sur les dimensions épistémologiques de la recherche scientifique sur et en Afrique (Kane, 2012; Niang, Dupéré et Fletcher, 2017)³.

Notre réflexion procédera en cinq parties. Tout d’abord, le premier chapitre présentera l’état des lieux sur les tenants cognitifs et institutionnels des connaissances géographiques sur l’Afrique, puis sur les villes subsahariennes. Seront ensuite posées les questions et hypothèses de recherche, puis explicitée l’approche géographique globale de notre mémoire. Au second chapitre, nous esquisserons les cadres théorique et conceptuel qui sous-tendront notre analyse. Le troisième chapitre sera consacré à notre cadre opératoire, soit le cadre spatio-temporel et le type de recherche, les variables et indicateurs articulant nos concepts-clés, puis les modes de collecte, de traitement

³ Est-il toutefois possible que cette tendance soit en train de se renverser? Si la littérature scientifique ne semble pas le laisser présager, soulignons par exemple les contributions de LaFay, Le Guennec-Coppens et Coulibaly (2016) puis de Bonnacase et Brachet (2021). En outre, mentionnons la 7^e Rencontre des Études africaines en France tenue à Toulouse du 28 juin au 1^{er} juillet 2022 et qui comptait quelques ateliers portant sur les enjeux épistémologiques, dont « Épistémologie de la recherche sur l’Afrique: retour sur les ‘ficelles du métier’ » et « (In)comparabilité des cas africains et extra africains. Quelle(s) épistémologie(s) des comparaisons, circulations et transferts? » (<https://reaf2022.sciencesconf.org/resource/page/id/14>). Cela posé, notons que la portée de ces contributions demeure limitée à la sphère franco-française.

et d'analyse de nos données. Au quatrième chapitre, nous présenterons les résultats d'une analyse descriptive de premier niveau faite en fonction de nos variables et indicateurs. Ces résultats seront ensuite discutés plus en profondeur et interprétés au cinquième et dernier chapitre, ce par le truchement de nos concepts-clés.

CHAPITRE 1

CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES ET VILLES ET URBANITÉS SUBSAHARIENNES : CONSIDÉRATIONS POSTCOLONIALES

Ce mémoire souhaite explorer, à partir d'une lecture postcoloniale, les tenants et aboutissants épistémologiques de la géographie francophone à l'égard des villes et urbanités subsahariennes. Un tel projet, fort ambitieux nous en convenons, nécessite de poser clairement dès son amorce le périmètre de notre réflexion. C'est ce que ce premier chapitre se propose de faire, en discutant de divers constituants du problème investigué (1.1), en présentant les questions et hypothèses de recherche (1.2) et, finalement, en précisant l'approche géographique dans laquelle s'inscrit notre analyse (1.3).

1.1 L'objet d'étude à l'aune de la décolonisation des savoirs

1.1.1 La connaissance de l'Ailleurs : des savoirs géographiques à des représentations coloniales

Il est dorénavant admis que la géographie et l'entreprise coloniale du XIX^e et du XX^e siècles ont été à maints égards consubstantielles (Clayton, 2003; Blais, Deprest et Singaravélou, 2011). Cela s'exprimerait en deux volets : (i) le rôle des savoirs géographiques dans la construction des Grands Empires et (ii) l'influence de l'impérialisme occidental dans le développement de la discipline géographique (Clayton et Bowd, 2006). Face à cette consubstantialité, certain-e-s avcent que divers discours et usages de la géographie ont produit et véhiculé – ou produisent et véhiculent toujours – des connaissances et savoirs colonisateurs (de l'ordre de l'action) et colonialistes (d'ordre idéologique) (Singaravélou, 2008). Dans le monde euro-francophone, les relations entre les savoirs géographiques et les questions coloniales sont tout particulièrement étroites (Clerc, 2017), notamment à l'égard des territoires africains (d'Alessandro, 2003). Qu'il s'agisse de géographie des explorations, de géographie des colonies ou encore de géographie coloniale (cf. Claval, 2008), toutes ont à divers égards participé à des représentations exotisantes de l'Afrique. Ce type de lectures découlerait pour partie de ce que Mudimbe (1988) appelle la bibliothèque coloniale, soit un ensemble de productions intellectuelles et littéraires émergeant des récits des explorateurs, voyageurs, missionnaires, anthropologues et administrateurs coloniaux, porteur de connaissances et de représentations particulières, qui aurait profilé une essence africaine opposée à celle occidentale (modernité/tradition, individualisme/communautarisme, écriture/oralité, etc.).

Reprises, véhiculées, et conceptualisées – et ainsi renforcées – par les discours scientifiques modernes, ces marques d'une « africanité », plus connotatives que dénotatives car tendant à magnifier le lointain, qui ont « influencé et continue[nt] d'influencer la production et la diffusion de connaissances africaines et africanistes » (Ndlovu-Gatsheni, 2021b, p. 456), seraient en quelque sorte devenues axiomatiques pour tou-te-s et chacun-e (Popke, 2001),

Pour Gregory (1995), et quoiqu'ils soient multiples, ces connaissances et savoirs géographiques relèveraient d'une conception spécifique des lieux et territoires non occidentaux et de nos rapports à ceux-ci, et donc d'un imaginaire géographique – qu'il nomme les géographies imaginatives (*imaginative geographies*) – tout aussi particulier. Cet imaginaire géographique occidental colonialiste reposerait sur des lectures géographiques binaires et dualistes, propres à des logiques de la Pensée moderne (Chivallon, 1999) inintéressées à pleinement considérer l'Ailleurs et l'Autre non occidental car « moindres » (Chakrabarty, 2000). Une telle proposition, s'appuyant sur l'orientalisme de Said (1978/1991), permet d'explorer l'imbrication des relations de pouvoir et des représentations structurant le rapport entre l'Occident et le reste du monde, plus spécifiquement en posant ces relations et représentations comme creuset où la connaissance et la discipline géographiques se rencontrent et se conjuguent, participant par le fait même aux entendements de ces mêmes lieux et territoires et, de là, à leur éventuelle travestissement, sinon leur négation (Gregory, 1995). Autrement dit, compte tenu de la force des images qu'il crée et qu'il préconise comme seules représentatives du réel, l'Occident façonnerait par ses savoir-penser, dire et faire l'Autre et l'Ailleurs non occidental (Gregory, 1994).

En outre, ce serait l'*épistémè*⁴ occidentale qui aurait structuré jusqu'à ce jour les savoirs produits sur le continent africain : “it is in these very discourse that African worlds have been established as realities of knowledge” (Mudimbe, 1988, p. xi). En effet, les modes d'appréhension qu'emploient les sciences sociales pour comprendre l'Afrique – ou la définir conformément à ses représentations – demeureraient fortement imprégnées par cet imaginaire altérisant (Kavwahireri, 2008). Ce faisant, Mudimbe (1988) avance que les modes d'intelligibilité scientifiques occidentaux, opérant en vertu d'un ethnocentrisme épistémologique, “fundamentally escape the task of making

⁴ Située en amont de l'épistémologie, l'*épistémè* réfère aux grandes formations sociohistoriques de la connaissance qui régissent le champ des possibles quant aux manières d'explorer, de saisir et d'expliquer le monde et conditionnent donc le fond et la forme de toute « vérité » scientifique (Foucault, 1969).

sense of other worlds” (p. 73), tant le sens qui est accordé à l’Ailleurs est assujéti à cet imaginaire. Un constat qu’il importe de bien considérer, étant donné que la colonisation des imaginaires académiques/scientifiques, propre à une colonialité de la pensée (Quijano, 1994), voire à une aliénation épistémique (Piron, Regulus et Dibounje Madiba, 2016), limiterait les géographes tant occidentaux-ales que la plupart de ceux et celles issu-e-s des Suds, puisque tous-tes formé-e-s à même les canons scientifiques occidentaux, lorsqu’ils et elles investiguent les typicités des cultures et territoires africains.

À l’instar de certain-e-s géographes occidentaux-ales africanistes (voir par exemple Turco, 2007; Fournet-Guérin, 2011; Myers, 2011; Jaglin, Didier et Dubresson, 2018), diverses réflexions quant aux conséquences de telles tendances dans l’étude de l’Ailleurs africain – ou *des* Ailleurs africains – émergent depuis plusieurs années chez des géographes africain-e-s. Ainsi, durant la période d’après-guerre marquée par les premières indépendances des années 1960, certain-e-s ont plaidé pour une science géographique plus au diapason des priorités et des traits spécifiques du continent. Par exemple, citant l’Ougandais Occitti (1971), les Nigériens Seck (1971) et Mbojunge (1980), le Sénégalais Checkh Ba (1978) et le Béninois Igué (1980), Clayton (2020) souligne comment, sans préconiser un discours de refus tous azimuts des modes de pensée occidentaux, ces géographes suggéraient “that a dezolonized geography curriculum needed to combine Western and African and Asian knowledge, theory and methods and eschew the idea that categories came in neatly delineated and opposing colonial and postcolonial, or white and black, forms” (p. 1550).

Une telle prise de conscience des limites d’un mode de pensée dichotomique ne se consolide toutefois qu’avec l’arrivée des courants de pensée postmodernes, soucieux, disent-ils, de s’affranchir des logiques cognitives ayant structuré la pensée moderne (Chivallon, 1999). Et c’est dans leur foulée que s’est amorcée une réflexion sur les tenants et les aboutissants des représentations coloniales en géographie façonnant ses savoir-faire, dire et penser, et sur la possibilité pour cette discipline, si elle fait preuve de réflexivité, de mieux entendre et servir la différence, et être dès lors productrice de savoirs postcoloniaux, voire décoloniaux (Sidaway, 2000). Selon Hancock (2007), compte tenu de son intérêt pour l’unicité des phénomènes et de sa perspective territoriale, la géographie a une certaine responsabilité quant aux « constructions successives du ‘Tiers Monde’, puis du ‘Sud’, comme lieux d’une altérité irréductible, particip[a]nt du cantonnement de l’Autre » (p. 69). Elle est d’avis qu’il est du rôle des géographes de

déconstruire ces compositions oppositionnelles, ce par une reconnaissance « que le discours contribue à faire exister ce qu'il décrit » (Hancock, 2007, p. 72). Dans le même ordre d'idée, pour Fournet-Guérin (2020), la place du postcolonial en France est une « question d'importance tant la géographie a été à l'époque coloniale l'auxiliaire du pouvoir afin d'asseoir la domination française dans ses territoires lointains » (p. 56). Or, il y aurait en France une certaine résistance à la théorie postcoloniale (Boidin, 2009)⁵. Cette dernière serait :

marginalisée dans le champ académique et particulièrement dans les sciences sociales. [...] Elle fait l'objet d'une critique théorique et académique, qui s'articule à une critique politique et idéologique, laquelle renvoie au syndrome français face au passé colonial et à l'interprétation – ou la négation – des conséquences à long terme de la colonisation sur la société française. (Bancel et Blanchard, 2017, p. 53)

Afin de mieux saisir les retombées de tels constats, brosons un portrait sommaire des mécanismes institutionnels de la géographie francophone – plus particulièrement franco-française compte tenu de son ascendance au sein de la francophonie (Fall, 2007) – puis afro-francophone.

1.1.2 Dynamiques contemporaines structurant la géographie francophone

Au niveau institutionnel, cette résistance aux courants postcoloniaux s'accompagnerait également du fait que la géographie franco-française opèrerait en vertu d'un certain provincialisme, comme sous-système autonome, au sein du champ disciplinaire international. En effet, “French authors, located in the influential core [ndlr: la France] tend to debate only geographical concepts in French and to quote mostly references in French” (Houssay-Holzschuch et Milhaud, 2013, p. 52). Un constat que confirme une étude de Bajerski (2011) sur les pratiques de publications de revues de géographie scientifique allemandes, espagnoles et françaises. Il note que pour la période 2001-2008, 82 % des articles de 6 revues françaises⁶ étaient rédigés par des scientifiques français-e-s, et que 67 % des citations référaient à des articles signés également par ceux et celles-ci. Schmitz

⁵ Dans une analyse récente des thèses soutenues en France depuis 2000, Fournet-Guérin (2020) note une quasi-absence de travaux se réclamant des approches postcoloniales. Cela ne veut toutefois pas dire qu'une telle géographie n'est pas pratiquée par le truchement de certaines thématiques et grilles analytiques, avance-t-elle. Voir également Quashie (2018) sur les tensions lors de l'élaboration d'un colloque sur l'Afrique par des doctorant-e-s en France, tout particulièrement sur la présence d'enjeux identitaires face à ce qui était perçu comme une « postcolonisation » de l'orientation du colloque par les chercheur-euse-s afro-diasporé-e-s.

⁶ *Annales de géographie*; *Bulletin de l'Association de géographes français*; *Espace-Population-Société*; *Géographie, économie, société*; *Géographie et cultures*; *L'Espace géographique*.

(2003) brosse un portrait similaire sur l'origine des articles dans les revues francophones de géographie, alors que pour la période 1996-2000, la présence d'articles de chercheur-euse-s provenant de France se situe entre 47,8 % (*Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*) et 94,2 % (*Information géographique*). Au demeurant, Fall (2007) est d'avis que le monde académique français est très hiérarchisé et centralisé et fonctionne :

by conforming and not sticking out too much. [...] innovation for innovation's sake is scorned upon and pointed out as something uniquely Anglo and therefore intrinsically suspect. [...] 'Belonging' to a particular school of thinking is not highly regarded in France – in contrast I would suggest, to the Anglo world. (p. 207)

Par ailleurs, d'aucun-e-s avancent que c'est dans la périphérie francophone⁷ (particulièrement la Suisse et le Québec) que l'on retrouverait une vitalité plus marquée, ce en raison d'une situation culturalo-linguistique mitoyenne où se croiseraient divers univers de sens (Fall, 2007; Bédard, 2011).

Au sein de l'Afrique francophone, il subsisterait des défis importants quant à l'édification et la consolidation d'une sphère endogène d'activités intellectuelles et académiques (Adriansen, Madsen et Jensen, 2015; Fonn et al, 2018). Faute d'un financement adéquat lié notamment aux Programmes d'ajustements structurels ayant eu cours dans les années 1980 (Sawyer, 2004; Varghese, 2016), on assisterait à une dépendance de plus en plus grande de la recherche faite en ou sur l'Afrique envers des organismes subventionnaires occidentaux (Oketch, 2016), ce qui ne serait pas sans affecter le développement des activités scientifiques (Skupien et Rüffin, 2020). À cet égard, une quantité importante des recherches faites sur l'Afrique urbaine s'élaboreraient en fonction d'un mandat praxéologique, commandé et principalement financé par des Organisations non-gouvernementales nationales ou internationales (Colin et Labrecque, 2011; Bonnecase, Brachet et Noûs, 2020).

⁷ Précisons que nous utilisons le terme « périphérie » avec une grande réserve. S'il permet d'illustrer la réalité d'un pouvoir moindre par rapport à un centre, Best (2009) mentionne avec justesse que l'idée même de « périphérie » est mobilisée à partir de définitions plurielles, parfois même contradictoires, et peut donc référer à des états fort différents. Cela nous rappelle l'importance de bien inscrire tout phénomène dans la dynamique scalaire qui le structure et le signifie, une « périphérie » pouvant se retrouver être le « centre » dans un autre contexte (le Québec étant par exemple dans la production de la géographie francophone à la « périphérie » géographique de la France, mais situé dans le « centre » occidental par rapport à l'Afrique et aux Caraïbes francophones).

Pour Copans (2010), il résulterait notamment de cette « mainmise » une quasi-absence de recherche fondamentale, un manque de réflexion épistémologique sensible aux contextes africains, un assujettissement des analyses proposées aux modes opératoires des bailleurs de fonds et des agences internationales et, de ce fait, la prépondérance d'un savoir-dire davantage de l'ordre du rapport institutionnel que de l'écrit scientifique. Cette faiblesse des structures académiques institutionnelles causerait en outre une régénération insuffisante des communautés académiques nationales (Mushemeza, 2016), des lacunes importantes dans les formations (Ouattara et Ridde, 2013), ainsi que diverses carences pour la diffusion des connaissances (revues scientifiques, maisons d'édition), obligeant les scientifiques africain-e-s à transiter par des canaux extérieurs, principalement occidentaux (Copans, 2010; Timera *et al.*, 2019).

De plus, même si on semble assister depuis peu à un lent remodelage du paysage intellectuel des études africaines amenuisant l'influence historique française (Groupement d'Intérêt Scientifique (GIS), 2016; Gueye, 2019), une certaine sujétion de la France sur l'Afrique francophone serait toujours notable. À titre d'exemple, dans une récente étude sur les thèses doctorales en géographie soutenues en République démocratique du Congo, Mashini (2017) constate une forte externalisation de la recherche universitaire, dont la poursuite d'un doctorat en France, des publications dans des revues françaises ou encore des terrains d'étude et thématiques choisis en fonction des préférences françaises. Selon Hontoundji (1988) et (Mbonda, 2019), cela serait lié à ce qu'il présente comme une dynamique d'extraversion intellectuelle, soit le fait d'orienter la production des savoirs en et sur l'Afrique vers l'autorité externe qu'est la « métropole » dans le but d'obtenir sa reconnaissance pour confirmer la qualité de ses travaux.

Cette question d'éventuelles dissymétries dans les mécanismes de production et de circulation des savoirs, quoiqu'encore peu investiguée (Vinck, 2017), nous apparaît cruciale en ceci qu'elle interpelle la question de l'injustice cognitive, que Piron (2018) définit comme un empêchement « pour les étudiants, étudiantes, chercheurs et chercheuses, de déployer le plein potentiel de leur capacité de recherche scientifique, de leur intelligence et de leur talent » (p. 2). Si certains types d'injustice cognitive qui toucheraient les chercheur-euse-s d'Afrique francophone ont déjà été mentionnés (aliénation épistémique et carences dans les infrastructures de recherche), soulignons encore une faible littéracie numérique et un accès limité au web, de même que la nature normative du système occidental de recherche et de publication en limitant l'accès (Piron *et al.*, 2017). Nous

voulons pour preuve de ces difficultés systémiques une recension des articles scientifiques publiés annuellement dans le *Web of Science* par Waast et Gaillard (2018) qui signalait que les auteur-rice-s de l'Afrique représentent seulement 1,8 % de la production scientifique mondiale⁸. Soit un problème qui nous semble endémique alors qu'une étude sur les grandes tendances thématiques, théoriques et méthodologiques au sein des études africaines de 1980-1999 notait déjà une marginalisation des scientifiques africain-e-s (Adebowale, 2001)⁹.

En somme, selon Kane (2012), les constats jusqu'ici dégagés – soit la prégnance de l'*épistémè* occidental-modern dans la compréhension de l'Afrique et l'asymétrie Nord/Sud des conditions institutionnelles – participeraient ainsi d'un « double décentrement de la production scientifique dominante sur l'Afrique. D'abord en raison de la transposition de cadres théoriques occidentalocentrés, ensuite du fait que la production scientifique sur l'Afrique est effectuée hors du continent » (p. 159).

1.1.3 Les villes subsahariennes : un objet géographique complexe

Les constatations et interrogations précédentes seraient, de l'avis de Parnell et Robinson (2012), tout particulièrement présentes dans l'étude savante des villes et urbanités subsahariennes. Ces deux chercheuses pointent ainsi (i) des inégalités dans les rapports Nord/Sud, avec par exemple une faible représentation des contributions afro-continentales dans les recherches sur les villes africaines (voir aussi Colin et Labrecque, 2011), puis (ii) l'occidentalocentrisme des outils conceptuels et méthodologiques employés menant à des représentations possiblement tronquées de ces villes et urbanités. En ce sens, les villes et urbanités subsahariennes nous apparaissent tout particulièrement représentatives de ces enjeux et constituent, croyons-nous, un cas d'étude fécond

⁸ Si les analyses basées sur des bases de données bibliométriques demeurent limitées car elles ne répertorient principalement que les publications citées fréquemment, entraînant de sitôt une forte concentration géographique, les chiffres dégagés demeurent tout de même « des indicateurs du degré de centralité ou de marginalité d'une communauté nationale » (Keim, 2010, p. 583).

⁹ Une analyse des pratiques de publication directement auprès des chercheur-euse-s africain-e-s permettrait toutefois de brosser un portrait plus juste de la faible présence de leurs publications dans les revues occidentales, alors que Ouattara et Ridde (2013) avancent qu'il est fréquent qu'ils, elles, préfèrent publier dans des revues nationales afin d'assurer et d'accélérer leur publication.

pour explorer les tenants et les aboutissants épistémologiques et représentationnels organisant la géographie savante francophone¹⁰.

En effet, selon Förster (2016), la fabrique et l'organisation des villes subsahariennes "question scholarly imaginations of the urban" (p. 5), attendu que cet imaginaire serait principalement issu de l'expérience urbaine occidentale qui, dite universelle, serait devenue le mode de compréhension de *la* ville comme objet territorial (Robinson, 2006). D'une part, les processus d'urbanisation en Afrique ne reflètent pas les modèles conventionnels occidentaux (industrialisation et moteurs économiques) (Jaglin, Didier et Dubresson, 2018; Myers, 2014). D'autre part, les logiques articulant les urbanités "disprove simple dichotomies. Neither local versus global nor urban versus rural will serve as analytical instruments. They merge into each other as the actors unfold their own agency" (Förster, 2016, p. 7)¹¹. De ce fait, pour Triulzi (1995) puis Chenal, Pedrazzini, Cisse et Kaufmann (2009), les urbanités subsahariennes interpelleraient la conjugaison unicité/singularité qu'explore la géographie, en vertu d'une modernité et d'une mondialisation réappropriées et redéfinies, métissées par des « syncrétismes créateurs » et des « dynamiques multiformes » (Diop, 2020, p. 169). Bref, des modes d'habiter et des pratiques socio-territoriales si novatrices et hybridantes qu'elles en seraient difficilement saisissables par les grilles de lecture et les approches méthodologiques usuelles ou largement préconisées jusqu'à maintenant (Leitner et Sheppard, 2016; Parnell et Pieterse, 2016). Or, malgré une croissance importante des travaux sur les villes subsahariennes (Kanai, Grant et Jianu, 2017), il y aurait une faible réactualisation des tenants épistémologiques, l'intégration de ces villes dans l'étude du phénomène urbain étant jusqu'ici surtout empirique et descriptive, œuvrant que fort peu à la pluralisation et à l'enrichissement des cadres conceptuels (Myers, 2018). Bref, compte tenu de la mainmise sociocognitive occidentalocentrique, les villes des Suds, et ici de l'Afrique subsaharienne, ne pourraient s'exprimer avec leurs propres grammaires et contribuer à étoffer nos conceptions de l'urbain (Lawhon et al, 2016).

¹⁰ Cela attendu qu'un cas d'étude ne peut être réduit à sa seule localité géographique, mais doit plutôt « être envisagé comme un dispositif par le moyen duquel un objet peut être étudié. [...] Il est un intermédiaire pour atteindre l'objet que l'on veut étudier » (Hamel, 1997, p. 91).

¹¹ Voir par exemple Mabin, Butcher et Bloch (2013) sur les territoires dits périurbains ou encore Roy (2005, 2011) sur les intrications entre les sphères d'activités formelle et informelle.

Face à ces constats, un appel est lancé pour mieux et plus observer les villes subsahariennes dans leur quotidienneté (Obrist, 2013; Pieterse, 2011), et donc pour “engage African cities as they actually exist” (Bissell, 2011, p. 334, *citée par* Myers, 2017, p. 51). Cette invitation imprègne même les institutions internationales alors qu’UN-Habitat, dans son *State of African Cities* de 2014, stipule que “Africa and the world community need to rethink what constitutes a city since the Western concept is no longer the sole legitimate template for its application in Africa”, intimant même une “radical re-imagination of African approaches to urbanism” (pp. 37, 7). Ce sont ces divers enjeux que tentent d’investiguer la *Southern Urban Critique* qui exprime l’idée que les villes des Suds composent dorénavant la majeure partie de l’urbain mondial et qu’il est de ce fait impératif de désoccidentaliser nos modes de lecture usuels des villes et urbanités des Suds (Lawhon et Truelove, 2020; Robinson, 2016; Roy, 2009, 2014;) et donc de l’Afrique (Mbembe et Nutall, 2004; Pieterse, 2011). Ce faisant, il s’agit de raffiner, par leur refonte, nos modes d’appréhension tant de leurs réalités que de nos façons de penser et de gérer l’urbain – ou serait-ce les urbains? C’est ainsi que, pour Roy (2009) :

The concern is with the limited sites at which theoretical production is currently theorized and with *the failure of imagination and epistemology* that is thus engendered. It is time to blast open theoretical geographies, to produce a new set of concepts in the crucible of a new repertoire of cities. (p. 820, italiques ajoutés par nous)

1.2 Questions et hypothèses de recherche

Au su de ce qui précède, notre question principale de recherche sera : quelle logique sociocognitive surdétermine les productions géographiques francophones sur les villes et urbanités de l’Afrique subsaharienne? Nous postulons que, en vertu de la colonialité de l’actuel savoir-penser dominant la géographie francophone, la production qui en émane est corsetée et dès lors peu sensible ou habilitée à évoquer et réfléchir sur les différences tant scientifiques (diversité épistémologique) qu’empiriques (les villes subsahariennes). Afin de vérifier la justesse de cette hypothèse, nous la déclinons en trois questions et hypothèses secondaires.

Nous nous demanderons, dans un premier temps, comment s’articulent et se déploient les savoir-penser et savoir-faire des productions géographiques francophones sur les phénomènes urbains subsahariens? Notre hypothèse est que cette géographie francophone recourt à des savoir-penser théoriques et savoir-faire méthodologiques qui demeurent globalement cantonnés dans des

approches et perspectives occidentalocentriques afférentes à et/ou induisant une ignorance épistémologique.

Dans un second temps, nous nous intéresserons aux imaginaires géographiques qui peuvent présider à ces savoir-penser et savoir-faire, ce afin d'établir : En quoi façonnent-ils ces pratiques épistémologiques? Nous avançons l'hypothèse que les modes de représentation des villes et urbanités subsahariennes des géographes francophones s'appuient sur un imaginaire occidental de la ville qui gomme leurs typicités et norme leur analyse.

Enfin, notre troisième question secondaire demandera : quelle est la place accordée aux réalités et contributions afro-continrentales à la pensée géographique, ce à partir du cas des villes subsahariennes? Nous postulons l'absence de toute véritable refonte des tenants conceptuels à l'aune des réalités urbaines subsahariennes, de même qu'un faible dialogue entre les géographies afro-francophones et occidentalocentriques, de telle manière que l'hybridation du savoir-géographique dominant demeure insuffisante, portant préjudice tant à l'objet étudié qu'aux géographes francophones qui s'y intéressent.

1.3 Une problématique au cœur de la géographie des connaissances géographiques

En interpellant ainsi la production et la circulation des connaissances savantes, nous faisons nôtre le postulat que celles-ci s'inscrivent dans des rapports spatiaux (macro/idéologiques) et socio-territoriaux (mésomicro) (Meusbürger, Livingstone et Jöns, 2010). Plus précisément, c'est au sein du champ de la géographie des sciences (Jöns, Meusbürger et Heffernan, 2017) – et, dans notre cas, de la géographie des connaissances géographiques – que s'élabore notre réflexion, alors que nous proposons une lecture de la géographie – et donc des géographes comme de leurs moyens – comme science (re)créatrice des lieux et territoires (Finnegan, 2008; Naylor, 2005).

Ces deux processus que sont la production et la circulation des connaissances seraient guidés par diverses conditions à la fois structurelles et idéologiques (Jöns, Meusbürger et Heffernan, 2017). Ils peuvent être de l'ordre de matériaux et d'individus, mais aussi de concepts et pratiques de recherche, ou encore d'imaginaires et de représentations. Nous chercherons ainsi, avec notre problématique, à investiguer tout particulièrement les idées et imaginaires qui président aux productions et circulations des connaissances. Une telle approche a pour objectif de cerner les

tenants et aboutissants qui contraignent un certain type de savoir-penser la géographie et d'ouvrir la voie vers une prise de conscience de l'*imprimatur* des savoir-penser occidental-centriques qui structurent la géographie francophone urbaine africaniste.

Pareille investigation nous apparaît pertinente, ce alors que Bajerski (2011) et Kemajou *et al* (2020) constatent que la littérature scientifique sur les enjeux inhérents à la production et à la circulation des connaissances s'intéresse presque exclusivement aux revues anglophones, ignorant par le fait même éventuellement d'autres lectures géographiques de ces mêmes réalités. Cet intérêt pour la force d'attraction de l'anglais, qui serait devenue *lingua franca* du monde scientifique, est certes louable et congru¹². Or, comme le souligne Paasi (2005), "binary divisions, such as Anglophone versus the rest of the world, thus hide that these contexts are in themselves heterogeneous and modified by power geometries" (p. 770). Pourtant, dans le monde académique francophone, hormis quelques tentatives isolées (voir Chivallon, 2019; Choplin, 2012; Hancock, 2007), peu de réflexions portent, à notre connaissance, sur l'omnipotence et la normativité d'un savoir géographique occidental-centrique prétendument universel, qui donc ne saurait entendre la différence. Au demeurant, comme le souligne Fauveaud (2017), « peu de travaux francophones proposent explicitement de réfléchir aux conditions de la production des savoirs sur les villes non occidentales, que ce soit d'un point de vue méthodologique ou théorique » (p. 23). Une étude de Fournet-Guérin (2011) sur les représentations des villes africaines dans la géographie française (tant scientifique que documentaire) semble être la seule abordant directement la problématique explorée dans notre mémoire. Cependant, l'étude demeure limitée à la seule sphère franco-française et n'articule pas directement les représentations dégagées à leurs tenants épistémologiques. À cet égard, notre projet nous apparaît d'autant plus pertinent que « l'horizon réflexif des géographes français concerne encore majoritairement une sphère franco-française ou, au mieux, européocentrée. [...] Cela vaut d'ailleurs indépendamment des générations que l'on considère » (Lefort et Péaud, 2017, p. 45). Nous rejoignons donc Genard et Roca i Escoda (2019) pour qui ce genre de réflexion de nature plus épistémologique doit amorcer une « déconnexion de son ancrage franco-français par une ouverture à l'ensemble de la francophonie » (para. 35).

¹² Voir par exemple Genard et Roca i Escoda dans un article sur la sociologie francophone, qui nous parlent d'une « colonisation par l'anglais du monde de la recherche » (2019, para. 6) ou encore Kitchin (2003) et Rodriguez-Pose (2006) en géographie.

Les divers constats établis précédemment commanderaient en effet « de questionner, dans une perspective critique, les cadres analytiques des discours déroulés dans les études africaines » (Diop, 2020, p. 22). Seul cela permettrait de situer adéquatement les registres d'idées et de représentations sur l'Afrique, et ce faisant de saisir « les paradigmes référentiels, les déterminants idéologiques, épistémiques et méthodologiques qui ont prévalu » (Diop, 2020, p. 175). Il serait dès lors possible d'entamer le processus de déconstruction et de reconstruction des moyens et cadres socio-cognitifs menant à des formations, tant intellectuelles que didactiques et pratiques, plus sensibles et soucieuses des multiples modes d'expression et de réalisation de l'intelligence géographique, ici appliquée au cas des enjeux urbains subsahariens. C'est au sein de telles considérations que se loge notre réflexion.

CHAPITRE 2

CADRES THÉORIQUE ET CONCEPTUEL

Maintenant qu'ont été présentés le problème puis la problématique de recherche, il nous faut préciser les univers théoriques qui animent et signifient notre problématique (2.1) de même que le cadre conceptuel où s'articulent nos différentes clés de lecture (2.2).

2.1 Les courants postcoloniaux : notre cadre théorique

Notre réflexion sur les logiques sociocognitives qui structurent la production scientifique en géographie francophone sur les villes et urbanités subsahariennes s'inscrit au cœur des critiques postcoloniales. L'élaboration et la mise à l'épreuve de nos hypothèses, de même que les concepts-clés sur lesquels elles reposent (précisés en 2.2), sont en effet guidées par leurs postulats. Si différentes approches existent pour procéder à une lecture géographique des sciences¹³, l'approche postcoloniale, en scrutant les biais occidentalocentristes de nos lectures géographiques du monde et leur pérennité (Gregory, 1998), nous apparaît être la plus à même de dégager et d'interpréter la mainmise sociocognitive qui façonnerait la production géographique francophone à l'étude.

Projet d'évaluation et de réinterprétation de l'héritage colonial et de ses influences continues, les courants de pensée postcoloniaux l'abordent par une mise en exergue de la complexité et de l'intrication de ses valeurs et idéologies, processus et pratiques (Balandier *in* Smouts, 2007). Nébuleuse intellectuelle foncièrement hétérogène, « la pensée postcoloniale chemine sur plusieurs terrains. Elle ne fait pas 'système' et ses emprunts sont très divers » (Bancel et Blanchard, 2017, p. 57). S'appuyant sur des propositions poststructuralistes, particulièrement l'articulation foucauldienne savoir/pouvoir (Bancel, 2019), les études postcoloniales interrogent l'autorité des discours coloniaux occidentaux et leur nature hégémonique dans la construction, à l'image des représentations qu'ils s'en font, du monde connu et dans la définition des universaux (Brahimi et Idir, 2020; Chakrabarty, 2000). Pareil programme de recherche est enrichi par le « tournant

¹³ Dont l'ethnographie des lieux de production des savoirs (par exemple laboratoires, terrains, universités), la lecture posthumaniste de l'acteur-réseau (*Actor-Network-Theory*), le modèle de la modernisation (sous-développement des capacités), le modèle centre-périphérie (Best, 2009; Powell, 2007). Or, ces autres schémas explicatifs soit n'étaient pas possibles en vertu de limites de temps et de ressources, soit se prêtaient moins bien à la problématique proposée, plus à-propos qu'ils sont pour l'investigation des conditions matérielles de la production des connaissances.

décolonial »¹⁴ issu entre autres du triptyque « Modernité-Colonialité-Décolonialité » propre à une réflexion critique latino-américaine (Escobar, 2007; Mignolo, 2000/2012; Quijano, 2007). Ce courant s'élabore à partir du précepte de la colonialité de la pensée, qui serait l'expression des dimensions plus foncièrement culturelles et épistémiques que politiques et économiques de l'entreprise coloniale (Mignolo et Walsh, 2018; Quijano, 1994). La clé conceptuelle qu'est la colonialité de la pensée raffine et précise les propositions postcoloniales en accentuant davantage la consubstantialité qui unirait la Modernité et la colonisation, soit deux phénomènes qui appartiendraient à une seule et même réalité socio-politico-culturelle (Mignolo, 2000/2012). Cette domination cognitive, s'appuyant notamment sur une racialisation des rapports sociaux (Quijano, 2007), aurait été essentielle au déploiement de la Modernité et à sa colonisation des imaginaires et des modes d'intelligibilité du monde, ce notamment par le truchement de la consolidation et l'institutionnalisation des sciences.

Ce faisant, on convie les disciplines scientifiques à déconstruire et reconstruire leurs savoirs et leurs méthodologies en vue d'une refonte non occidental-centrique de leurs savoir-penser, faire et dire (Abadie, 2018; Bhabra, 2014; Collignon, 2007). Invitant à la prudence face à l'écueil de l'essentialisme ou du nativisme (Grosfoguel, 2010), il s'agit de viser l'avènement d'un « universel de la rencontre » (Diagne, 2017, p. 71). À partir de divers vocables, entre « transmodernité » (Dussel, 2002), « plurivers transmoderne » (López, 2017) ou encore « universel transculturel » (Hountondji, 2017), on souhaite l'élaboration d'un universel réinvesti, plus sensible à la diversité fondamentale du réel car dès lors plus au diapason de celui-ci.

¹⁴ Il nous semble important ici de préciser notre positionnement épistémique et théorique : notre mémoire se veut postcolonial car le cadre dans lequel il se réalise (mémoire de maîtrise universitaire), de même que son objet principal de recherche (les modes de connaissance géographiques scientifiques), ne sauraient se revendiquer véritablement décoloniaux sans un certain risque d'usurpation qui servirait "metropolitan postimperial anxiety" (Clayton, 2020, p. 1543). Malgré sa sensibilité décoloniale, et donc ses volets foncièrement critiques et partisans d'autres manières de réaliser la pensée géographique, notre démarche demeure au final toujours inscrite dans un *modus operandi* occidental; tel que mentionné en introduction, la décolonisation des sciences à proprement parler n'est pas sa visée. Comme le souligne Bidima (2020), la véritable décolonialité en Afrique ne peut passer que par « une herméneutique des cultures africaines, leur compréhension, la patiente immersion dans celles-ci, la maîtrise des langues et des codes iconiques africains, la distance critique requise dans l'interprétation » (p. 89). En ce sens, un devoir de réserve s'impose à nous puisque, n'étant pas à l'intérieur de cette « africanité », notre approche ne peut être que celle d'un Candide. C'est dire que notre réflexion peut participer d'une sous- ou d'une sur-interprétation.

Faisant leurs ces velléités, les géographies postcoloniales explorent les rapports de force (post-)coloniaux dans la production et la diffusion des connaissances géographiques afin que la géographie s'ouvre davantage aux diverses lectures possibles que peuvent commander ses sujets d'étude (Jazeel, 2019a ; Robinson, 2003). Arguant que certains usages empêchent la géographie de pleinement se réaliser, les géographies postcoloniales, comme bien d'autres courants de pensée postmodernes, interrogent les diktats qui peuvent conditionner la lecture de notre condition habitante et contraindre les justes expression et traitement de la diversité du monde (Chivallon *in* Smouts, 2007; Gregory, 1998). Pour ce faire, les géographies postcoloniales adoptent une posture exceptionnaliste et réflexive, où tout savoir scientifique ne peut être qu'un savoir situé. Souhaitant laisser le terrain se dévoiler par lui-même, elles aspirent à une véritable reconnaissance des différentes manières d'habiter un territoire, et donc de le concevoir comme de le signifier (Jazeel, 2019a). Dans l'objectif de reterritorialiser les habitats et habiters des populations des Suds, déterritorialisées par le colonialisme qui a mis à mal leurs territorialités (Nash, 2002), les géographies postcoloniales font appel à des voix issues d'anciens empires coloniaux (cf. Spivak, 1988/2010).

Fortement interpellées par les interprétations euro-centriques faites des territoires non-occidentaux (Sidaway, 2000), ces géographies convient à une prise de conscience de l'hégémonie des imaginaires afférents à ces interprétations qui animent et signifient les savoirs-penser, faire et dire les plus répandus (Nash, 2004; Slater, 1995). Engagées au même titre que les géographies féministes (voir par exemple England, 2006) et celles du renouveau culturel (cf. Barnett, 1997) dans « une grande entreprise collective de refonte de l'intelligence géographique » (Claval, 2008, p. 19), les géographies postcoloniales désirent que la géographie soit le vecteur d'une intelligence dite « *autre-que-moderne* » (cf. Bédard, 2007), capable de promulguer les différences et, de ce fait, plus au diapason des ambitions que commande son socle ontologique, humble et attentive, toujours sensible au singulier comme à l'unicité (Humboldt, 1855, *cité par* Péaud, 2021; Ritter, 1852/1974; Vidal de la Blache, 1896). Au demeurant, Noxolo, Raghuram et Madge (2008) sont d'avis que la relationnalité entre les territoires du Nord et des Suds et leurs sujets – sous forme d'un engagement ouvert et humble au service de la diversité des territoires – est un élément clé à cette redéfinition disciplinaire pour parvenir à la décolonisation des postulats, moyens et analyses de la géographie. Ainsi, la Pensée géographique ne peut exister que “only through its relationship with other places”

(Noxolo, Raghuram et Madge, 2008, p. 162). Pour la communauté disciplinaire géographique, cette relationnalité convie en outre à un sens de la responsabilité vis-à-vis sa destinée, à se dédouaner d'un Nous exclusif propre à des choix épistémologiques et pratiques institutionnelles pour mieux déployer un Nous intégrateur, en vertu d'un accès partagé et égalitaire pour réfléchir et pour contribuer à l'élaboration des modes de savoir (Jazeel, 2017).

En géographie urbaine, les lectures postcoloniales de la *Southern Urban Critique* déjà sommairement présentée cherchent à élaborer “new geographies of urban theory” afin de rééquilibrer “the geographies of authoritative knowledge” (Roy, 2009, p. 820). Les géographies urbaines postcoloniales ont ainsi pour objectif d'aborder différemment la ville. On peut en effet considérer que “the answer to the question ‘what is the ‘post-colonial city’?’ is that it might not be a ‘city’ at all” (Jazeel, 2019b, p. 96). Nous appuyant sur ces considérations, l'interprétation des villes et urbanités subsahariennes, chercherons-nous à démontrer, se ferait majoritairement en fonction des acceptions occidentales de la « ville » qui risquent de gommer d'autres types de relations territoriales et pratiques habitantes. Un tel cadre théorique, croyons-nous, devrait nous permettre d'identifier plus aisément de quelles manières les modes d'acquisition et d'expression des connaissances ont le potentiel d'entraver la compréhension des spécificités des villes et urbanités subsahariennes, et donc de l'urbanité en tant que condition territoriale à la fois singulière et unique (Roy, 2016). Bref, intéressé par les rapports de pouvoir ayant structuré l'élaboration de la Pensée géographique et ayant conditionné certains de ses modes d'expression et usages, nous croyons les géographies postcoloniales essentielles à notre analyse, en ce que :

It is a process that involves ‘researching back’ to question how the disciplines [...] through an ideology of Othering have described and theorized about the colonized Other, and refused to let the colonized Other name and know from their frame of reference. (Chilisa, 2012, p. 14)

2.2 Le cadre conceptuel

Maintenant que nous avons inscrit notre réflexion dans son cadre théorique, nous pouvons arrêter notre cadre conceptuel. Découlant directement de nos questions, hypothèses et cadre théorique, les différents concepts-clés retenus orienteront notre analyse et devraient nous permettre d'infirmer ou de confirmer nos hypothèses. Notre structure conceptuelle se décline en trois niveaux

hiérarchiques – méta-concept, concepts-clés et concepts opératoires – les derniers précisant l'usage des seconds, et ainsi de suite.

Tableau 2.1 : Notre cadre conceptuel

Méta-concept	Concepts-clé	Concepts opératoires
Colonialité	Ignorance	Savoir-penser
		Savoir-faire
	Imaginaire géographique	Imagination
	Théories voyageuses	Différence
		Diversité

2.2.1 Colonialité

C'est sur le méta-concept de colonialité, brièvement abordé précédemment, que repose l'ensemble de notre réflexion. S'incarnant différemment et à divers degrés selon le contexte géo-historique, la colonialité sera de tout notre questionnement car entendue comme le mode d'*enracinement* de l'héritage colonial-moderne (Quijano, 2007; Lopèz, 2017), soit cette « vision du monde et de l'être qui a eu comme effet une transformation durable de la pensée collective » (Donatien, 2020, para. 6). Profonde et latente, la colonialité, qui est à la fois pouvoir (politique), connaissance (épistémique) et être (ontologique), naturaliserait les hiérarchies culturelles et épistémiques (Escobar, 2007). En ce sens, cette colonialité reproduirait et renforcerait les logiques et imaginaires coloniaux par le truchement d'une omnipotence des canons épistémologiques, théoriques et méthodologiques occidental-centristes issus de la Pensée moderne (Mignolo, 2003), de telle manière que sont incomprises, voire tues, d'autres formes de connaissances (de Sousa Santos, 2014; Radcliffe et Radhuber, 2020). Totalisante, la colonialité affecterait ainsi tant les personnes issues de l'Occident que celles anciennement colonisées (Donatien, 2020). Structurante,

[la] colonialité agit à travers des mécanismes institutionnels (comme les politiques éditoriales, linguistiques et le poids des textes écrits, les formats d'argumentation, la sédimentation des généalogies et des références disciplinaires, les formations

universitaires, etc.) qui impliquent simultanément l'hégémonisation de certaines traditions et la subalternisation des autres. (Escobar et Restrepo, 2009, p. 88)

Cette dimension structurante de la colonialité amène Mignolo (2001) à proposer la notion de géopolitique de la connaissance, soit « la relation entre les lieux – constitués par l'histoire et la géographie – et la pensée » (p. 61). Ce que la géopolitique de la connaissance invite à prendre en considération ce sont les relations asymétriques qui opèrent entre les diverses institutions du savoir scientifique au sein desquelles le monde occidental a une ascendance sans égale dans la production et l'organisation des connaissances (Connell, 2014).

En somme, la colonialité de la pensée, s'exprimant au niveau épistémologique et s'incarnant dans des modalités institutionnelles, régit en partie nos connaissances et donc notre compréhension du monde, de ses territorialités et des imaginaires qui les animent. Suivant cette acception, nous serons plus à même de définir et d'analyser comment, même si non souhaitée ou inconsciente (Mboa Nkodou *in* Piron, Regulus et Dibounje Madiba, 2016), la colonialité empêche la géographie, en tant que science de l'habiter terrestre (Lazarotti, 2006), de pleinement se réaliser.

2.2.2 L'ignorance : du rôle des savoir-faire et savoir-penser géographiques

Notre première hypothèse secondaire postule que les savoir-penser théoriques et les savoir-faire méthodologiques de la géographie urbaine africaniste demeurent cantonnés dans un cadre épistémologique occidental-centrique. Précisons d'emblée comment nous abordons l'épistémologie avant d'approfondir le concept-clé d'ignorance. Si certain-e-s s'enquière du rôle de l'épistémologie, qui serait de l'ordre de l'origine, de la valeur et de la portée d'une science (Claval, 2001; Hubbard et al, 2002), nous nous intéressons plutôt, pour notre démonstration, à la nature même de l'épistémologie, soit l'analyse des formes et des conditions de l'acquisition et de la production des connaissances (Khulke, 2006). Autrement dit, l'épistémologie réfère pour nous à *comment nous saisissons le monde*, aux diverses manières par lesquelles il nous est possible de (re)connaître et de savoir.

Or, selon les tenants de l'épistémologie de l'ignorance à laquelle nous recourons ici (Sullivan et Tuana, 2007), les structures épistémologiques dominantes peuvent mener à certaines formes d'ignorance (Godrie et Dos Santos, 2017). Pareille épistémologie « se donne pour objectif

d'étudier l'ignorance comprise comme une production et non simplement comme une absence de savoir ou un trou dans la connaissance (Sullivan et Tuana, 2007; Code, 2014) » (Godrie et Dos Santos, 2017, p. 12). Dégageant trois conceptions de l'ignorance, El Kassar (2018) avance que plus qu'un simple manque de connaissances (conception logique), l'ignorance peut également être un processus actif, voire performatif (conception agentielle), liée qu'elle est à des structures sociales qui font d'elle une pratique épistémologique foncière (*substantive*) (conception structurelle). Dans notre mémoire, nous retiendrons les seconde et troisième conceptions, posant l'ignorance comme un mode de production provenant à la fois d'"epistemic attitudes and habits" (Medina, 2013, p. 39, citée par El Kassar, 2018, p. 302) et de conditions structurelles. C'est dire que l'ignorance sera considérée comme un *construit*. Plus précisément, nous la conceptualisons à la fois comme la cause et la résultante de pratiques reflétant ou ayant une filiation étroite avec des inégalités socioculturelles et sociopolitiques qui provoquent des carences épistémologiques et, dès lors, des pratiques inappropriées. Ainsi imbriquée à la colonialité de la pensée,

l'ignorance est bien ce qui, dans certains cas, excède notre capacité de penser en raison de l'état des connaissances dans un domaine, des limitations liées aux instruments utilisés ou encore de notre point de vue nécessairement partiel en tant que sujet connaissant situé socialement. (Godrie et Dos Santos, 2017, p. 12)

Autrement dit, cette colonialité engendrerait une ignorance épistémologique (Bhargava, 2013). En termes épistémologiques, l'ignorance s'exprime dans les choix relatifs aux savoir-penser théoriques et analytiques et aux savoir-faire méthodologiques, qui peuvent porter une attention plus grande à certaines composantes d'un problème qu'à d'autres, que ce soit par méconnaissance ou incompréhension (Proctor, 2008). Certes propres à toute activité scientifique (Elliott, 2012), ces choix sont complexifiés lorsqu'on l'enjoint au troisième type de conception structurel. Faits en vertu des tendances les plus prégnantes en recherche, ils peuvent en effet induire et/ou provenir d'une compréhension (trop) partielle ou partielle d'un phénomène. Ce constat n'est pas sans conséquence dans l'étude des villes et de leurs urbanités car "different theoretical approaches tell different stories which purport to some kind of truth about cities but which are themselves only one way of understanding the complexities that constitute a city" (Bridge et Watson, 2002, p. 14).

De surcroît, l'ignorance peut être causée par un manque de sensibilité ou un engagement limité avec les savoirs endogènes des sujets d'étude (Piron, 2018). Or, comme mentionné précédemment,

l'intégration des savoirs socio-territoriaux endogènes relèverait pour Wright (1947) de l'essence même de la *géo-graphie* en tant que science des connaissances géographiques (Raffestin *in* Bailly, 1984/2004). Construite, disions-nous, l'ignorance renvoie à des savoirs et des pratiques scientifiques inaptes à reconnaître et pratiquer, de manière égalitaire, d'autres types de savoir. Pour Frega (2013), une lecture épistémologique de rapports de force nécessite par ailleurs d'employer « une conception de l'épistémologie comme étude des modes de production de la connaissance et de l'ignorance » (p. 980). Une telle ignorance est d'autant plus préjudiciable, estimons-nous, qu'elle nuirait à une meilleure compréhension et à une plus saine gestion des villes subsahariennes. Bref, le recours à l'épistémologie de l'ignorance et l'emploi du concept d'ignorance nous serviront à déterminer si la géographie francophone est sensible à la différence compte tenu de ses moyens et usages actuels.

2.2.3 Imaginaire géographique : de l'imagination comme rapport au réel

Notre seconde hypothèse secondaire interroge le rôle des imaginaires géographiques dans les conceptions et traitements des villes et urbanités subsahariennes préconisés par la géographie francophone. L'imaginaire géographique, en tant qu'ensemble d'images que l'on se fait d'un espace, territoire ou lieu et des gens qui l'habitent (Radcliffe, 2012), s'exprime notamment sur le mode de la représentation – évocative et interprétative – ou de la conception – anticipative et créatrice (Bédard, 2016). Médium d'appréhension, d'interprétation, de compréhension et de transformation du monde (Klein *in* Maréchal, 1994; Mondada, 2005; Wunenburger, 2011), l'imaginaire géographique vient en deçà et au-delà de la gestuelle territoriale; il « structure le regard comme l'usage que nous faisons du territoire » puisque « principe fondateur de notre condition territoriale [...] matrice de notre présence *de, au et par* ce monde » (Bédard, Augustin et Desnoilles, 2012, p. 2, italiques dans l'original).

Vincent (*in* Maréchal, 1994) précise la dynamique qui unit et différencie l'imaginaire de l'imagination : l'imaginaire est « une sorte d'espace dans lequel se déploie l'imagination, qui serait alors une fonction. Et l'imagination n'est jamais qu'un imaginaire en action » (p. 146). Autrement dit, l'imaginaire est un état/ensemble, alors que l'imagination est plutôt un processus par lequel interagissent et se co-construisent le matériel et l'idéal. Comme nous présumons qu'il y a des imaginaires en place qui animent et signifient la lecture des villes et urbanités subsahariennes, il

nous faut, pour les distinguer, identifier la fonction à l'œuvre. Faisant l'hypothèse d'une logique organisatrice de l'imaginaire, Wunenburger (1991, 2011) propose une modélisation à trois niveaux, chacun reposant sur un type d'imagination qui s'appuie sur des modalités signifiantes distinctes¹⁵.

Tout d'abord, l'*imagination reproductive* image le réel, c'est-à-dire lui supplée par le truchement de représentations simples et univoques qui permettent de « le mémoriser, le connaître ou l'esthétiser » (Wunenburger, 2011, p. 19). Dans le cadre de notre mémoire, une telle imagination reproduirait exclusivement les schèmes explicatifs occidentaux et référerait aux seules caractéristiques de la ville occidentale pour saisir et interpréter les villes et urbanités subsahariennes. Il en est ainsi car l'imagination reproductive opère « en dépit des écarts et variations, involontaires ou volontaires, par rapport au référent » (Wunenburger, 2011, p. 19). La « ville » africaine ne renverrait alors qu'à un sens rendu à jamais abstrait et non à une chose sensible, le signifié (terrain d'étude) n'apparaissant que *par* et *dans* le signifiant (les formes et fonctions de la ville occidentale).

L'*imagination radicale* imagine le réel, c'est-à-dire le (re)construit à partir d'images de l'ordre de la mémoire ou de l'anticipation, évoquant un réel « absent, disparu ou inexistant » (Wunenburger, 2011, p. 20). Cet imaginaire, constitution active, opère en fonction « d'un glissement, d'un déplacement de sens, où des symboles déjà disponibles sont investis d'autres significations que leurs significations 'normales' ou canoniques » (Castoriadis, 1975, p. 190). Pareille imagination aborderait à l'égard des villes subsahariennes des unicités *sensibles mais indicibles*, indéfinissables ou qu'on arrive difficilement à saisir ou expliquer. Ce serait d'ailleurs dans ce manque de moyens d'expression entre les modes de connaissances et la réalité, dans cette intraductibilité du réel qu'on trouverait le potentiel d'une compréhension plus fine et plus juste (Jazeel, 2019a).

Finalement, l'*imagination poïétique* imaginalise¹⁶ le Réel, c'est-à-dire l'amplifie (Bachelard, 1961) par surcroît de sens via des images fédératrices, archétypales et médiatrices. Par bonification des

¹⁵ La schématisation ici présentée est reprise de Bédard (2002). À noter que ces différentes imaginations sont ainsi schématisées afin de mieux en saisir les constituants respectifs, attendu qu'elles ne sont pas mutuellement exclusives.

¹⁶ Le terme « imaginal » est de Henry Corbin (*cité par* Maréchal, 1994) qui, analysant le soufisme d'Ibn Arabi (1165-1240), avance qu'il procède à partir d'un imaginaire créateur, imaginalisant, qui permet d'accès à l'essence même des êtres, au *mundos imaginalis*, c'est-à-dire le monde intermédiaire entre l'œil mystique et l'intellect, un imaginaire donc visionnaire et fondateur, à l'intersection des univers spirituel et physique.

réseaux de sens structurants (Wunenburger, 2011), l'imagination poétique relèverait d'une tentative de rendre accessible des *unicités constatées et approximativement comprises*, en tâchant de témoigner, autant que faire se peut, du sens qu'elles portent au sein des territorialités et spatialités à l'étude.

Ces trois types d'imagination, fonction d'un imaginaire distinct, participent d'une appréhension différenciée du réel – et/ou Réel – qu'il importe de considérer dans la composition et le renouvellement des images, représentations et symboles associés aux villes subsahariennes. Cette typologie nous semble féconde pour explorer les imaginaires géographiques à l'œuvre ou qui devraient l'être face aux africanités urbaines, attendu que l'"imagination is a way of encompassing the condition of both the known world and the horizons of possible worlds" (Daniels, 2011, p. 183). Explorant les diverses manières d'être *de, par* et *pour* un territoire, la géographie doit ainsi être sensible au fait que, « dès lors qu'il y a une différence qualitative, nous ne pouvons pas ne pas avoir recours à l'imagination puisque l'expérience ne suffit plus, si nous ne voulons pas réduire, assimiler un univers à un autre » (de Robillard, 2009, p. 166).

Construction signifiée d'un rapport à la réalité, foncièrement connotatif, l'imaginaire géographique jouerait un rôle primordial dans la (re)création et dans la (trans)formation des espaces, lieux et territoires (Debarbieux in Bailly, 1984/2004; Sénégal, 1992). Il nous apparaît donc être un concept-clé pour accéder finement aux comment les géographes francophones se représentent les villes et urbanités subsahariennes, et donc aux comment ils, elles, les conçoivent, les interprètent et les expriment. Abstraits, car du registre du savoir-penser¹⁷, ces imaginaires demeurent accessibles car non dénués de concrétude, notamment lorsqu'ils produisent ou s'articulent à des connaissances scientifiques :

a postcolonial demand for responsible disciplinary knowledge production necessitates that we understand the representational effects of knowledge on those objects/subjects of our research. [...] thinking through the representational dimensions of academic praxis is to attend to how intellectual work in some sense produces place. (Jazeel et McFarlane, 2009, p. 113)

¹⁷ Mais encore, et surtout, du *savoir-être*, puisque relevant de l'ontologie de toute discipline.

Notre objectif n'est pas d'interroger par son truchement le degré de fidélité des images, représentations et symboles que nous dégagerons dans l'analyse d'une réalité qui nous est inconnue, mais de les considérer à partir du postulat que les imaginaires qui les gouvernent sont modulés tant par les codes cognitifs et idéologiques de leur mode d'appréhension que par les particularités du territoire ciblé. C'est dire qu'avec l'étude des imaginaires géographiques comme mode d'expression des tenants et aboutissants de la pensée – et donc de la potentielle colonialité – nous souhaitons nous attarder sur le rôle de certains usages de la géographie dans la perpétuation de certains tropes exotisants dans les représentations sur l'Afrique subsaharienne (Moseley, 2005; Myers, 2001).

2.2.4 Théories voyageuses : de la différence hybridante à la diversité hybridée

Explorant la géographie des connaissances géographiques, nous avons jugé congru de faire appel au concept de théories voyageuses de Said (1983, 2000). En effet, investiguer les pérégrinations spatio-cognitives dans le (re)façonnement de nos connaissances géographiques nous apparaît approprié car la décolonisation épistémique requiert de s'attarder aux processus de (trans)formations des concepts (Boulbina, 2013; Renault, 2018). Ainsi, l'idée à la base de ce concept est de faire des notions de dispersion, de diaspora et de migration « des instruments de connaissance en les déplaçant sur le plan épistémologique » (Renault, 2018, p. 3) afin de voir en quoi le déplacement socio-spatial des concepts sur d'autres réalités que celles d'origine peut contribuer à leur (re)façonnement. L'emploi d'un tel concept nous permettra, croyons-nous, d'effectuer la géographie des connaissances géographiques et les moyens entrepris pour saisir et exprimer les urbanités subsahariennes. Selon ce concept, les redéfinitions et applications particulières d'une base conceptuelle commune, en vertu d'expressions différenciées, opéreraient selon quatre phases (Said, 1983) : (i) la dislocation du contexte d'origine; (ii) des modifications chirurgicales ou spontanées en fonction d'un nouveau sujet d'étude; (iii) la confrontation de la théorie à un contexte spatio-temporel inexploré; (iv) une forme renouvelée de la théorie comme outil interprétatif. Cela étant, si ce premier essai de Said (1983) pose les bases de ce concept avec cette séquence, c'est plutôt son second (2000) sur sa portée heuristique dont nous nous inspirons, celui-ci précisant davantage son *pouvoir de ré-actualisation et de re-définition*.

Ces pérégrinations théoriques auxquelles se prêteraient les sciences, par le truchement de bricolages et de ré-articulations conceptuels, auraient le potentiel de modifier leurs modes d'appréhension et de signification du réel. En étudiant par leur truchement ces déplacements géo-épistémiques déconstructifs et reconstructifs, nous espérons pouvoir « analyser la dimension transformative des théories produites depuis l'Occident et parvenues à être déplacées » (Chivallon, 2019, p. 12). Bachmann-Medick (2014) précise en outre que l'emploi des théories voyageuses n'est vraiment heuristique que s'il contribue à porter un regard critique sur les théories occidentales en vue de les hybrider. Nous recourons ainsi à ce concept précisément pour déterminer si la géographie scientifique francophone a opéré ou peut opérer une hybridation du savoir-penser géographique dominant afin d'être plus sensible aux typicités socio-territoriales des villes et urbanités subsahariennes. Autrement dit, y a-t-il hybridation des concepts et schèmes de pensée au contact des réalités empiriques étudiées? Constate-t-on des réarticulations de sens qui affectent explicitement ou implicitement l'usage des ressources conceptuelles? Les mots et les expressions géographiques utilisés sont-ils révélateurs de recompositions épistémologiques et de transformation de la communauté savante que nous étudions?

Afin de préciser cette idée d'hybridation, distinguons la différence (hybridante) de la diversité (hybride). Si la différence, une fois reconnue et respectée, entraîne un processus transformatif hybridant, la diversité relève d'un état de coexistence (Bhabha, 1994/2004). L'hybridité suggère que :

cultures interact, transgress, and transform each other in a much more complex manner than binary oppositions allow. Thus hybridity has the potential to intervene and dislocate processes of domination through reinterpreting and redeploying dominant discourses; the spaces where differences meet become important. (McEwan *in* Kitchin et Thrift, 2009, p. 329)

Mobilisant davantage l'idée de synergie et de mouvements que de frontières et de séparations, c'est la *relationnalité* – ou son absence – entre les différents contextes et processus de génération de connaissances qui nous interpelle. Cette relationnalité s'exprime entre autres par l'interaction puis l'influence mutuelle, où ces différences sont reconnues à leur juste valeur et contribuent de manière égale à la diversité du monde (Smouts, 2010). Pour Glissant (2006), la Relation, qu'il nomme le Tout-Monde, est au fondement de sa théorie de la créolisation (hybridation) du monde. La

différence pour cette perspective n'est pas pensée comme opposition, mais comme condition d'existence de la Relation, qui est celle d'un assemblage mouvant de permanences et de transformations (Glissant, 2006; Gordon, 2017).

Tout compte fait, avec le concept des théories voyageuses, nous souhaitons explorer les deux dimensions qu'interpelle notre troisième hypothèse secondaire : l'absence ou non de circulation des travaux afro-continentaux et l'absence ou non de redéfinitions conceptuelles, voire même de conceptualisations originales, en fonction des terrains d'étude, mais aussi du regard porté.

* * *

Somme toute, **l'ignorance**, comme construction découlant de savoir-penser et savoir-faire scientifiques peu ou insuffisamment sensibles à la différence, l'**imaginaire géographique**, comme expression d'un rapport au réel résultant du type d'imagination à l'œuvre, puis les **théories voyageuses**, comme articulations d'un savoir-penser géographique embrassant une plus grande diversité en s'hybridant au contact de la différence, forment les trois composantes employées pour confirmer ou infirmer la colonialité postulée en hypothèse principale. Muni d'un tel cadre conceptuel, nous croyons être à même d'examiner l'imaginaire scientifique/académique dominant.

CHAPITRE 3

DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE ET CADRE OPÉRATOIRE

Si la réflexion épistémologique sur les villes et urbanités des Suds est déjà l'objet d'un certain intérêt, cette dernière relève souvent d'observations générales élaborées à partir des propres terrains de recherche des chercheur-euse-s. Notre démarche s'en démarque en explorant cet enjeu de manière empirique par le truchement d'une observation documentaire de travaux scientifiques. L'objectif de ce chapitre est de préciser les modalités de cette démarche, c'est-à-dire les outils que nous avons mobilisés pour éprouver nos hypothèses. Nous précisons dans les lignes qui suivent le cadre spatio-temporel (3.1), le type de recherche (3.2), puis les variables et indicateurs déterminés (3.3) afin d'opérationnaliser notre étude. Seront ensuite présentés le mode de collecte des données (3.4), puis les modes de traitement (3.5) et d'analyse (3.6) préconisés.

3.1 Cadre spatio-temporel

Cadre temporel

Rappelons d'abord que notre hypothèse principale postule qu'une colonialité de la pensée surdéterminerait la géographie savante francophone dans l'étude des villes et urbanités subsahariennes. Une telle hypothèse prend racine dans les géographies postcoloniales, qui convient à une conception et une pratique plus abouties de la différence et de la diversité. C'est pourquoi nous croyons congru de situer le début de la période d'étude avec leur avènement dans le monde francophone et tout spécialement dans le « centre » franco-français.

Si l'arrivée des études postcoloniales dans le monde de la géographie anglo-saxonne se fait au cours des années 1990 (McEwan *in* Kitchin et Thrift, 2009), et si on note les premiers articles franco-français portant sur les courants postcoloniaux à la fin des années 1990 (Chivallon *in* Smouts, 2007; Clayton, 2003)¹⁸, plusieurs auteur-e-s soutiennent que les années 2005 à 2007 constituent le moment charnière dans la circulation des théories postcoloniales dans le monde académique franco-français (Collier, 2017; Fournet-Guérin, 2020). En effet, en 2005, le contexte

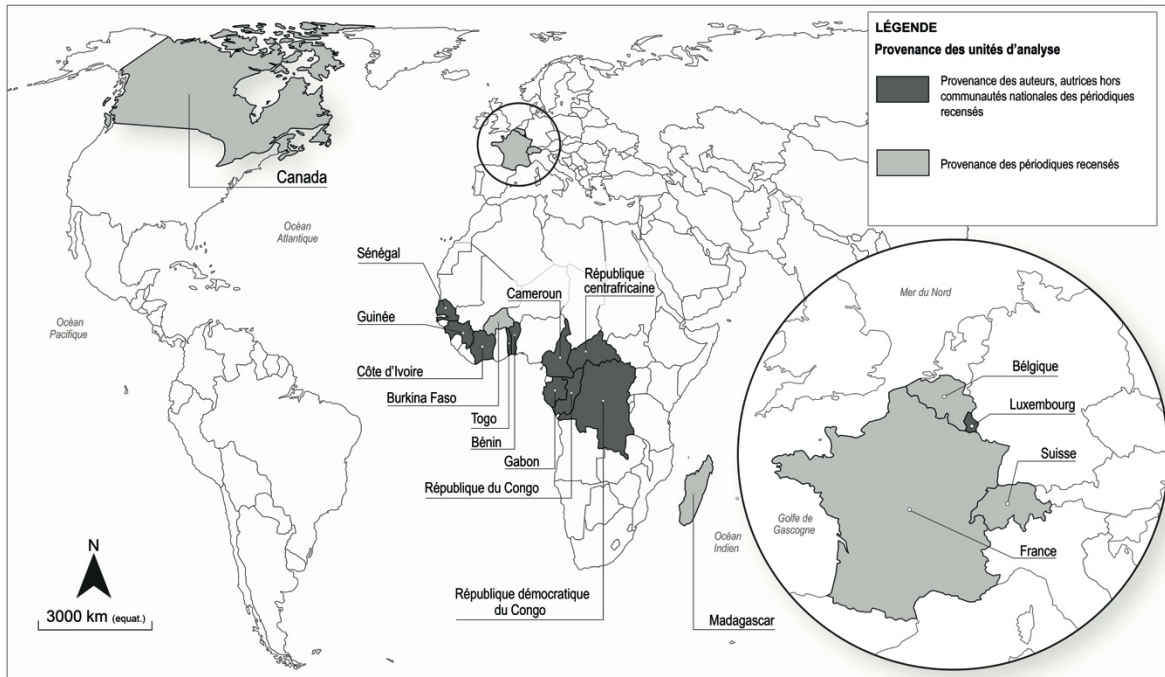
¹⁸ Tout particulièrement le dossier spécial de la revue *Dédale*, *Postcolonialisme. Décentrement, déplacement, dissémination*, sous la direction d'Abdelwahab Medded paru en 1997. Or, soulignons que, selon Fournet-Guérin (2020), ce dossier eut peu d'écho dans le monde académique franco-français au moment de sa publication.

des émeutes dans les banlieues parisiennes et la publication de *La fracture coloniale*, sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, auraient consolidé l'entrée en France des études postcoloniales (Bancel et Blanchard, 2017). C'est pourquoi nous avons choisi l'année 2002 comme début de notre période d'étude, soit 3 ans avant ce moment dit charnière, ce afin d'éventuellement dégager si certain-e-s géographes ont abordé plus tôt cette façon de faire, voire en auraient posé les ferments. Ayant le souci du plus vaste horizon temporel possible pour saisir au mieux la nature et l'importance de ce mouvement, l'étude s'étend jusqu'en 2020. Nous présumons que ces 19 années nous permettront de suffisamment bien saisir la colonialité – ou non – qui serait à l'œuvre au sein des travaux et réflexions géographiques sur les villes et urbanités subsahariennes.

Notre cadre spatial comporte deux versants, directement liés à notre échantillonnage, sur lequel nous développerons en 3.4. D'une part, notre recherche étant exclusivement intéressée par la production de connaissances géographiques provenant de pays francophones (premier versant de notre cadre spatial), la sélection des pays occidentaux fut aisée – la Belgique, le Canada (Québec), la France et la Suisse, car seuls États où le français est langue officielle. Du côté de l'Afrique subsaharienne, le nombre de pays ayant le français comme langue officielle est beaucoup plus vaste¹⁹. Nous n'en avons retenu que deux (le Burkina Faso et le Madagascar), ce pour des questions de faisabilité au su des contraintes d'accessibilité et de la durée d'un mémoire de maîtrise. Ce choix s'est fait selon la disponibilité des données et l'ampleur de l'échantillon ciblé (cf. 3.4). Il est ainsi à noter que si les deux revues afro-continentales retenues pour l'analyse proviennent du Madagascar et du Burkina Faso, les auteur-riche-s des articles retenus offrent un éventail beaucoup plus varié de pays de provenance, soit le Bénin, le Cameroun, la Côte d'Ivoire, le Gabon, la Guinée, le Luxembourg, le Niger, la République Centrafricaine, la République Démocratique du Congo, la République du Congo, le Sénégal et le Togo (voir figure 3.1).

¹⁹ Au nombre de 19, soit le Bénin, le Burkina Faso, le Burundi, le Cameroun, la République centrafricaine, les Comores, le Congo, la République Démocratique du Congo, la Côte d'Ivoire, le Djibouti, le Gabon, la Guinée, la Guinée équatoriale, le Madagascar, le Mali, le Niger, le Rwanda, le Sénégal, les Seychelles, le Tchad et le Togo.

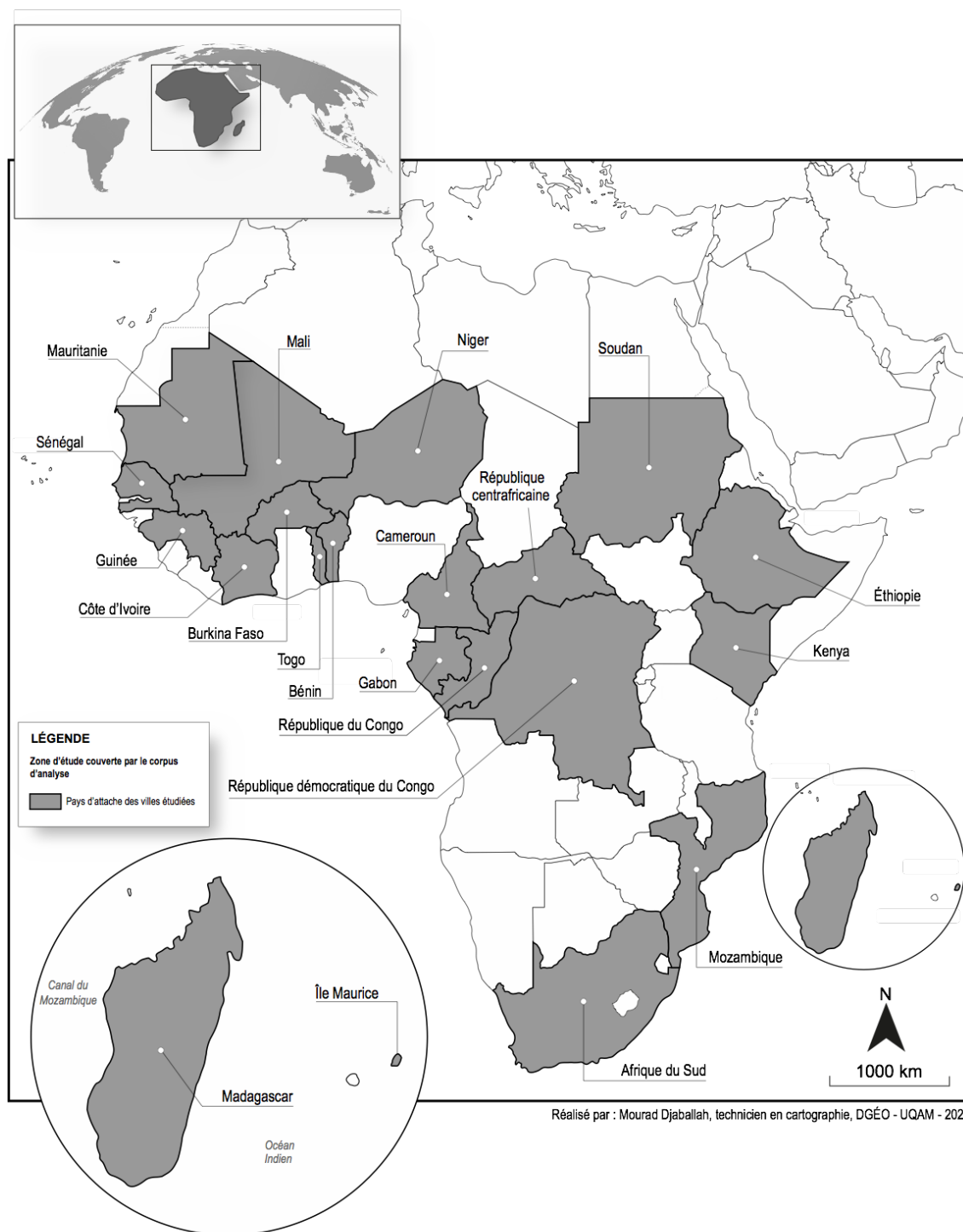
Figure 3.1 : Cadre spatial de l'étude I : Provenance des unités d'analyse



Réalisé par : Mourad Djabbalah, technicien en cartographie, DGEO - UQAM - 2023

D'autre part, si nous analysons que les productions scientifiques provenant de ces pays francophones, leurs terrains d'étude (deuxième versant de notre cadre spatial) ne sauraient s'y circonscrire et incluent une grande diversité de lieux et territoires subsahariens, soit l'Afrique du Sud, le Bénin, le Burkina Faso, le Cameroun, la Côte d'Ivoire, l'Éthiopie, le Gabon, la Guinée, l'Île Maurice (France), le Kenya, le Madagascar, le Mali, la Mauritanie, le Mozambique, le Niger, la République Centrafricaine, la République Démocratique du Congo, la République du Congo, le Sénégal, le Soudan et le Togo (voir figure 3.2).

Figure 3.2 : Cadre spatial de l'étude II : Pays subsahariens dans le corpus d'analyse



3.2 Type de recherche

Nos choix méthodologiques se veulent en concordance avec la problématique et la perspective analytique retenues, à savoir une quête de l'essentiel et des unités de sens bien plus que d'une mesure précise. Conséquemment, nous avons privilégié les méthodes et stratégies propres à la recherche qualitative. Orientée vers le seul avancement des connaissances, notre étude préconise une démarche à la fois fondamentale théorique et fondamentale empirique. Il en est ainsi car nous souhaitons d'une part vérifier, par un effort d'intégration conceptuelle, l'affinité théorique des constituants de notre cadre conceptuel et, d'autre part, mettre à l'épreuve nos hypothèses de recherche en les confrontant à un terrain d'étude.

Plus précisément, nous désirions appuyer notre réflexion critique épistémologique sur une analyse contextuelle des discours sous-jacents aux travaux scientifiques recensés et révélant leurs ascendants idéologiques. Pour ce faire, notre étude s'appuie sur une analyse documentaire : nous avons procédé à la (re)lecture d'un corpus d'archives propre à une méta-analyse, soit "investigations of the results and process of previous research" (Patterson et al, 2001, p. 5 cités par Timulak *in* Flick, 2014, p. 482). Descriptive et interprétative, notre recherche porte autant sur les similarités que sur les différences au sein de cette production scientifique donnée, tout en nous assurant de ne pas perdre de vue les influences contextuelles, caractéristiques à une méta-étude (Timulak *in* Flick, 2014).

Plus précisément, nous employons une démarche mixte à dominance structurée. Autrement dit, notre grille d'analyse, préétablie et basée sur la littérature existante, a évolué au contact des données colligées afin d'en ajuster les moyens et de raffiner sa portée. Une telle procédure itérative est chose usuelle en recherche qualitative, car celle-ci nécessite flexibilité et ouverture, tant et si bien qu'elle peut impliquer une adaptation du cadre analytique en fonction des observations faites durant la phase de traitement des données qui peut révéler des éléments insoupçonnés (Willig *in* Flick, 2014). Certes à certains égards inductive, notre démarche n'en repose pas moins sur un raisonnement foncièrement hypothético-déductif en raison des hypothèses préalablement formulées.

3.3 Les variables et indicateurs

Plusieurs variables, indicateurs et, dans certains cas, sous-indicateurs, ont été choisis pour opérationnaliser notre problématique et son cadre conceptuel (tableaux 3.3 à 3.5).

Tableau 3.1 : Opérationnalisation du concept-clé Ignorance

Concepts opératoires	Variables	Indicateurs	Sous-indicateurs
Savoir-penser	Objet d'étude	Forme géographique	Espace
			Territoire
			Lieu
		Échelle urbaine	Capitale nationale
			Ville petite/moyenne
			Couloirs urbains
		Entités socio-territoriales	Institutionnel/économique
			Quotidienneté
			Mixte
		Objet urbain	Urbanité (mode d'être)
Urbanisation (état/processus)			
Cadre analytique	Ancrages théoriques	Définitions	
		Usages	
Savoir-faire	Posture épistémologique	Positiviste (universaliste)	
		Socioconstructiviste (situationnelle)	
		Critique (interactionnelle)	
	Cadre opératoire	Collecte	Observation documentaire
			Entretien
			Questionnaire/sondage
			Observation (in)directe
			Recherche action
		Traitement/analyse	Quantitatif (statistique)
			Qualitative (textuelle)
Savoirs géographiques endogènes	Intégrés	Mixte	
		Absents	

Nous investiguons notre premier concept-clé, l'ignorance, à partir disions-nous des savoir-penser – premier concept opératoire – et savoir-faire – second concept opératoire – ayant cours au

sein de la géographie savante francophone (tableau 3.1). Un tel choix relève de notre première hypothèse secondaire qui soutient que ces mêmes savoir-penser et savoir-faire peuvent induire une certaine ignorance et ainsi travestir ou taire les typicités des villes et urbanités subsahariennes. Afin de bien saisir les manières dont ces villes et urbanités sont appréhendées, et donc pensées, deux variables sont mobilisées : l'objet d'étude et le cadre analytique. L'objet d'étude se décline en divers indicateurs qui visent à en cerner les tenants analytiques. Les deux premiers indicateurs, soit la forme géographique et l'échelle urbaine, chercheront à déterminer quelles formes d'expression géographique sont davantage investiguées, celles-ci influençant la compréhension des villes et urbanités subsahariennes. Pour la forme géographique, nous retenons à titre de sous-indicateurs l'espace, le territoire ou le lieu, ces trois concepts interreliés s'appuyant sur différents types d'expérience géographique. De manière schématique, et donc forcément réductrice, l'espace, abstrait et immatériel, est le support indifférencié des relations sociales; le territoire, plus concret, est à la fois matériel et idéal, foncièrement relationnel, et découle de pratiques et représentations individuelles et collectives; finalement, le lieu, intime, est à l'échelle de la quotidienneté et de l'espace vécu (Bédard, 2020; Casey, 2001). Pour ce qui est de l'échelle urbaine, nous avons arrêté à titre de sous-indicateurs la capitale nationale; la ville petite/moyenne, qui peut être par exemple une ville secondaire, une capitale régionale ou encore une petite ville, identifiée telle par le ou la géographe, donc sans égard aux définitions statistiques²⁰; ou le couloir urbain, soit des axes urbains faits de « petits pôles dynamisés par l'agglomération géographique » (Calas, 2007, p. 12). Nous supposons que chacune de ces échelles urbaines appelle une expérience différenciée qu'il importe de considérer pour saisir les villes et urbanités subsahariennes dans leur complétude.

Ensuite, pour préciser encore davantage l'objet d'étude, nous nous sommes enquis des entités socio-territoriales et les objets urbains investigués. Nous nous sommes intéressé aux entités socio-territoriales ciblées dans les documents analysés car nous faisons nôtre la proposition de Di Méo (2008) voulant que la production et l'organisation des espaces, territoires et lieux soient le fait à la fois d'acteur-riche-s politiques et économiques et d'habitant-e-s locaux-ales du registre de la quotidienneté. Nous croyons que l'étude de l'un et/ou de l'autre influe potentiellement sur ce que

²⁰ Tout particulièrement car les critères statistiques entre les pays africains dans la définition des formes urbaines tendent à différer grandement, voire se contredire, rendant ardu tout effort de comparaisons ou de dégagement d'un portrait général (Turok, 2017).

l'on sait des villes et urbanités subsahariennes, chacune de ces deux entités pouvant exprimer une expérience et une vision différentes de la ville. Nos sous-indicateurs sont donc : institutionnel/économique, quotidienneté ou mixte. L'indicateur objet urbain vise quant à lui à désigner si c'est l'urbanité, de l'ordre du mode d'être, ou l'urbanisation, référant plutôt à un état ou un processus (Krafft et Horton *in* Kitchin et Thrift, 2009), qui est abordé. Finalement, la variable cadre analytique est précisée par les indicateurs que sont les ancrages théoriques et la conceptualisation employée, c'est-à-dire la définition et l'usage préconisés des concepts mobilisés.

En second lieu, ce sont les savoir-faire de la géographie francophone, soit ses pratiques scientifiques, que nous avons examinés. La première variable de ce second concept opératoire, la posture épistémologique, cherche à cerner l'essence de la démarche méthodologique déployée par les géographes à l'étude car elle a une incidence directe sur la manière empruntée pour construire la connaissance sur les villes et urbanités subsahariennes (Henriksen, 2021). Reprenant la typologie de Dowling (*in* Kitchin et Thrift, 2009), nous avons retenu, à titre d'indicateurs, une posture positiviste (dite universaliste ou réaliste, qui postule que les faits empiriques sont indépendants du processus de recherche), une posture socio-constructiviste (dite situationnelle, pour laquelle la recherche est une démarche intersubjective foncièrement contextuelle) et une posture critique (dite interactionnelle, pour qui la recherche est co-construite et doit contribuer à la transformation des structures de domination). Certes, ces trois postures ne sont pas mutuellement exclusives et imperméables, guidées qu'elles sont par des principes de syncrétisme et d'hétérogénéité interne (Cope, 2014). Il reste que leur dégagement par un grossissement des traits devrait nous permettre de mieux cerner comment sont appréhendées et traitées les villes et urbanités subsahariennes.

L'intégration ou non des savoirs géographiques endogènes par les géographes sondés dans leur étude constitue la troisième variable employée. Selon Rondeau (*in* Piron, Regulus et Dibounje Madiba, 2016), les savoirs endogènes sont définis comme des « savoirs autant théoriques, symboliques que pratiques, issus de stratégies d'adaptation des populations aux situations et aux problèmes rencontrés, qui ont réussi » (p. 171). Le choix de cette variable est attribuable au précepte que leur exclusion ou omission mènerait à une forme d'ignorance en ce que, révélateurs des typicités des (mi)lieux d'étude, façonnant le territoire, ils « se prolongent dans des choix et des actions qui forment et transforment concrètement le monde » (Rondeau *in* Piron, Regulus et Dibounje Madiba., 2016, p. 187).

Pour identifier le(s) type(s) d'imaginaire(s) géographique(s) à l'œuvre, nous avons fait appel au concept opératoire d'imagination. Rappelons que nous considérons l'imagination comme processus d'intelligibilité et de signification du réel, et donc exprimant un type d'imaginaire (davantage de l'ordre d'un ensemble ou d'un état), d'où son usage en tant que concept opératoire. Ce processus de signification du réel s'articule autour de différents paramètres qui correspondent à nos variables. Ont été pris en considération les principales thématiques de recherche, la création et la transformation des images ainsi que le processus de représentation à l'œuvre (voir tableau 3.4).

Tableau 3.2 : Opérationnalisation du concept-clé Imaginaire géographique

Concept opératoire	Variables	Indicateurs
Imagination	Thématiques d'étude	Gouvernance/aménagement du territoire
		Environnement
		Socio-culturel/Socio-économique
	Composition d'images	Hétérogénéisantes (distinguer/opposer)
		Diachroniques (relier)
		Homogénéisantes (confondre)
	Transformation d'images	Émanation
		Réorganisation
		Métamorphose
	Processus de représentation	Reproduction (générique/bidimensionnel)
		(Re)création (mémoriel/anticipateur)
		Poïétique (symbolique)

Le choix de la variable thématiques d'étude s'explique par le fait que celles-ci, tout particulièrement leur récurrence ou l'absence de certaines, influencent en partie les images associées aux Afriques urbaines. Divers sujets d'étude ont été dégagés comme indicateurs, ce préalablement à partir de la revue de littérature, puis en fonction du traitement des données où certains principaux sujets ont émergé. Nous avons cherché à circonscrire ces sujets au sein de grandes thématiques : gouvernance et aménagement du territoire, environnement, dimensions socio-culturelles et socio-économiques.

Suivant Wunenburger (2011), nous nous sommes également intéressé à la composition et à la transformation d'images, abordées comme modalités d'expression d'un type d'imaginaire. Nous avons repris la typologie proposée par Durand (1964) afin de décliner la variable composition d'images en trois indicateurs, soit : (i) des images hétérogénéisantes distinguant et/ou opposant des

éléments en fonction d'un principe d'exclusion-contradiction-identité; (ii) des images diachroniques permettant de relier différents éléments opérant à partir d'un principe de causalité; et, finalement, (iii) des images homogénéisantes visant à confondre en vertu d'un principe d'analogie-similitude-fusion relationnelle. Wunenburger (2011) suggère de joindre à cette schématisation les cycles de transformation ou de renouvellement des images, soit notre quatrième variable. Selon lui, ces cycles s'articulent autour de trois processus que nous retenons à titre d'indicateurs : (i) l'émanation d'images d'expression foncière; (ii) un « remaniement aléatoire des relations et combinaisons d'images dominantes »; ou encore (iii) « une métamorphose immanente et endogène [...] par images vicariantes » (p. 38). Bref, cette attention aux processus de composition d'images – pour distinguer, relier ou confondre – de même qu'à leur renouvellement – par émanation, réorganisation ou métamorphose – nous permet d'explorer les moyens par lesquels la géographie scientifique francophone s'emploie à concevoir, représenter et lire les villes et urbanités subsahariennes.

Enfin, la variable processus de représentation cherche à identifier selon quels types d'imagination sont explorés puis rapportés les phénomènes observés. Reprenant les types d'imagination de Wunenburger (1991; 2011) présentés au chapitre I, pareil processus de représentation peut se révéler plus reproducteur, opérant en vertu d'images génériques ou bidimensionnelles, plus (re)créateur, davantage de l'ordre du mémoriel ou de l'anticipation, ou encore poétique, c'est-à-dire instaurateur de sens, soit nos indicateurs. Nous cherchons notamment à éprouver par leur truchement, disions-nous, si la géographie savante francophone s'intéressant aux villes et urbanités subsahariennes reproduit bel et bien un imaginaire occidental-centriste.

Le concept-clé des théories voyageuses de notre troisième hypothèse secondaire est employé dans le but de déceler, disions-nous, l'éventuelle hybridation du savoir géographique (i) au contact des différences empiriques et théoriques et (ii) en fonction de la mise en place d'un dialogue entre les communautés nationales permettant une pratique de la diversité. Différence et diversité constituent donc, a-t-il déjà été établi, nos deux concepts opératoires (tableau 3.5). Afin d'observer l'état d'interaction des différences au sein de la géographie savante francophone, les variables conditions d'énonciation et redéfinition conceptuelle ont d'une part été retenues. La condition d'énonciation se définit par les paramètres de la prise de parole en fonction de la position où celle-ci est émise (notamment le site), soit « les personnes, le temps et le lieu de la communication » (Maingueneau,

1991, pp. 107-108). Il s'agit donc de saisir par son truchement les modalités d'énonciation de chaque article depuis leur lieu, premier sous-indicateur, et leur contexte de diffusion, lié à la revue, second indicateur. À titre de sous-indicateurs ont été considérés les statuts occidental, afro-continentale et afro-diasporé pour le lieu d'énonciation, puis la région de la revue et le type de numéro (thématique ou varia, par exemple) dans lequel l'article analysé était publié pour le contexte de diffusion.

Tableau 3.3 : Opérationnalisation du concept-clé Théories voyageuses

Concepts opératoires	Variables	Indicateurs	Sous-indicateurs	
Différence	Condition d'énonciation	Lieu d'énonciation/Affiliation institutionnelle	Occident	
			Afro-continent	
	Contexte de diffusion		Afro-diaspora	
			Région revue	
	Redéfinition conceptuelle		Accommodation (conformité)	
			Résistance (négociation)	
		Opposition (rejet)		
Diversité	Références		Occident	
			Afro-continent	
			Afro-diaspora	
			Mixte	
			Suds autres	
	Partenariats		Intra-Occident	
			Occident/Afro-continent	
			Intra-Afrique	
			Continent/diaspora	
			Intra-diaspora	

La redéfinition conceptuelle, quant à elle, réfère à l'idée des transformations des théories et concepts induites par leurs déplacements géoépistémiques et par la confrontation de leurs constituants aux réalités empiriques. Reprenant la schématisation de Canagarajah (2002) dans son étude des transformations théoriques ayant lieu chez les chercheur-euse-s sri-lankai-aise-s, cette seconde variable a été examinée en fonction des indicateurs d'accommodation (conformité aux concepts établis), de résistance (négociation et appropriation syncrétique de ces mêmes concepts) et d'opposition (concepts établis et leurs usages courants ignorés aux profits de modes d'expression vernaculaires).

Dans le but d'approfondir notre compréhension des processus de mise en relation des communautés scientifiques, a également été investiguée, par le truchement de la diversité, dans quelle mesure dialoguent les géographes des différentes régions francophones à l'étude. Pour ce faire, les auteur-ice-s cité-e-s et référencé-e-s ont d'abord été noté-e-s, ce attendu que si la citation « a un rôle central dans le discours scientifique et la construction des savoirs » (Rinck, 2010, p. 440), « la discrimination à l'œuvre en matière de bibliographie ne soulève pas d'interrogations critiques dans l'univers académique » (Boulbina, 2012, p. 135), cela alors même que les pratiques de citations sont inscrites dans une dynamique du Même et de l'Autre (Mott et Cockrayne, 2017). En effet, "Scholars interact with each other primarily through print. In fact, they interact more often through written texts than through oral medium" (Canagarajah, 2002, p. 97). De ce fait, Pour Taylor (*in* Jöns, Meusburger et Heffernan, 2017), dans le monde académique, "Disciplinary journal articles, research monographs, and academic books are the nodes where the spatial mobility of knowledge is represented by the citations" (p. 124). Cette variable et ses indicateurs – Occident, Afro-continent, afro-diaspora, mixte, Suds autres – nous ont permis de mesurer la provenance des références bibliographiques afin de saisir quels rapports entretiennent les diverses communautés scientifiques à l'étude entre elles en termes de dialogue scientifique – ou d'absence de. Construite à partir de distinctions régionales, la typologie retenue peut être considérée simplificatrice en raison des intrications transnationales prévalant aujourd'hui. Or nous croyons, à l'instar de Fassin (2008), « qu'elle reste un descripteur relativement opératoire pour appréhender les relations sociales dans le champ scientifique » (p. 311). Une telle catégorisation devrait en effet faciliter la saisie des données. La variable partenariats scientifiques a ensuite été choisie parce que certains types de partenariats, notamment ceux Suds-Suds, pourraient assurer une certaine symétrie dans la production des savoirs (Gueye, 2018). Par son truchement, nous souhaitons établir si partenariats interinstitutionnels il y a et, si oui, quelle est leur nature : intra-Occident, Occidental/Afro-continent, intra-Afrique, afro-diaspora/Afro-continent, intra-diaspora.

3.4 Mode d'échantillonnage

La recension des écrits a constitué une première étape pour l'élaboration et à la réalisation de notre recherche. Tel que présenté au chapitre I, elle nous a permis d'explorer les tenants et aboutissants idéologiques (Diop, 2020; Mudimbe, 1988) et institutionnels (Andriansen, Madsen et Jensen, 2015; Fonn et al, 2018) du traitement de l'Afrique par les sciences modernes et, dans notre cas, de ses

réalités urbaines (Myers, 2011; Pieterse, 2011). Notre recension nous a aussi amené à constater le besoin de faire une méta-analyse des connaissances savantes (Jöns, Meusburger et Heffernan, 2017; Piron, Regulus et Dibounje Madiba, 2016; Vinck, 2017), ce qui a mené à l'élaboration de notre problématique. Enfin, cette recension a servi à la constitution de notre cadre théorique postcolonial (Gregory, 1995; Jazeel, 2019b; Mignolo et Walsh, 2018; Nash, 2004; Quijano, 2007) sur lesquels s'appuie la *Southern Urban Critique* (Lawhon et al, 2016; Parnell et Robinson, 2012; Roy, 2014, 2016). Nous avons procédé pour cette recension selon le principe de la saturation des données. Cette même littérature a également été mobilisée comme soutien à la collecte et à l'interprétation des données.

Compte tenu de nos objectifs, notre analyse repose d'abord et avant tout sur l'article scientifique. Celui-ci nous semble être une source des plus fécondes « en raison de son statut emblématique dans l'activité scientifique [...] qui [fait] de l'article l'indicateur majeur de la production des chercheurs » (Rinck, 2010, p. 436). En outre, l'article demeure l'un des – sinon le – principaux modes de dialogue scientifique, ce alors que “The image one acquires in the community is the one developed largely through print. Since all members in a discipline don't necessarily meet one another face to face, it is the textualized ethos that often represents the scholar” (Canagarajah, 2002, p. 227). Il s'ensuit que « la revue [nous] apparaît comme le support privilégié de l'étude de la circulation des idées » (Collier, 2017, p. 2). Les articles scientifiques sont ici traités à la fois comme terrain d'enquête et comme objet d'étude, ce alors que chaque texte recensé est considéré dans ses fonctions représentatives (Titscher et al, 2000).

L'accès aux articles scientifiques s'est fait par le truchement de neuf revues de géographie savante issues des pays francophones ciblés afin de proposer un certain panorama de la francophonie. Plus précisément, c'est un corpus de 134 articles scientifiques publiés en français dans diverses revues de géographie qui a été constitué (voir tableau 3.6)²¹. Les revues retenues pour l'Occident francophone sont *Belgéo* (Belgique), *Cahiers de géographie du Québec* (Canada), *Cybergéo*

²¹ Nous n'explorons donc que la géographie en tant que champ disciplinaire formé de géographes identifié-e-s tels, et non la connaissance et l'intelligence géographiques au sens large, qui ne sont pas l'apanage de seul-e-s géographes. Faire le point sur le savoir géographique dans son ensemble aurait nécessiter d'intégrer des publications de non-géographes qui, en raison de la perméabilité des sciences sociales et d'une (ré)appropriation de concepts et notions géographiques par d'autres disciplines, utilisent ses approches analytiques ou ses principaux concepts (par exemple, la territorialité, la dynamique scalaire ou le paysage) et génèrent ainsi des connaissances ayant une teneur géographique.

(Europe), *Géocarrefour* (France), *Geographica Helvetica* (Suisse). Celles pour l’Afrique francophone sont *Madagascar – Revue de géographie* (Madagascar) et *Revue de géographie de l’Université de Ouagadougou* (Burkina Faso). Enfin, *Métropolitiques* (France) et *Revue canadienne de géographie tropicale* (Canada) agissent à titre de revues spécialistes potentiellement utiles pour notre sujet de recherche.

Tableau 3.4 : Revues constituant notre corpus d’analyse

Revue	Provenance	Type	Période et volumes/ numéros couverts	Articles recensés
<i>Belgéo</i>	Belgique	Généraliste	2002-2020 19 années (66 numéros)	11
<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	Canada (Québec)	Généraliste	2002-2019 18 volumes (52 numéros)	7
<i>Cybergéo</i>	Europe (France)	Généraliste	2002-2020 19 années	20
<i>Géocarrefour</i>	France	Généraliste	2002-2020 19 volumes (64 numéros)	13
<i>Geographica Helvetica</i>	Suisse	Généraliste	2002-2020 19 volumes (75 numéros)	6
<i>Madagascar — Revue de géographie</i>	Madagascar	Régionaliste	2011-2019 9 volumes	8
<i>Métropolitiques</i>	France	Spécialiste	2011-2020 10 années	9
<i>Revue canadienne de géographie tropicale</i>	Canada (Ontario)	Spécialiste	2014-2020 7 volumes (14 numéros)	20
<i>Revue de géographie de l’Université de Ouagadougou</i>	Burkina Faso	Régionaliste	2012-2019 7 volumes (14 numéros)	40

Le choix de ces revues s’est opéré par un mode d’échantillonnage non probabiliste, à la fois accidentel et progressivement ciblé en vertu d’un choix raisonné. Partant d’un ensemble assez large de revues scientifiques géographiques disponibles en fonction de notre accès institutionnel (dimension accidentelle, mais inévitable pour des raisons de faisabilité), nous avons circonscrit un corpus de plus en plus pointu en fonction du volume d’articles qu’elles offraient²². Une telle stratégie d’échantillonnage est typique aux analyses qualitatives qui, sensiblement chronophages

²² Un corpus construit en fonction des divers indicateurs d’impact des revues aurait été inutile, étant donné que le site web *Scimago Journal & Country Ranking* indique que l’ensemble des revues francophones de géographie répertoriées se situe généralement dans le 3^e ou le 4^e quartile d’influence. Source : <https://www.scimagojr.com/journalrank.php?category=3305>

et prenantes, s'appuient rarement sur de vastes échantillons (Jorgensen et Philips, 2002). Sans donc prétendre à une quelconque représentativité en termes de proportionnalité, notre corpus propose un échantillon diversifié des productions scientifiques de la géographie francophone à l'égard des villes subsahariennes et des grandes tendances qui la traversent.

Même s'il demeure parfois ardu de situer les revues scientifiques en raison du flou de leur ligne éditoriale, pas toujours explicitée (Vandermotten, 2012), nous avons tenté de bâtir un corpus aussi neutre que possible en sélectionnant principalement des revues de types généraliste, puis régionaliste (c'est-à-dire portant exclusivement sur le sous-continent subsaharien). Les revues à portée plus généraliste ont été choisies car elles devaient permettre à la "meta-analysis to be focused also on the overall status of the studies area" (Timulak *in* Flick, 2014, p. 487)²³. Ont de même été retenues des revues spécialistes dont les objets d'étude ont semblé tout particulièrement pertinents à notre analyse (études urbaines, géographie tropicale). De celles-ci, seuls les articles écrits par des géographes identifié-e-s comme tels ont été retenus.

Signalons par ailleurs que nous avons sélectionné des revues sans égards à la régularité de leurs parutions, voire qui étaient actives pour l'ensemble de la période d'étude. Faire autrement aurait rendu très ardue l'intégration des revues afro-continrentales, au rythme de publication parfois aléatoire (Adebowale, 2001) ou à la création somme toute récente. À cet égard, un écart dans le nombre d'articles n'est pas surprenant, compte tenu de fréquences de publication inégales, mais encore aussi de leur vocation²⁴. Certes nous souhaitions initialement nous munir d'un corpus comportant davantage de revues afro-continrentales. Cependant, devant le volume considérable d'articles à recenser dans pareil cas²⁵, mais encore parce que nous souhaitions une certaine parité entre le nombre de revues et d'articles de tous les horizons ciblés, nous avons dû limiter notre corpus.

²³ Ont ainsi été écartées les revues de quelque catégorie attestant d'une posture idéologique manifeste (*Antipode*; *Hérodote*; *Géographie et culture*, par exemple).

²⁴ Les revues afro-continrentales, au contraire de celles occidentales, ayant tendance à ne publier que des articles portant sur le continent africain.

²⁵ À titre d'exemple, inclure la seule *Revue ivoirienne de géographie des savanes* aurait ajouté plus d'une centaine d'articles, ce qui aurait décuplé les contributions afro-continrentales au sein de l'échantillon.

3.4.1 La sélection des articles

Si, lors des premières tentatives, la recension des articles était effectuée en fonction des mots clés « Afrique + ville »; « Afrique + urbain »; « subsahar* + ville »; et « subsahar* + urbain », nous avons vite constaté qu'une telle stratégie était tributaire d'algorithmes qui peuvent restreindre l'emprise du ou de la chercheur-euse lors de sa cueillette de données (Kemajou et al, 2020). Plus encore, les qualificatifs « urbain » ou « ville » pour désigner les espaces, lieux et territoires subsahariens nous semblaient limitatifs. En effet, les « villes africaines » peuvent être pluriformes, opérant par enchevêtrement de logiques « rurales » et « urbaines », parfois au sein de zones périurbaines protéiformes, non moins significatives pour saisir les urbanités subsahariennes (Mabin, Butcher et Bloch, 2013). Au su de ces constatations, et pour ne pas consigner les villes et urbanités subsahariennes à un particularisme étroit, nous avons décidé qu'il était plus approprié d'examiner l'ensemble des articles de tous les numéros des revues ciblées en fonction de la période d'étude pour procéder au dépouillement. Certes plus chronophage, cette seconde stratégie devait nous permettre de n'omettre aucun article abordant les villes subsahariennes.

Compte tenu du grand nombre de manières de définir « l'urbain », tant dans les classifications stato-officielles qu'au sein des sphères académiques, nous avons choisi de considérer toutes les études se réclamant d'une thématique urbaine, ce sans arrêter de définition de l'urbain, notre propos n'étant pas lié à ce qu'est l'urbain mais à comment il est conçu et traité. En vertu de la problématique proposée, qui s'intéresse à l'ouverture aux différentes manières d'être en relation avec un territoire, une place prépondérante, voire exclusive, fut accordée aux articles de géographie dite humaine. N'ont pas été retenus les articles en SIG ou en géographie physique (climatologie, biogéographie, géomorphologie, etc.)²⁶ qui, bien que pas moins guidés par et exprimant certains imaginaires géographiques, ont été considérés moins pertinents pour explorer nos hypothèses car présumés plus pratico-pratiques, moins enclins à des approches ou interprétations pouvant nourrir notre réflexion. Enfin, la sélection des articles retenus a été faite à partir du résumé de ceux semblant le plus rejoindre notre problématique. Lorsqu'un résumé s'avérait insatisfaisant pour

²⁶ Cela étant donné que les revues afro-continentales en géographie, ne possédant pas de distinction sous-disciplinaire comme une grande partie des revues occidentales en géographie, publient des articles issus de ces trois volets de la discipline géographique (télédétection et SIG, géographie physique et géographie humaine).

situer adéquatement l'étude, une lecture rapide de l'article a été faite. Celle-ci nous a permis d'éliminer les textes insuffisamment liés aux questions urbaines.

3.5 Mode de traitement des données

Une fois sélectionnés, les articles ont fait l'objet d'un premier traitement pour dégager puis classer les passages jugés pertinents, que ce soit en associant ces mêmes passages aux différents indicateurs et sous-indicateurs de notre cadre opératoire, ou en considérant et intégrant de nouveaux indicateurs émanant de cette première lecture. Cette phase de codification a été faite à l'aide du logiciel nVivo où chaque variable de notre cadre analytique représentait au nœud-parent et chaque indicateur un nœud-enfant lié à sa variable/nœud-parent d'attache. Nous avons utilisé nVivo pour faciliter le travail de classement, mais aussi celui de l'interprétation. Pareil outil nous a permis d'assurer un tant soit peu la rigueur de nos analyses et la justesse de nos conclusions, induites par la flexibilité et la reproductibilité des procédures analytiques qu'il offre en facilitant les liaisons (comparaisons et contrastes) entre et au sein même des catégories (Lejeune, 2010; Roy et Garon, 2013; Ryan, 2009).

La grande majorité de nos données – c'est-à-dire les passages codifiés – se trouvaient dans les sections d'introduction et de discussions/analyse des articles sous étude²⁷. Les passages codifiés pouvaient être à la fois des mots isolés, des phrases ou des paragraphes complets et leur nature variait, de la description à l'interprétation ou encore de la prise de position. Par ailleurs, il faut souligner que coder ainsi le corpus pour en extraire des données peut décontextualiser les passages codifiés (Maxwell et Chmiel *in* Flick, 2014). C'est pourquoi, lors de la phase d'interprétation, nous sommes fréquemment retourné au texte afin de nous assurer de (re)contextualiser adéquatement le passage codé et de ne pas en trahir la signification.

Un traitement quantitatif de certaines données fut également effectué pour mieux examiner les variables et indicateurs associés au concept de théories voyageuses. Plus précisément, l'analyse de la provenance géographique des références bibliographiques s'est faite en fonction d'un comptage

²⁷ Pour Rinck (2010), cela s'explique par le fait que ces sections « doivent asseoir la légitimité du propos et circonscrire l'objet de recherche » (p. 438), de telle manière qu'on y retrouve les tenants épistémologiques et donc le socle de construction et de signification du réel qui est proposé, soit l'objet même de notre investigation.

simple à l'aide du logiciel Excel afin de dégager certaines proportions et pour établir un portrait général sensé confirmer ou infirmer l'absence de dialogues et d'interactions entre les diverses communautés scientifiques à l'étude. C'est dire que si notre analyse de références bibliographiques n'emprunte pas une avenue qualitative attentive à la contextualisation (nature de la citation, poids au sein de l'argumentaire, position de l'auteur-riche sur la citation, réseaux de citations) de chacune des références au sein du texte de notre corpus (Bornman, Wagner et Leydesdroff, 2019; Mott et Cockayne, 2017)²⁸, nous avons tout de même posé un regard critique sur les observations extraites.

Par ailleurs, l'association des articles à leur région d'énonciation (afro-continentale, afro-diasporée, occidentale ou Suds autres) s'est faite sur la base du nom de famille des auteur-riche-s et de l'unité institutionnelle indiquée dans chaque source référencée et recherchée dans l'outil Google. Nous sommes conscient des limitations et risques de glissements qu'impose une classification basée sur le seul nom de famille, tout particulièrement étant donné qu'il n'est pas possible de retracer le parcours de vie de chaque auteur-riche cité-e. À l'instar de Fiscella et Fremont (2006), nous jugeons toutefois la marge d'erreur modérée compte tenu de la nature plutôt englobante de nos classifications et de notre volonté de brosser un portrait général de la situation et non d'identifier avec exactitude l'ethnicité de tous les auteur-riche-s référencés.

3.6 Mode d'analyse des données et présentation des résultats

Une première phase d'analyse descriptive des données a suivi leur traitement. Nous avons analysé les nœuds nVivo pour extraire les traits plus significatifs de chaque indicateur puis variable. Une fois terminée, nous avons relevé leurs occurrences afin de dégager certaines proportions utiles à notre compréhension, attendu que le « comptage permet tout de même de voir le portrait global de la situation des données et de formuler des conclusions adéquates et nuancées sur le phénomène étudié » (Mukamurera, Lacourse et Coutier, 2006, p. 126). Nous avons ensuite croisé nos

²⁸ Une telle analyse n'aurait pas été possible pour deux raisons. D'une part, plus de 3 047 références bibliographiques ont été relevées dans notre corpus, ce qui aurait rendu la contextualisation de chacune d'entre elles impossible en raison des limites de ressources et de temps. D'autre part, nous n'aurions pas pu le faire de manière systématique compte tenu des différentes approches bibliographiques qui sont employées dans notre corpus (nous reviendrons sur cet aspect dans le chapitre IV); à certaines occasions, des références citées ne se trouvaient pas dans l'article. Pour ces raisons, nous avons préféré ne pas procéder à une telle analyse.

indicateurs et, subséquemment, nos variables, afin de mener une analyse de second niveau, c'est-à-dire l'interprétation des traits et tendances dégagés par le truchement de nos concepts-clés.

Précisons que nous avons choisi de ne pas procéder par intervalles de temps. D'une part, les premières impressions émergeant du traitement des données ne semblaient pas relever des distinctions importantes entre les années de publications et, d'autre part, certaines périodes auraient été dominées par certaines revues alors que d'autres auraient été totalement absentes. En outre, les articles de notre corpus ont certes été mis en relation en fonction de leur origine géographique, mais il ne s'agissait pas de les réduire à leur attache nationale et d'en faire notre socle analytique. En effet, "regional comparisons might lead to the invention of closed 'cultural circles', 'style provinces' and similar construct that may turn out to be more misleading than helpful" (Palmer et Gingrich *in* Flick, 2014, p. 101). Ce choix de ne pas procéder à une mise en opposition stato-centrique s'explique principalement par l'usage de notre cadre théorique postcolonial, plus intéressé rappelons-le par les processus hybridants, les syncrétismes et les interrelations par une logique d'opposition. Comme l'indique Gordon (2017),

À la différence d'une approche comparatiste qui cherche à aborder chacune des traditions dans sa spécificité semi-souveraine, une orientation créolisante place côte à côte des figures et des textes individuels, soit parce qu'ils partagent des engagements similaires soit parce qu'ils affrontent des problèmes à peu près similaires. Les travaux créolisants reconnaissent que les idées sont des expressions humaines poreuses, qui ne font sens qu'en relation les unes avec les autres. (p. 28)

Nous ne souhaitons toutefois pas perdre de vue « les effets de domination idéologique dans l'élaboration des connaissances géographiques » (Lefort et Péaud, 2017, p. 43). Logique des idées qui repose sur un type d'interprétation du monde et qui préconise une manière de lire et penser le monde, l'idéologie incarne et exprime en effet des valeurs et charges de sens accordés à un phénomène (Maffesoli, 1975). Plus précisément, pour procéder à cette analyse nous avons eu recours à l'analyse discursive puisque pour elle le discours (registre des énoncés) est l'expression et l'incarnation d'une idéologie (registre des idées), voire son mode de fonctionnement (Bourque et Duchastel, 1995). Nous avons ainsi approché les discours des articles examinés en tant que processus de représentation et, par le fait même, de construction du réel (Bourdieu, 1982). En effet, les discours tenus par les géographes, aussi pluriels soient-ils, participent de la structuration des espaces, lieux et territoires étudiés et décrits, puisqu'ils sont porteurs d'une charge de sens et de

signification attribuées au réel et sensées l'exprimer (Berdoulay, 1988; Gilbert, 1986). Nous croyons ainsi congru d'explorer les tenants discursifs de notre corpus car notre problématique s'intéresse aux structures sociocognitives – et donc idéologiques et imaginatives (Keller, 2007) – qui façonnent la conception et l'interprétation par la géographie francophone des phénomènes urbains subsahariens.

Plus précisément, nous nous sommes inspiré de l'analyse critique du discours (*critical discourse analysis*). Cette approche a ceci de particulier qu'elle investigue la (re)production des rapports de pouvoir et d'inégalité qui se logent au sein des processus de reproduction et de création des régimes de vérités (Van Dijk, 2001/2005; Wodak et Meyer, 2001). Pour les tenants de l'analyse critique du discours, le langage est aussi bien *constitué par* que *constitutif du* social (Fairclough, 1992, 1995), attendu que cette dimension constitutive peut être à la fois conventionnelle (reproduction sociale) ou créative (transformation sociale). Suivant la démarche proposée par Fairclough (1992, 1995), notre phase analytique a consisté en :

- (i) une analyse textuelle, axée sur l'événement discursif, de nature exclusivement descriptive, portant sur la forme et le contenu du texte;
- (ii) une analyse processuelle, axée sur la pratique discursive, plus proprement interprétative, qui cherche à lier les données aux régimes socio-cognitifs ambiants dans lesquels elles s'inscrivent et qui en conditionnent pour partie le sens produit.
- (iii) une analyse sociale, axée sur les structures sociales, se voulant explicative, par un recadrage des données par rapport à la pratique sociale qui les module et ses dimensions non discursives (cadre spatio-temporel et institutionnel).

Nous appuyant sur Rinck (2010), qui traite précisément de l'analyse des discours scientifiques, les observations dégagées par ce type d'analyse s'articulaient autour de trois grands groupes d'éléments, chacun relié aux trois étapes analytiques précédentes :

- (i) les règles normatives et stratégies rhétoriques, qui assurent la *légitimité* d'un énoncé;
- (ii) les modes de signification d'un objet de recherche, qui sont censés s'inscrire dans et assurer la *continuité* dans la constitution du sens du monde;

- (iii) les ressources matérielles et les structures institutionnelles qui assurent la *production et la circulation* du sens en sanctionnant sa validité.

Par leur croisement, l'analyse de ces trois grands groupes nous permettent, croyons-nous, d'investiguer les tenants et les aboutissants épistémologiques et imaginatifs de l'étude des villes et urbanités subsahariennes par la géographie savante francophone et d'établir si colonialité de la pensée il y a.

* * *

Précisons enfin pour le mode de présentation des données que pour les extraits qui seront employés dans les chapitres IV et V présentant puis interprétant nos résultats, nous avons eu recours à un code pour chacune des unités du corpus. Ce code est constitué d'un numéro d'identification, des initiales de la revue et de l'année de publication (p. ex. 02-CGQ-2007). Les références complètes et l'attribution des codes ont été regroupées dans l'annexe A. En procédant ainsi, nous voulions nous concentrer davantage sur le contenu que sur les figures individuelles, les producteur-rice-s et de discours, ce afin de limiter un quelconque effet d'*argumentum ad personam*. Cela dit, nous n'avons pas cherché ce faisant à « cacher » l'identité des géographes, mais bien plutôt à nous concentrer sur ce qui importait le plus.

CHAPITRE 4

ANALYSE DE PREMIER NIVEAU

L'analyse des données, rappelons-le, doit nous permettre de saisir si une colonialité de la pensée surdétermine l'étude des villes et urbanités subsahariennes par la géographie savante francophone. Pour y parvenir, nous chercherons tout d'abord à identifier et décrire en vertu de quels tenants épistémologiques sont étudiées ces villes et urbanités, nous intéressant plus précisément aux savoir-penser théoriques et savoir-faire méthodologiques mobilisés (4.1 et 4.2). Nous tenterons ensuite de dégager en vertu de quels type(s) d'imagination(s) sont appréhendées et traitées les villes et urbanités subsahariennes, ce à partir des thématiques de recherche, des compositions et transformations d'images et du processus de représentation des phénomènes étudiés (4.3). Enfin, nous aborderons l'état de la relation savante entre les différentes communautés scientifiques régionales au sein de la géographie francophone, de même que le potentiel d'actualisation conceptuelle à l'aune des terrains subsahariens (4.4), ce afin de cerner s'il y a réelles acceptation et expression de la différence et de la diversité empiriques et épistémologiques.

Cela posé, précisons d'emblée que les observations qui suivent relèvent d'idées plus persistantes et de constats plus évidents, soucieux que nous sommes, rappelons-le, de dégager les tendances lourdes associées à notre problématique.

4.1 Savoir-penser

4.1.1 Objet d'étude

4.1.1.1 Forme géographique et entités socio-territoriales

Afin de mieux cerner les tenants analytiques des articles scientifiques recensés, nous avons identifié et dégagé les composantes géographiques qui structurent en partie la lecture des terrains et phénomènes qui y sont étudiés. Plus précisément, c'est l'étude des formes géographiques et des entités socio-territoriales qui sont ici présentées.

Tout d'abord, à l'égard de la forme géographique mobilisée, les articles de corpus s'inscrivent, dans une large mesure, au sein d'une perspective territoriale concrète et matérielle (92/134). Le territoire y est l'objet d'un fort intérêt, tout particulièrement eu égard aux logiques qui sous-tendent

son développement et/ou son organisation, de même qu'aux enjeux et conflits occasionnés par le fait même. Plus précisément, on y explore principalement la territorialisation des politiques publiques, notamment l'implantation d'infrastructures urbaines et la gestion des ressources foncières. De même, la dimension territoriale est mobilisée afin de mieux cerner les interactions socio-territoriales entre différentes populations, de même que le rapport que celles-ci tissent avec les territoires qu'elles pratiquent quotidiennement.

Davantage diffuse et immatérielle, la forme spatiale qualifie 33 des 134 articles de notre corpus. Elle est principalement utilisée afin de traiter des différences socio-spatiales en termes d'accès aux services urbains. Elle est aussi employée par les études qui abordent les impacts géographiques induits par des mobilités de divers ordres – intra-urbaines, régionales, nationales ou internationales – ou encore les flux spatio-économiques au sein d'une filière d'activités commerciales. Enfin, d'autres articles, offrant un regard plus fin sur la relation affective qu'entretiennent les populations locales avec leur milieu, proposent plutôt l'étude du lieu (9/134). C'est notamment le cas des études portant sur un seul quartier ou encore sur l'unité micro-géographique qu'est un marché, une installation artistique ou un écosystème naturel.

Nous avons ensuite cherché à identifier les entités socio-territoriales investiguées, c'est-à-dire si l'étude porte davantage sur les entités institutionnelles (acteur-riche-s politiques et économiques), citadines (habitant-e-s locaux-ales, de l'ordre de la quotidienneté) ou sur une combinaison des deux. 72 des 134 articles considèrent à la fois les acteur-riche-s institutionnel-le-s et la population locale. 44 portent sur la quotidienneté des agent-e-s locaux-ales, puis, de moindre manière, 18 abordent exclusivement les acteur-riche-s institutionnel-le-s.

Les articles s'intéressant strictement aux acteur-riche-s institutionnel-le-s reposent sur une analyse documentaire de politiques publiques (12/18) et/ou sur des entretiens menés avec un ensemble diversifié d'acteur-riche-s (9/18) : représentant-e-s de ministères nationaux et municipaux employé-e-s de l'aide internationale au développement, firmes de consultation ou encore acteur-riche-s écono-administratif-ve-s. Ces articles portent généralement soit sur l'analyse de différentes sphères d'activités économiques, soit sur un grand projet urbain en phase d'implantation. La quotidienneté des citoyen-ne-s est généralement explorée à partir d'un échantillon large et indifférencié de populations, encore que, à quelques reprises (7/44), un groupe social donné est investigué, par

exemple des migrant-e-s ou des femmes. On s'y intéresse en fonction de pratiques socio-territoriales liées à différents phénomènes et/ou encore en tentant de dégager les perceptions et les représentations des populations locales vis-à-vis un phénomène particulier. À cet égard, il ressort que l'intérêt pour la quotidienneté citadine repose en grande partie sur les stratégies d'adaptation à différentes carences dans les services urbains (transports, sanitaires, espaces publics), des stratégies sur lesquelles nous développerons plus loin.

Enfin, intégrant à la fois les acteur-ric-e-s institutionnel-le-s et les populations locales, les études mixtes procèdent de manière générale au moyen de deux approches qui recourent les observations précédentes : (i) une analyse de politiques publiques défaillantes et leur incidence sur la quotidienneté des citoyen-ne-s (33/72); (ii) une analyse différenciée des perceptions et représentations des populations locales et de celles des acteur-ric-e-s politiques sur un même phénomène, et leurs pratiques territoriales sous-jacentes (39/72). Bref, une grande partie des articles examinés s'attache à brosser un portrait large et diversifié du phénomène investigué, incorporant plusieurs groupes sociaux, à la fois issus d'institutions et de la population locale, quoique parfois en vertu d'une analyse moins fine que le permet un travail auprès d'un seul groupe social.

Ces tendances et proportions sommairement présentées, que signifient les écarts entre l'étude des différentes formes géographiques et entités socio-institutionnelles pour la construction des connaissances géographiques à l'égard des villes et urbanités subsahariennes? Participent-ils du façonnement d'une certaine ignorance? Pareils écarts caractérisent-ils également l'étude des formes et les objets urbains?

4.1.1.2 Échelles et objets urbains

Au sujet de l'échelle urbaine investiguée, 71 des 134 articles examinés ont comme terrain d'étude une capitale nationale. 55 d'entre eux tendent à l'aborder dans son ensemble ou de manière large, sans réelles délimitations territoriales. 14 se positionnent à une échelle méso – un parc national urbain ou un quartier par exemple – puis deux à une échelle micro – un marché, une rue. Les villes secondaires ou d'ordre régional occupent une place non négligeable dans notre corpus (38/134). Les deuxièmes villes en importance – par exemple Bouaké en Côte-d'Ivoire ou eThekweni en

Afrique du Sud –, les villes côtières ou frontalières, de même que les capitales régionales ou petites villes sont en effet passablement investiguées. Les analyses portant sur une région (22/134) varient quant à elles en termes d'échelle, allant d'une région au sein d'un pays, à un pays dans son ensemble, voire de l'Afrique de l'Ouest à l'Afrique subsaharienne. Finalement, quoique fort marginalement (3/134), certain-e-s géographes étudient les couloirs urbains pour qualifier les interrelations inter-villes devant faciliter les échanges marchands.

Ce portrait est tout particulièrement révélateur lorsqu'on croise les affiliations institutionnelles aux terrains d'étude; certaines tendances se dégagent dès lors et mettent en exergue des conditions inhérentes à la production de connaissances géographiques. Ainsi, les géographes occidentaux-ales recensé-e-s dans notre corpus étudient de manière générale (61 % de leurs contributions) que les capitales ou les grandes villes (p. ex. Abidjan, Niamey, Bamako, Johannesburg, Douala, Karthoum, Antananarivo, Dakar, Maputo, Nairobi, Liberia, Cotonou). En fait, si certain-e-s s'intéressent à des dynamiques régionales (24%), très peu ont comme terrain d'étude une ville secondaire (12%). Les sites d'étude sont plus diversifiés chez les géographes afro-continentaux-ales. On y retrouve évidemment des études (47%) sur une capitale (Ouagadougou, Yaoundé, Conakry, Brazzaville, par exemple), mais aussi (42%) sur de petites ou moyennes villes (p. ex. Ouaidah au Bénin, Bouaké, Korhogo, Jacquerville, Bingerville ou encore Vavoua en Côte d'Ivoire, Mounana au Gabon, Toliara au Madagascar, Saint-Louis au Sénégal) et, dans une moindre mesure, sur une région (11%). Pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi encore la plupart des études ayant comme objet une ville secondaire ou une petite ville sont surtout diffusées dans des revues afro-continetales? En quoi cela influence-t-il ce qu'on connaît – ou pas – de l'ensemble des villes et urbanités subsahariennes au sein de la géographie francophone? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre au chapitre V.

Soucieux de comprendre les paramètres par lesquels sont appréhendées les villes et urbanités subsahariennes, nous avons ensuite dégagé si les études recensées portent davantage sur l'urbanisation, comme processus, ou sur l'urbanité, comme mode d'être. Force est de constater que l'urbanisation occupe une place prépondérante au sein du corpus (86/134). La gouvernance urbaine, d'une part, et l'accroissement démographique et l'étalement urbain, d'autre part, caractérisent cet intérêt marqué pour le processus d'urbanisation et la manière dont celui-ci est abordé, comme l'illustre le passage suivant :

L'étude part du postulat que la forte croissance démographique consécutive à l'urbanisation est la cause profonde de la dégradation du cadre de vie par les eaux usées et eaux pluviales à Port-Bouët. Cela sous-entend un manque ou une défaillance de la planification du schéma d'aménagement urbain. (31-RGUO-2018, p. 111)

Effet d'une croissance démographique entraînant un étalement urbain, l'urbanisation induirait des différenciations socio-territoriales, exacerbées par une gouvernance indigente. Par ailleurs, la croissance démographique et l'étalement urbain sous-jacent sont maintes fois appréhendés en fonction des impacts qu'ils ont sur l'environnement naturel et sur la transformation des modes d'habiter (20/86) : « L'urbanisation de la commune de Koudougou est source de mutations spatiales, socioéconomiques et culturelles, ainsi que de dégradation du couvert végétal, affectant les espaces boisés qui s'y trouvent » (06-CGQ-2015, p. 72). Ainsi, la spoliation des terres agricoles ou des parcs nationaux environnants, de même que les risques environnementaux liés à l'installation sur des sites malaisés, sont parfois présentés comme tributaires du processus d'urbanisation (10/86). Finalement, quoique moins évoqué – 5/86 –, le rôle des activités économiques frontalières comme forces urbanisantes est l'objet d'un certain intérêt lorsqu'on investigue l'urbanisation à l'échelle du continent.

L'étude de l'urbanité, sensiblement moins fréquente (48/134), s'emploie à caractériser les modes d'habiter, tout particulièrement les pratiques commerciales de différents types (16/48), de même que les stratégies endogènes mises en place pour pallier les carences de services urbains (14/48). Dans un contexte de pauvreté urbaine, la gestion populaire des ordures ménagères ou d'accès à l'eau potable, de même que la participation à l'économie informelle, constituent les champs les plus prisés au sein de ce sous-groupe de textes. Les pratiques commerciales informelles et leurs logiques internes sont d'ailleurs abordées à quelques occasions en termes d'appropriation territoriale (9/48), alors qu'on demande : « Quelles logiques expliquent-elles la transformation des voiries urbaines en lieux de transport dans les villes d'Abidjan et de Korhogo? » (40-RGUO-2019, p. 120) ou « Quelle est la logique qui sous-tend l'occupation et la transformation de ce trottoir en un espace de commercialisation de poissons? » (08-RGUO-2015, p. 45). Au demeurant, la territorialité, soit la relation consubstantielle qu'ont les habitant-e-s avec leur territoire dans ses dimensions politique, sociale et culturelle (Bédard, 2017), occupe également une place appréciable (13/48) afin de mieux qualifier les villes et urbanités subsahariennes. Plus précisément, tant les logiques du vivre-ensemble que les dimensions géo-identitaires sont des moyens de sonder

l'urbanité, ce afin d'« analyser non la forme de la ville, mais sa substance, ce qui fait le lien entre les hommes et leur espace de vie » (03-Cb-2006, p. 1).

Cela posé, quels sont les impacts de l'ascendance des études de l'urbanisation sur celles de l'urbanité constatée au sein de notre corpus? Leur traitement respectif contribue-t-il à la construction d'une ignorance? Pour mieux saisir ce traitement, nous nous sommes intéressés à leurs cadres analytiques en dégagant les approches théoriques et les concepts mobilisés.

4.1.2 Cadres analytiques

D'emblée, soulignons que peu d'articles réfèrent de manière manifeste à un univers théorique bien défini. Il est toutefois possible, en fonction des concepts et notions mobilisés, et surtout de leurs définition et emploi, de retracer l'approche théorique empruntée. Compte tenu de l'ampleur de notre corpus, il serait irréalisable de rapporter et de présenter la totalité des concepts des 134 articles compilés, de même qu'en raison du fait que la géographie urbaine tend à puiser dans une vaste panoplie de contributions théoriques (Krafft et Horton *in* Kitchin et Thrift, 2009). Nous les avons donc plutôt regroupés au sein d'univers théoriques généraux afin d'en dégager les grandes tendances et leur teneur épistémologique. Ainsi, les principaux courants théoriques employés sont les géographies sociales d'inspiration (néo-)marxienne (22/134) et les géographies humaniste et du renouveau culturel (16/134). Seuls deux articles font appel aux courants postcoloniaux (09-Cb-2019; 06-GH-2020) et un à ceux féministes (5-Gc-2013)²⁹. Le vocabulaire conceptuel, sans toujours afficher un courant théorique d'attache, est principalement lié aux études sur le développement (43/134), aux inégalités socio-spatiales (32/134), aux perceptions et représentations des individus (26/134), de même qu'aux territorialités (42/134), aux dynamiques scalaires (20/134) et aux spatialités (18/134).

On note d'abord que les géographies d'inspiration (néo-)marxienne occupent une place un peu plus importante au sein du sous-groupe de 41 articles auxquels on peut associer un courant théorique. Dans certains de ces articles, le concept de ville néolibérale comme processus d'uniformisation des

²⁹ Pour les 93 autres articles, il n'était pas possible de les lier à un univers théorique précis, soit parce qu'ils n'en faisaient pas état, soit parce que l'usage de leurs concepts était si peu défini que nous ne pouvions présumer l'approche théorique les présidant.

paysages urbains afin de plaire aux élites (Harvey, 2004) sert par exemple de grille de lecture. On insiste par son truchement sur la privatisation des espaces publics par des dispositifs marginalisants de contrôle de l'espace (08-Bg-2014), d'un capitalisme culturel « qui fait du bien culturel une ressource marchande » (04-Mp-2016, p. 3) dans un souci d'attractivité touristique (39-RGUO-2019), ou encore d'un goût prononcé des autorités pour des modèles d'aménagement mondialisés sensés intégrer les villes subsahariennes aux standards internationaux d'urbanisme (08-Gc-2015; 01-Mp-2014).

Certains autres ont recours aux théories qu'empruntent les géographies humaniste et du renouveau culturel, comme cette étude qui fait appel aux courants phénoménologiques pour explorer l'influence du fait religieux sur le territoire (17-RGUO-2016). L'association est parfois implicite, que ce soit en lien avec le rôle fédérateur de l'art dans les espaces publics (08-Bg-2014) ou encore en vertu d'une lecture paysagère des lieux étudiés (09-Cb-2013) qui témoigne « de la mémoire, du savoir-faire, des valeurs et des coutumes de chaque lieu, c'est-à-dire à la culture qui a produit le cadre matériel » (04-GH-2007, p. 256). Il en est de même pour les études qui parlent « d'un profond sentiment d'enracinement et d'appartenance au lieu » lié à la toponymisation d'un quartier pour permettre le déploiement d'un imaginaire socio-territorial fédérateur (02-Bg-2005, p. 485). On retrouve cette association de l'attachement et de l'imaginaire géographique à diverses autres occasions, notamment alors qu'on souligne chez les tananarivien-ne-s un « fort attachement aux espaces ruraux, avec une idéalisation de la campagne, perçue comme un espace rêvé, paisible et harmonieux, le vrai lieu de la détente, avec son paysage immuable et rassurant » (01-Mp-2014, p. 2). De même, on aborde l'appropriation matérielle et symbolique du territoire par un groupe social, propre à un mode d'habiter lié à un savoir-être et à un savoir-penser (38-RGUO-2019) et qui contribue à « fonder l'identité du groupe et à conforter le sentiment d'appartenance », où « l'espace urbain a été transformé en un outil d'ancrage matériel » (01-RCGT-2014, pp. 2, 4).

À l'égard des concepts employés, un ensemble distinct de concepts et de notions propres aux études sur le développement façonnent plusieurs analyses. Ainsi, on réfère au sein du corpus aux concepts que sont la décentralisation (14 occurrences), la gouvernance (13), la gestion participative (13) ou encore l'autonomisation (*empowerment*) (3). Ces différents concepts sont tout particulièrement abordés dans leurs interrelations, une gouvernance décentralisée pouvant permettre l'affirmation de la société civile et l'autonomisation des citoyen-ne-s (15-Cb-2016; 02-RGUO-2012; 16-RGUO-

2016). Par ailleurs, le développement est aussi parfois abordé au prisme de l'aménagement du territoire, conceptualisé dans une étude comme « les actions menées en vue de favoriser le développement des régions » (04-RGUO-2013, p. 123). Or, employés comme des faits établis en amont de l'analyse plutôt que des clés d'interprétation, rarement sont définis ces divers concepts et notions. À titre d'exemple, on considère synonymes le développement de manière large – faisant pourtant l'objet de plusieurs entendements parfois en conflit – et le développement durable, sans préciser qu'il s'agit là d'une interprétation du développement. Il en va de même pour la gouvernance, rarement définie, sinon que vaguement « entendue au sens de démocratisation » (06-Bg-2009, p. 426) ou comme permettant « d'appréhender la totalité des acteurs impliqués dans la gestion d'un espace ou d'une ressource » (08-Cb-2013, para. 25).

Par ailleurs, le concept d'inégalités socio-spatiales est l'un des plus mentionnés dans notre corpus. Or, ici encore, un certain flou conceptuel est fréquent. Certains parlent d'un concept « qui désigne l'inscription dans l'espace des inégalités socio-économiques » (06-Bg-2009, p. 426). Or, une inégalité socio-spatiale est-elle toujours le fait exclusif de réalités socio-économiques? En outre, il n'est pas rare que les vocables « inégalités socio-spatiales », « différenciation spatiale », « disparités spatiales » ou encore « ségrégation spatiale » soient utilisés de manière synonymique au sein d'une même étude. Or, réfèrent-ils tous à la même réalité? Ne gagnerait-on pas à clarifier leur entendement et à cadrer de manière plus aboutie leur usage? En somme, on ne précise jamais vraiment les critères qui définissent la différenciation socio-spatiale, sinon par le truchement d'images bidimensionnelles – par exemple quartiers démunis/ quartiers riches – sur lesquelles nous reviendrons en 4.3.

Enfin, l'emploi des notions de perceptions et de représentations dans l'expérience géographique des citadin-e-s surbsaharien-ne-s sert également maintes fois l'analyse.

En tant que forme spatiale où se rencontrent et s'entremêlent différentes stratégies du social, la ville africaine appelle une profonde réflexion dictée par la pluralité du vécu quotidien. Les fonctions des villes tropicales, de ce fait, traduisent des représentations contrastées. (01-RCGT-2014, p. 4)

On entend ces perceptions et représentations comme engendrant certains comportements et attitudes qui s'incarnent dans le territoire et qui façonnent la relation qu'on entretient avec ce

dernier. Par exemple, elles structurent tantôt les attitudes à l'égard des risques naturels en milieu urbain (06-RGUO-2014; 18-RGUO-2016), tantôt le geste aménagiste des autorités (02-Gc-2005). Or, que penser du fait que si elles sont mobilisées à plusieurs reprises, les perceptions et représentations ne sont jamais explicitement posées comme clés de lecture conceptuelle et, par le fait même, jamais définies?

Le recours aux concepts de territoire/territorialité (42/34), de dynamique des échelles (20/134) et de spatialité (18/134), courants dans la discipline géographique, est aussi fréquent. À nouveau, s'ils sont souvent employés, les concepts de territoire et de territorialité sont encore rarement définis. En fait, l'usage du territoire au sein du corpus d'analyse sert principalement à explorer les processus d'appropriation territoriale où le territoire est circonscrit à sa dimension matérielle. À cet égard, sans qu'il ne soit jamais référencé, la lecture que propose Sack (1983) de la territorialité, axée sur les dimensions politiques et l'exercice d'un pouvoir sur un territoire en vue de son contrôle, est surtout celle qui semble guider l'emploi de ce concept. On parlera ainsi de territorialité pour décrire le fait que :

[La] conquête d'espaces commerciaux sénégalais a été l'emprise d'un groupe social assez spécifique constitué par les Moodu-moodu [...] la stratégie d'appropriation a consisté à enserrer les commerces de luxe libano-syriens dans les bazars appartenant à des Moodu-moodu, concourant ainsi à déprécier l'espace. Ils ont ainsi progressivement réussi à supplanter les libano-syriens, obligés de s'éloigner petit à petit. (05-Bg-2009, p. 407)

Un emploi qu'on retrouve également dans une autre étude portant sur la requalification d'un front d'eau : « La gestion du littoral est ainsi synonyme d'appropriation des meilleurs sites par les plus riches, de course à l'occupation de l'espace » (09-Gc-2015, p. 75). Cela posé, d'autres usages et entendements de ces deux concepts sont notables, particulièrement quant aux vertus fédératrices du territoire et à ses fonctions symboliques. Ainsi, on aborde parfois (8/42) la territorialisation comme un processus qui porte en lui des finalités socio-territoriales axées sur le vivre-ensemble. C'est le cas par exemple de commerçant-e-s qui s'approprient les trottoirs et abords d'autoroutes, entraînant par le fait même un fort réseau de sociabilités (01-Mp-2014; 08-RGUO-2015). Cet aspect est aussi présent lorsqu'il est question du nettoyage du lit d'un fleuve à des fins de « valorisation du site » (08-Cb-2013, para. 29) dans une perspective géo-identitaire ou encore en

lien avec la territorialisation du religieux par la sacralisation de certains lieux (06-CGQ-2015; 17-RGUO-2016).

La dynamique scalaire est elle appréhendée à titre de force structurante du monde social : d'une part, en termes d'échelles socio-économiques et socio-politiques de pouvoir, au sein desquelles les individus occupent des positions différenciées et, d'autre part, en tant qu'entités ou niveaux géographiques, notamment pour l'articulation répandue du local et du global – ou glocal. Un tel usage vise tout particulièrement à investiguer les tenants et les aboutissants de la décentralisation et des tensions entre l'État et la société civile, de même que les recompositions socio-politiques à l'aune de la mondialisation.

Finalement, les spatialités, telles qu'employées au sein du corpus, permettent principalement d'explorer les systèmes spatiaux urbains, les mobilités et l'étalement urbain. Ce dernier est parfois appréhendé à partir du concept d'*hinterland* (6/18), qu'on ne référence ou ne définit jamais, sauf pour parler « d'arrière-pays » (01-RGUO-2012, p. 8) ou pour l'opposer à un « foreland » indéfini (04-RGUO-2013, p. 124). Par ailleurs, les spatialités sont tout particulièrement présentes dans l'étude des mobilités et migrations alors qu'on s'intéresse aux processus et logiques transnationaux, que ce soit en termes d'activités commerciales ou de migrations (10/18). L'étude des mobilités recoupe dans une moindre mesure (3/18) le processus de diffusion, présenté comme sous-jacent. Celui-ci serait « l'un des grands principes explicatifs de l'espace géographique, qui stipule qu'une innovation apparue dans un lieu atteint d'autres lieux (Durand-Dastès, 1999) » et qui « participe à la formation, au développement, au maintien et à la transformation des structures spatiales » (25-RGUO, 2018, pp. 150, 138).

Au su de ces diverses proportions et observations quant à ces variables théoriques et conceptuelles, peut-on parler d'une certaine forme d'ignorance? Révèlent-elles en effet des modes d'opération analytiques qui peinent à saisir les villes et urbanités subsahariennes dans leur complexité et complétude? Qu'en est-il des savoir-faire méthodologiques? Concordent-ils avec les principales tendances jusqu'ici relevées?

4.2 Savoir-faire

4.2.1 Postures épistémologiques et cadres opératoires

La grande majorité des articles dépouillés s'inscrit dans une posture épistémologique positiviste (103/134). Pour chacun, le ou la géographe a une position dite objective et l'étude vise à la seule connaissance des faits observables et de la relation qui les unit. Cela est observable entre autres à l'égard de plusieurs recherches de type « enquête » visant seulement à faire un inventaire, comme par exemple :

Pour les exploitants, le questionnaire a d'abord sollicité des renseignements sociodémographiques afin de caractériser cette population. La caractérisation socioéconomique de l'échantillon a permis de connaître l'âge, le sexe, la situation matrimoniale, le niveau de revenu et d'instruction des concernés. Ensuite, les questions ont porté sur le foncier, notamment sur le statut juridique des parcelles, le type de propriété, le mode de tenure en vigueur et les cas d'expropriation. Les résultats obtenus dans ce volet nous ont permis d'apprécier le niveau de précarité foncière des exploitations. Concernant les vendeurs, le questionnaire a ciblé les caractéristiques sociodémographiques des acteurs. (10-Bg-2019, paras. 12-13)

D'autres articles (29/134) s'articulent davantage autour d'une lecture socioconstructiviste et situationnelle. Cette lecture est parfois de l'ordre d'une reconnaissance de la nature construite et subjective du réel bien plus que d'une posture de recherche *per se*. Il en est ainsi parce que plusieurs de ces articles insistent sur le rôle des perceptions et des représentations sur la réalité étudiée et les posent comme structurantes des pratiques socio-territoriales et des modèles urbanistiques répandus, ce alors même qu'elles adoptent une posture épistémologique davantage positiviste dans le traitement et l'analyse des données. N'y a-t-il pas là un paradoxe, alors que si on y affirme l'importance des subjectivités pour saisir et comprendre l'expérience terrestre, on ignore ou nie sa propre subjectivité en tant que chercheur-euse? Cela posé, une posture plus pleinement socioconstructiviste, posant que la connaissance est produite dans l'interaction entre les enquêté-e-s et les chercheur-euse-s, est à l'occasion sensible (9/134), comme cette étude qui privilégie :

une approche du terrain en termes réflexifs. Une posture 'qui admet le terrain comme un moment situé dans la construction de la connaissance' (Retailé, 2010 :86) et non comme une approche désincarnée, 'une extériorité indépendante du chercheur [...] [réduite] au rôle de dispositif commode de validation ou d'invalidation du raisonnement scientifique', garante d'une soi-disant objectivité (Labussière et Adlhuy, 2008). (03-CGQ-2013, p. 9)

Seulement 2 articles sur 134 adoptent une posture critique interactionnelle, ce par le truchement d'un projet de cartographie participative³⁰ qui vise une « production collective d'un savoir cartographique » (18-Cb-2019, para. 2) et qui serait ainsi « un outil méthodologique et épistémologique qui vise la transformation sociale » (06-GH-2020, p. 273). Foncièrement réflexives, ces deux recherches présentent avec transparence les défis et limites rencontrés, signe d'une pratique scientifique plus soucieuse de revisiter ses pratiques.

Nous aurions aimé conclure cet article en disant que la carte a changé la vie de nos interlocuteurs. Ce n'est malheureusement pas le cas. Rappelons d'abord que ce projet n'émane pas d'une demande locale et que nous l'avons, d'une certaine façon, imposé au quartier. La légitimité de la carte même est posée, comme celle de ceux qui l'ont produite. Quelle peut être la portée de la voix de simples habitants par rapport aux autorités de l'État, de la ville et du quartier? Pourquoi ces habitants producteurs de cartes seraient plus légitimes à les fabriquer que d'autres? (18-Cb-2019, para. 30)

Compte tenu des défis et besoins actuels des villes subsahariennes, que penser de cette faible présence d'une posture interactionnelle? Faut-il y voir un manque d'intérêt pour une pleine intégration des savoir-penser et savoir-faire locaux à la production même de connaissances géographiques? Ou serait-ce parce que pareille posture peut être vue comme plus exigeante à tenir en raison du temps et des ressources requis?

Tel que mentionné précédemment, chacune de ces trois postures a une incidence sur les modes de collecte, de traitement et d'analyse des données. La majorité des articles (101/134) préconise une démarche empirique. Souvent implicite, elle n'en demeure pas moins fort perceptible lorsqu'on mentionne « d'après les témoignages » (04-Bg-2007, p. 433) ou encore « lorsqu'on interroge les migrants » (01-CGQ-2009, p. 244). Il est cependant ardu de savoir comment s'est déroulé le terrain et dans quelles conditions ont été produites les données. Dans le même ordre d'idées, il s'est aussi avéré difficile de dégager et de quantifier les autres composantes du travail de terrain (observations, entretiens, questionnaires, types d'acteur-riche-s, etc.), ce en raison de la nature souvent évasive des formulations employées. Ainsi, il n'est pas rare que la seule précision méthodologique mentionnée

³⁰ Il est à noter que trois autres études affirment adopter une méthode participative alors que rien n'indique que la recherche soit véritablement de nature participative ou qu'il y ait eu un travail de co-construction des connaissances. On parle par exemple « d'enquêtes participatives in situ » (12-RCGT-2017, p. 66) alors que les données présentées sont exclusivement extraites d'une recherche documentaire et que les témoignages insérés proviennent d'autres études. En somme, nous n'avons pas retenu ces trois études comme véritablement critiques interactionnelles.

soit « nous avons procédé à des enquêtes » (10-Bg-2019, para. 10), ce « avec les acteurs-clés » (06-Bg-2009, p. 428) ou encore « Quant aux données primaires, elles ont été acquises à partir d'une enquête de terrain basée sur l'administration d'un questionnaire aux enquêtés » (26-RGUO-2018, p. 196). Cela nous semble tout particulièrement préoccupant par exemple lorsqu'il est dit que « les personnes rencontrées [...] étaient les mieux outillées pour nous fournir les données qualitatives nécessaires à l'analyse de la situation » (14-Cb-2016, para. 4) sans que ne soit précisé pourquoi elles l'étaient.

Cette réserve faite, la posture positiviste se traduit entre autres choses par des procédés d'échantillonnage souvent établis en fonction de modes probabilistes guidés par la recherche d'une mesure précise bien plus que de logiques profondes. À cet égard, une formule, tirée d'une thèse de doctorat de l'Université de Cocody et reprise textuellement, revient à plusieurs occasions dans les articles publiés dans la *Revue de géographie de l'Université de Ouagadougou* :

À partir de cette population de référence, le nombre de ménages représentatifs a été déterminé avec la formule suivante, tirée de Kouassi (2012) :

$$n = Z^2 * (PQ) * N / e^2 * (N - 1) + Z^2 * (PQ)$$

n : taille de l'échantillon ; N : taille de la population mère (population de référence ou population d'origine) ; Z : coefficient de marge (déduit du taux de confiance) ; e : marge d'erreur donnée pour la grandeur à estimer ; p : proportion (connue ou supposée, estimée) des éléments de la population mère qui présente une propriété donnée (lorsque p est inconnu, on utilise p = 0,5) ; Q = 1 - P ; Supposons que p = 0,5, alors Q = 0,5. À un niveau de confiance de 95 %, Z = 1,96 et e = 0,05. (32-RGUO-2018, p. 84)

Une tendance plus claire se dégage à l'égard des types d'acteur-riche-s et des procédés de collecte quand, dans plusieurs cas, les questionnaires sont réservés aux groupes de populations locales tandis que les entretiens sont employés pour les autorités. On ne mentionne guère le recours à des entretiens informels, de même que l'apport de la communauté locale dans le processus de recherche: « Nos sorties sur le terrain étaient parfois guidées par les chefs de quartier, les jeunes de quartier, ou les responsables d'associations de précollecte » (14-Cb-2016, para. 4). Rares sont aussi les articles qui stipulent la nature des questions posées, voire les questions elles-mêmes.

La recherche documentaire (40/134) concerne principalement le recours à des documents institutionnels liés à un projet ou au phénomène analysé. Ici encore, il n'est pas rare que l'emploi de la recherche documentaire soit implicite, ce tant dans les articles qui font appel à la documentation comme terrain d'étude que dans ceux non empiriques, comme par exemple pour une revue de littérature ou une description historique. Citons le cas de cet article qui use d'extraits de romans pour révéler un certain rapport au territoire, mais sans jamais spécifier le processus de recherche, ni expliquer un tel choix de matériau (01-GH-2004). Il arrive par ailleurs qu'on extrapole l'apport des données secondaires. Signalons par exemple cet article qui souhaite investiguer les représentations des acteur-rice-s, mais dont « les statistiques fournies par l'Institut National de la Statistique et de la Démographie (INSD) ont constitué l'outil d'observation » (02-RGUO-2012, p. 4). Or, pareille utilisation prégnante de données secondaires, surtout quantitatives, limite-t-elle la démonstration que l'on dit vouloir faire dans ces études ou est-elle « normale » compte tenu de la posture positiviste? Si normale, au su des intentions autres stipulées, qu'en déduire?

La prépondérance de la posture positiviste s'exprime en outre dans les modes de traitement et d'analyse des données privilégiés. Ainsi, et en lien avec l'idée précédente, le traitement statistique quantitatif occupe une place importante (53/134), que ce soit par le truchement des logiciels Excel ou SPSS – lorsque spécifié –, symbole d'une manipulation dite objective et neutre censée amoindrir le biais interprétatif du ou de la chercheur-euse sur les données (Le Moigne, 2007). Mais même dans ces cas, la nature du traitement est fréquemment absente, alors qu'on rencontre souvent des formules de ce type : « Les données recueillies ont été traitées au niveau statistique avec le logiciel Microsoft Excel 2003 » (05-RCGT-2015, p. 61) ou encore « les données recueillies ont subi un traitement informatique » (26-RGUO-2018, p. 197). S'ensuivent des analyses quantitatives relativement simples, les données ne faisant fréquemment que l'objet d'un dénombrement ou d'une mise en proportions. À d'autres occasions, une recherche de liens statistiques significatifs a été faite, ce afin « d'évaluer les relations existantes et leur intensité » (17-Cb-2019, para. 9).

Les modes de traitement et d'analyse qualitatives, bien que peu fréquentes (15/134), empruntent diverses approches. Or, ici encore, il n'est pas rare qu'ils ne soient pas spécifiés, se résumant par exemple à « au cours de l'enquête, les analyses ont fait ressurgir » (05-Gc-2013, p. 97). Globalement, on retrouve dans ce groupe d'articles des analyses lexicale, thématique ou discursive

où on tente de dégager les grandes tendances ou les logiques profondes à l'œuvre. Elles concernent généralement l'étude d'un micro-phénomène – un seul groupe d'acteur-riche-s ou une seule pratique géographique – afin d'en offrir une lecture plus fine. Enfin, seules deux études ont été classées comme mixtes. Or, ce nombre, au même titre que ceux des études quantitatives et qualitatives, appelle certaines nuances. En effet, soulignons qu'il nous fût impossible de classer les modes de traitement et d'analyse de 65 articles tant la présentation de cet aspect est négligée.

En définitive, il ressort de ce groupe de variables méthodologiques un certain flou – déjà identifié en 4.1 avec les cadres théoriques/conceptuels – qui caractérise les modes de génération de connaissances, de la cueillette au traitement puis à l'analyse. Parfois, la section méthodologie se résume à fort peu de choses, du type : « La méthodologie a consisté l'utilisation d'une approche qualitative et quantitative » (19-RGUO-2016, p. 303) ou encore « les différentes informations recueillies ont fait l'objet d'une analyse et d'interprétation » (07-RCGT-2016, p. 50). Dans un très grand nombre de cas, elle est tout simplement absente. Tel que mentionné, ce flou ou cette absence de précisions fait en sorte qu'il est ardu de caractériser avec acuité le volet méthodologique des articles du corpus. Cela rappelé, en ce qui concerne les précisions épistémologiques lacunaires de ces démarches méthodologiques, ne faut-il pas s'interroger sur leurs incidences sur la construction et la validité des connaissances ? Si le *modus operandi* du ou de la géographe-chercheur-euse est à peu de chose près évacué, doit-on en déduire que l'analyse existe et procède de manière indépendante? Doit-on attribuer cela à de la négligence ou à un manque de rigueur qui découlerait ou qui émanerait d'une ignorance?

4.2.2 Traitement des savoirs géographiques endogènes

Nous nous sommes également demandé si les tenants épistémologiques des études recensées témoignent de savoirs et pratiques scientifiques aptes ou pass à traiter et reconnaître d'autres types de savoirs géographiques. Pour le savoir, le traitement des savoirs et pratiques géographiques endogènes a été investigué.

Il ressort tout d'abord que les savoirs et les pratiques géographiques endogènes sont abordés à plusieurs reprises dans le corpus d'analyse (107/134), ce en fonction de certaines thématiques de recherche qui s'y prêtent. C'est le cas notamment de la gestion et de l'organisation des ressources

foncières (13/107) où sont explorées certaines stratégies des populations locales pour assurer leur sécurité foncière. On présente par exemple les modes d'acquisition coutumière (02-Bg-2005; 09-Bg-2018; 07-Mp-2017), ou encore l'agriculture urbaine comme stratégie d'appropriation foncière (06-Gc-2014; 12-Gc-2019; 20-RCGT-2020), de même que les pratiques de petite corruption (13-Cb-2015, 07-Gc-2015; 06-Mp-2017).

Le commerce informel est également propice pour traiter de ces savoirs et pratiques endogènes (16/107). En effet, comme précédemment abordé, l'appropriation territoriale qui caractérise les activités marchandes informelles, qu'elles soit mouvante et temporaire (18-RCGT-2020) ou statique (16-Cb-2018), est à plusieurs reprises soulevée, permettant ainsi de mieux saisir les modalités de ce type de savoirs et de pratiques géographiques. Par exemple : « On observe de nouvelles stratégies d'occupation de l'espace. Elles se caractérisent par l'ouverture ou la transformation des garages des maisons et des espaces non bâtis qui bordent les allées en atelier de couture, salon de coiffure, restaurants ou boutiques » (05-Bg-2009, p. 408). Ou encore : « Ainsi, faute de disposer d'assez d'espace pour implanter un abri, les commerçantes se contentent d'aménager un coin de la rue, s'appropriant quelques mètres du trottoir ou d'un terreplein pour en faire un point de vente » (01-RGUO-2012, p. 11).

Les divers types de transport informel (10/107) permettent aussi, dans une moindre mesure, l'investigation des savoirs et pratiques endogènes, car si leur fiabilité est parfois relative, ils demeurent moins onéreux et dès lors fort prisés des populations locales (07-Bg-2010). Ce domaine d'activités engendre par ailleurs une pléthore d'autres activités économiques (garagistes, réparateurs, soudeurs, brocanteurs et vendeurs de pièces détachées, etc.) (19-RCGT-2020), de telle manière qu'« il en résulte un pullulement de petits points de vente de pièces, de petits ateliers de fortune, de réparation en plein air qui se situent dans les différents quartiers urbains, le long des axes de circulation, les petits coins... » (07-MRG-2017, pp. 17-18).

L'organisation des différents dispositifs sanitaires permet aussi d'intégrer les savoirs et pratiques endogènes (17/107). Au niveau des pratiques individuelles de gestion des déchets, sont par exemple notés leur incinération à ciel ouvert, leur utilisation pour remblayer le sol, ou leur déversement dans un cours d'eau ou une rigole, surtout en jour de pluie (04-RCGT-2014). D'autres articles investiguent des initiatives qui sont le fait d'une organisation collective, dont les modes de pré-

collecte des déchets, qui sont ici aussi « surtout la riposte aux insuffisances des services publics de gestion des déchets afin d'apporter une solution d'ensemble efficace à la collecte de déchets auprès des ménages » (14-Cb-2016, para. 6). Ce type de service, relevant d'une initiative citoyenne, comporte une fonction géo-identitaire et permet une certaine affirmation de citoyenneté, ce alors que « La présence de pré-collecteurs dans les zones non desservies par le service public des déchets a permis aux ménages de retrouver le sentiment d'appartenance au reste de la ville » (14-Cb-2016, para. 23). D'autres initiatives citoyennes se manifestent également lorsque qu'il est question de l'accès à et du stockage de l'eau.

À l'heure actuelle, les riverains deviennent les premiers responsables du bon fonctionnement des points d'eau à gestion communautaire, tels les canaux d'évacuation, les bornes-fontaines publiques, les lavoirs et la propreté du milieu. Ils prennent la responsabilité d'enlever les obstacles à l'écoulement des eaux de ruissellement et les jacinthes d'eau, ainsi que les ignames sauvages sur les bouches des canaux. (06-MRG-2012, p. 41)

Compte tenu des contextes subsahariens et en raison du statut informel de ces initiatives citoyennes, cette intégration des savoirs et pratiques endogènes par les géographes requiert certaines considérations. Ainsi, eu égard à la nature même de certains savoirs et pratiques urbains endogènes, aussi structurants puissent-ils être des urbanités subsahariennes, il apparaît important de faire preuve d'une prudence et d'une sensibilité accrues afin d'éviter un corollaire non souhaité en exposant par exemple des pratiques dites illégales. Dans une étude portant sur un projet de cartographie participative, cette géographe explique ainsi que :

Les cartographes volontaires de S section ont minutieusement recensé tous les rattachements au réseau et les ont indiqués dans la légende en tant que « private taps » (robinets privés). Mais il a été choisi d'exclure cette information de la carte finale car, au lieu de soutenir les revendications de S section pour une amélioration de leurs conditions de vie, elle aurait localisé et quantifié les détournements illégaux du réseau d'eau officiel. Si, d'une part, la représentation soignée des points d'accès à l'eau permettait de montrer la réalité et la débrouillardise des résidents, elle aurait, d'autre part, officialisé l'illégalité de leur situation. (06-GH-2020, p. 279)

Afin d'étoffer le portrait de ce traitement des savoirs et pratiques endogènes, nous nous sommes aussi intéressés aux extraits d'entretiens de terrain rapportés. Bien qu'on puisse compter 138 occurrences d'extraits d'entretien, seuls 41 articles du corpus en font usage (sur 101 articles

comportant un travail de terrain). C'est dire qu'un peu plus de la moitié des études s'appuyant sur un travail de terrain ne rapportent aucune parole. Et parmi les articles en usant, le portrait est relativement homogène : on retrouve dans 26 des 41 unités 1 à 3 citations de terrain, 8 en incluent de 4 à 6, puis 5 de 7 à 11. De manière marginale, 2 articles comportent 14 citations. On peut de ce fait s'interroger sur les aboutissants épistémologiques de cette absence marquée (60/101) des voix locales. Quelle est en effet la véritable place des manières endogènes de faire sens de l'expérience urbaine dans la construction des connaissances géographiques savantes? Un plus grand nombre de citations permet-il de rapporter plus intimement le terrain, qui parle alors dans ses propres termes?

Parmi les 41 articles qui citent des extraits d'entretien, la manière la plus courante est d'attribuer les traits rapportés à l'ensemble du groupe étudié : « Ces peuples 'considèrent cette forêt comme leur territoire de chasse et de pêche' » (02-Bg-2005, p. 490); « les conflits illustrent surtout le fossé qui s'élargit entre 'des pauvres menacés dans leurs quartiers' et 'les délinquants fonciers qui pillent le pays', selon les termes relevés dans nos enquêtes » (13-Cb-2015, para. 7); ou encore « Pour exprimer leur ressentiment, les paysans disent de façon récurrente : 'ils font pression sur nous pour prendre nos terres et ne nous donnent rien en retour' » (20-RCGT-2020, p. 32). Il arrive même qu'on cite une parole sans que l'interlocuteur-ice soit précisé-e : « La tendance générale est au contraire l'amalgame et le dénigrement des 'mairies qui ne font rien pour nous ou si peu, si mal, et sans nous consulter' » (09-Gc-2015, p. 77). Ces propos où l'on attribue les mêmes mots à un groupe donné, semblent donc plutôt être de l'ordre de la reformulation que de simples paroles rapportées.

Du reste, l'usage de citations de terrain semble servir différentes visées. Elles permettent par exemple de mettre en exergue le partage ou le contraste d'expérience géographique. À d'autres occasions, elles permettent de présenter certaines pratiques géographiques spécifiques :

Ainsi, Dominique, seize ans, évoque ses nuits dans la rue où il vit depuis cinq ans : 'Quand il pleut, on souffre beaucoup. Là où on dort, tout est mouillé alors, on ne dort que lorsqu'il cesse de pleuvoir et on cherche beaucoup de cartons. Quand c'est l'hiver, il fait très fort et on dort les uns sur les autres.' [...] 'La tournée d'un groupe de jeunes, toujours en voiture, commence à Behoririka, où l'on s'approvisionne en alcool pour la nuit : on fait le plein en bouteilles que l'on charge dans la voiture, dans des épiceries ouvertes toute la nuit, puis on arrête la voiture, on fait hurler la musique et on voit à l'intérieur', explique un jeune homme. (03-Cb-2006, pp. 10, 12)

Soulignons, en guise de conclusion sur cette variable, que les observations faites sur la nature et la portée des savoirs géographiques endogènes portent à réfléchir non seulement sur leur reconnaissance par la géographie savante francophone, mais également sur la capacité de celle-ci de reconnaître et de pratiquer d'autres types de savoirs. Ainsi, pareille pratique n'est-elle pas tributaire des savoir-penser et savoir-faire disciplinaires mobilisés? Ces derniers ne sont-ils pas eux-mêmes tributaires d'imaginaires qui les guident et les signifient, façonnant dès lors la lecture qui est faite des phénomènes observés? Pour y répondre, nous nous sommes attardé dans la section suivante aux imaginations géographiques comme processus de signification du réel et donc comme rapport au monde.

4.3 Imaginations géographiques

Nous souhaitons, dans cette troisième section, explorer comment les proportions et observations précédemment discutées proviennent et/ou se reflètent à certains égards dans les imaginaires géographiques à l'œuvre. Plus précisément, les constats dégagés interagissent-ils en fonction d'une imagination davantage reproductrice, (re)créatrice ou poétique (Wunenburger, 2011), ce en vertu des créations et transformations d'images associées à ces villes et urbanités? Autrement dit, les principales thématiques investiguées contribuent-elles à la construction ou à la reconduction des imaginaires?

4.3.1 Thématiques

Compte tenu du volume important des sujets étudiés dans notre corpus, et pour faciliter la présentation des données, nous avons choisi de les regrouper en trois grands groupes (tableau 4.1), soit, par ordre décroissant d'importance: (i) l'aménagement du territoire et la gouvernance urbaine, (ii) les dimensions socio-culturelles et socio-économiques de l'urbain, puis (iii) les enjeux environnementaux. Précisons que ces sujets ne sont pas mutuellement exclusifs et sont souvent interreliés et présents au sein d'un même article. À titre d'exemple, les enjeux fonciers se situent à l'intersection des enjeux agricoles (10-Bg-2019; 07-CGQ-2017), des grands projets urbains (06-Mp-2017) ou de la dimension géo-identitaire du rapport au territoire (09-Gc-2015).

Tableau 4.1 : Regroupement des sujets d'étude en thématiques principales

Thématiques	Sujets	Occurrences
Aménagement du territoire et gouvernance urbaine	Organisation du foncier	33
	Infrastructures et services urbains	22
	Mobilités et transports	21
	Gouvernance et décentralisation	16
	Migrations	11
	Rénovation urbaine et modernisation	10
	Aide internationale au développement	6
	Logement/habitat	5
	Croissance urbaine et périphéries	4
Dimensions socio-culturelles et socio-économiques	Économies informelles	27
	Dimensions géo-identitaires	10
	Pauvreté urbaine	6
	Tourisme	6
	Violence urbaine	5
	Agriculture (péri)urbaine	4
	Patrimoine	4
	Citadinité et droit à la ville	3
	Enjeux féministes	2
	Ville intelligente	2
Enjeux environnementaux	Environnement et durabilité	9
	Biodiversité	3
	Résilience urbaine	3

La thématique de l'aménagement du territoire et de la gouvernance urbaine est la plus importante, présente qu'elle est dans 128 articles. Certains textes s'intéressent à la gouvernance urbaine à l'aune de la décentralisation (02-Bg-2005; 07-CGQ-2017; 15-Cb-2016; 03-Gc-2006), alors qu'une certaine inefficacité dans cette restructuration des appareils décisionnels mènerait à des problèmes en transport (07-Bg-2010), en gestion sanitaire (01-Gc-2005; 10-Gc-2015; 15-RCGT-2018) ou encore en gestion foncière (07-Gc-2015). L'organisation du foncier à cet égard est l'objet d'une attention marquée, notamment pour traiter des tensions entre l'État et les pouvoirs coutumiers (09-Bg-2018; 07-Mp-2017). La question des ressources foncières agit également à titre de toile de fond pour les articles intéressés par les programmes de rénovation urbaine. En effet, ces programmes sont parfois tributaires d'opérations de déguerpissement de quartiers populaires et informels afin que les autorités puissent se réappropriier le foncier et mener à bien de grands projets urbains. Cela posé, la plupart des articles abordant cette thématique proposent une genèse de l'aménagement urbain de la ville à l'étude, ou une lecture globale de la situation actuelle. Seuls deux articles portent sur un projet urbain spécifique (05-Cb-2007; 20-Cb-2020).

La thématique de l'aménagement du territoire et de la gouvernance urbaine aborde également la question de l'étalement des villes, perçu comme vecteur de différenciations, voire d'inégalités socio-spatiales. Celles-ci sont principalement appréhendées par le truchement de l'accès aux services urbains, que ce soit l'offre de logement, l'enlèvement des ordures ménagères, l'accessibilité aux soins ou aux bornes d'approvisionnement en eau, de même que les services de nettoyage urbain. C'est également le cas en ce qui a trait aux modes de transports urbains. Si le rôle et l'impact des grands équipements de transport dans un système urbain sont examinés à quelques reprises, ce sont tout particulièrement les mobilités quotidiennes et les modes de transports endogènes, dits de la « débrouille », qui sont les plus investigués. Le rôle des agences d'aide internationale au développement (notamment la Banque mondiale et le Fonds monétaire international) dans la mise en place et la réforme des politiques publiques urbaines en Afrique est aussi exploré à quelques reprises (20-Cb-2020; 03-MRG-2010; 02-Mp-2015). Enfin, l'incidence des migrations dans l'aménagement du territoire suscite également un certain intérêt. Certains articles étudient ainsi l'influence de populations migrantes sur les paysages et réalités urbains à une échelle micro ou méso, notamment les migrants commerciaux et leurs pratiques territoriales (05-Bg-2009; 16-Cb-2018; 02-MRG-2010; 38-RGUO-2019), mais aussi à une échelle macro, à l'égard cette fois des réseaux migratoires régionaux (01-CGQ-2009) voire intercontinentaux ou internationaux (03-CGQ-2013; 11-Gc-2017).

Le second ensemble de sujets en importance (69 articles), regroupés sous la thématique Dimensions socio-culturelles et socio-économiques de l'urbain, aborde différentes dimensions de l'urbanité en tant que condition territoriale vécue. On ne saurait classer ces divers sujets tant l'intrication des dimensions économiques et culturelles caractérise ces réflexions. Citons à cet effet l'étude des vertus relationnelles et fédératrices du haut-lieu que sont par exemple le *Mandala Square* (08-Bg-2014) ou le *Inanda Heritage Route* (05-Cb-2007) en Afrique du Sud, à la fois vecteurs de consolidation d'une identité nationale et lieux d'attraction touristique. De même, on s'intéresse aux impacts socio-économiques des stratégies d'implantation des agro-industries sur les populations locales (07-CGQ-2017) et à la régression des espaces fonciers pour l'agriculture endogène par l'expropriation (10-Bg-2019), ce alors que le rapport à la terre pour les paysans serait « une manière

d'être et de vivre, un mode de penser et d'agir » (09-Bg-2018, para. 50)³¹. Ces relations symboliques et matérielles au territoire, dites constitutives d'une identité collective, sont présentes dans quelques articles, toujours en vertu d'une analyse des rapports humanité/nature et territoire/culture :

L'espace en terre nous informe sur la culture qui l'a formé, l'espace change et évolue avec cette culture ; il l'accompagne dans un processus de fabrication et de transmission des savoirs. Il s'agit alors autant d'une question de patrimoine matériel que de patrimoine immatériel. (09-Cb-2013, para. 5)

Par ailleurs, si la pauvreté urbaine n'est pas l'objet de recherche à proprement dit, elle fait office de toile de fond pour nombre d'articles, que ce soit le statut de vulnérabilité socio-économique des quartiers en terre patrimoniale (06-Cb-2009), un accès inégal aux services d'eaux (04-Cb-2006) ou encore l'émergence de quartiers précaires auto-construits (13-RCGT-2018; 33-RGUO-2019). Une pauvreté urbaine qui serait également la cause de violences urbaines (05-Cb-2007; 02-GH-2004), qui entraîneraient la mise en place de divers dispositifs de sécurisation, tant institutionnels que locaux (01-GH-2004; 03-GH-2007; 04-MRG-2011). Parfois, la pauvreté urbaine est également associée à la citoyenneté, alors que l'accès au statut de citoyen dépendrait du statut socio-économique et socio-culturel (03-Cb-2006; 19-Cb-2019).

Le dernier groupe de sujets, plus marginal que les deux précédents avec 15 articles regroupés sous la thématique Enjeux environnementaux, concerne la biodiversité, la résilience urbaine et la ville durable. On y retrouve des articles intéressés par le morcellement d'un parc national (05-CGQ-2015), d'une mangrove (04-Gc-2013), ou encore la dégradation des arbres en milieux urbains (05-RGUO-2013). Ancrée tout particulièrement dans l'investigation des rapports humanité/nature et territoire/culture, et donc dialoguant directement avec la thématique Dimension socio-culturelle, cette troisième thématique s'intéresse aux impacts environnementaux de l'exploitation artisanale de certains métaux (11-RCGT-2017; 12-RCGT-2017) ou ressources forestières (16-RCGT-2019), de même qu'aux pratiques entourant la pharmacopée traditionnelle (06-CGQ-2015). D'autres articles insistent sur la nécessité de consolider et d'améliorer la résilience dans les zones d'inondation (17-Cb-2019; 06-RGUO-2014; 18-RGUO-2016). Les rapports espace/société de

³¹ Nous avons classé l'agriculture dans cette thématique plutôt que dans celle de l'environnement ou de l'aménagement du territoire car, au sein du corpus d'analyse, l'agriculture est presque exclusivement abordée comme ressource foncière ou pratique culturelle et donc dans ses dimensions socio-économiques et socio-culturelles.

toute condition géographique sont eux aussi explorés, alors que les initiatives informelles de précollecte et de gestion des déchets sont présentées comme un apport à l'amélioration de l'environnement (14-Cb-2016), notamment compte tenu du risque que la décomposition des amoncellements de déchets infiltre la nappe phréatique (04-RCGT-2014).

Ceci précisé, quelle est la portée de ces thématiques, de leur proportion respective et des lectures qui en sont proposées? Ces divers constituants ne contribuent-ils pas au façonnement d'un certain imaginaire ces villes et urbanités subsahariennes? Les divers traitements de ces sujets d'étude et thématiques d'intérêt n'engendrent ou ne proviennent-ils pas en effet de certaines représentations, conceptions et idées qu'on peut synthétiser par une image?

4.3.2 Compositions des images

Afin de cerner par quels moyens la géographie savante francophone lit et saisit les villes et urbanités subsahariennes, nous nous sommes attardé aux logiques de composition des images qui, de trois ordres, peuvent façonner (agent) et être façonné (témoin) par un certain type d'imagination : diachronique afin de relier; hétérogénéisante afin de distinguer; homogénéisantes afin de confondre. Il va sans dire qu'on retrouve une pléthore d'images au sein de notre corpus d'articles. C'est pourquoi, pour notre démonstration, ce qui suit présente les images plus fréquemment rencontrées pour chacun de ces types.

Images diachroniques

On retrouve des images diachroniques dans 77 des 134 articles examinés. La composition et/ou le recours à des images de type diachronique émane notamment de l'organisation socio-territoriale des villes subsahariennes. Une composition présente parmi 7 de ces articles est que les disparités et dysfonctionnements spatiaux sont la résultante de l'occupation coloniale pour laquelle l'aménagement urbain reposait sur une organisation dichotomique entre la ville des colons et celle des colonisés, une organisation qui prévaudrait encore aujourd'hui pour maintes villes subsahariennes (01-Bg-2002; 01-MRG-2010). Pareil rôle des entités occidentales dans le façonnement et l'organisation de ces villes se serait poursuivi avec l'appareillage institutionnel de l'aide internationale au développement, tant au niveau des *Programmes d'ajustements structurels* foncièrement néolibéraux des années 1980 que des processus de décentralisation dans la foulée de

la *Lutte contre la Pauvreté* qui, tous deux, mandatent les autorités nationales de réformes publiques à adopter (02-Bg-2005; 03-Gc-2006; 07-Gc-2015). Il s'ensuit que, que ce soit en raison de l'injonction de couper dans l'offre de services publics ou d'instaurer une décentralisation induisant une compétition entre les instances, les dysfonctionnements urbains seraient partiellement l'aboutissant de ces forces occidentales qui structurent le quotidien des citadin-e-s.

Ces dysfonctionnements urbains s'expliqueraient également, pour 15 de ces 77 articles, par un « contexte démographique difficile à maîtriser » (02-Bg-2005, p. 481) qui mènerait à une urbanisation rapide et incontrôlée, voire incontrôlable, laquelle induirait plusieurs enjeux. « Les facteurs de la ségrégation littorale sont indissociables de l'urbanisation galopante de la ville de San-Pédro » (11-Bg-2020, para. 35). La question de l'impact sur l'environnement d'un tel mode d'urbanisation accéléré est également explorée dans ces études (5/15) qui présentent l'urbanisation du sous-continent comme une « urbanisation spontanée et destructrice de l'environnement » (09-Bg-2018, para. 14). Ainsi, « l'état de la perte de biodiversité des ressources ligneuses provient de plusieurs sources dont la première reste l'homme qui détruit l'habitat à la faveur d'activités incontrôlées et consommatrices de l'espace » (05-RGUO-2013, p. 16).

Un dernier sous-groupe de quatre articles quant à l'urbanisation du sous-continent s'intéresse à l'économie touristique, dite également agente d'urbanisation et créatrice d'inégalités. On y souligne ces impacts délétères lorsqu'il s'agit de la mise en tourisme des villes en terre patrimoniale (04-GH-2007; 04-Mp-2016) ou encore des townships sud-africains qui, dans les deux cas, entrainerait un déséquilibre entre touristes étrangers et populations locales dans la jouissance des lieux. « L'exacerbation de la fonction touristique de la ville entraîne ici la dépossession : à la suite de leur déplacement, les habitants expriment leur inquiétude et leur tristesse d'être mis à l'écart de la centralité urbaine » (04-Mp-2016, p. 5).

Comme précédemment mentionné, ces dysfonctionnements et inégalités urbains seraient responsables de l'émergence et de la consolidation d'une économie informelle dite de la « débrouille ». En effet, face à l'incapacité des institutions publiques à assurer les services essentiels à la vie urbaine, les initiatives d'économie informelle répondraient d'une part à ces carences et, d'autre part, s'avéreraient être des stratégies de survie financière : « La rareté de l'emploi a amené la jeunesse à mettre en place des structures associatives de précollecte à but

lucratif dans les quartiers pour tenter de résoudre leur problème de pauvreté » (14-Cb-2016, para. 6). Or, pareilles stratégies engendreraient des disparités socio-territoriales alors que, dorénavant privatisée, la pré-cueillette des déchets ne serait pas accessible à tou-te-s, entraînant parfois « la multiplication des dépôts sauvages dans la ville » (06-Bg-2009, p. 435).

À cet égard, on note dans 32 articles de notre corpus des constructions d'images diachroniques qui attribuent aux populations la responsabilité de l'état actuel des villes subsahariennes, révélant ainsi certaines représentations et conceptions des savoirs et pratiques géographiques endogènes³². L'indisponibilité d'eau potable serait par exemple le résultat d'installations humaines anarchiques (06-RCGT-2015) et l'étalement urbain celui des motos-taxis : « Aller plus vite à un coût moindre a déstabilisé les équilibres dont la ville résultait, provoquant son étalement et son éparpillement. L'idée d'une ville dense et structurée s'éloigne donc au son pétaradant des motos-taxis » (19-RCGT-2020, p. 152). Plus encore, la présence des diverses activités urbaines dites informelles « expose les cités et leurs habitants à des fléaux sociaux [...] toxicomanie, prostitution, alcoolisme, délinquance, vandalisme, etc. » (27-RGUO-2018, p. 152). Au sujet de l'occupation des zones inondables à Bouaké, des géographes avancent que cela serait dû au « laxisme des autorités [qui] se perçoit dans leur incapacité à empêcher l'occupation anarchique de l'espace urbain et singulièrement l'installation des populations dans les zones inondables, donc à risque » (24-RGUO-2018, p. 267), le problème n'étant donc pas l'incapacité des autorités publiques à offrir un toit à tou-te-s. De manière similaire, les carences dans l'assainissement de l'eau ne résulteraient pas de l'incapacité des autorités publiques à trouver des solutions durables, mais « découle[raient] de deux éléments principaux liés à l'anarchie urbaine : les aménagements anarchiques des ménages encombrant le réseau d'assainissement et la création et le développement de quartiers spontanés » (31-RGUO-2018, p. 129).

Un dernier sous-groupe comptant quatre articles emploient des images issues d'une composition diachronique de la « modernisation » des métropoles et capitales subsahariennes. Cette modernisation, s'exprimant par l'adoption de modèles d'aménagement urbain occidentaux, pourrait être due au fait que les urbanistes et aménageur-euse-s africain-e-s seraient formé-e-s dans

³² Comme nous n'avons pas procédé à des entretiens, il n'est pas possible pour nous de confirmer si ces constructions sont explicitement voulues ou plutôt le fait de biais inconscients.

les écoles occidentales (02-Gc-2005). D'autre part, elle provoquerait la destruction de quartiers précaires autoconstruits (08-Gc-2015), notamment à la suite d'un manque de reconnaissance politique de la légitimité d'un tel mode d'habiter (06-GH-2020). Ce faisant, la modernisation des villes par grands projets urbains en Afrique subsaharienne entraînerait une résurgence de revendications et de résistances organisées (19-Cb-2019).

Images hétérogénéisantes

Au sujet des compositions d'images hétérogénéisantes présentes dans 60 articles sur 134, trois grands types d'opposition ont été identifiés, encore qu'ils tendent à se télescoper : (i) oppositions des formes socio-spatiales; (ii) oppositions identitaires; (iii) oppositions institutionnelles. Dans un premier temps, se dégagent des images hétérogénéisantes reliées aux formes socio-spatiales (28/60). La plus fréquente (19/28) est celle qui caractérise le traitement des quartiers spontanés autoconstruits qui s'opposeraient à la ville dite planifiée, formée de « quartiers de création coloniale [qui] demeurent les seuls à avoir un caractère urbain » (09-Bg-2018, para. 21). Les critères définissant ce caractère urbain dont ne disposeraient pas les quartiers spontanés ne sont toutefois pas explicités. On oppose ainsi les visions modernisatrices des autorités formelles ou des modèles de gestions institués par l'aide internationale au développement aux formes urbaines informelles et vernaculaires (09-Cb-2013; 04-CGQ-2015; 02-Mp-2015; 03-Mp-2015; 01-RCGT-2014; 03-RCGT-2014; 29-RGUO-2018) qui seraient en « tension », voire en « conflit » et en « affrontement » (03-RCGT-2014, pp. 40-41), ce sans qu'aucune donnée empirique n'appuie ces dires. On tend également à associer les centres-villes à des zones prestigieuses et les périphéries urbaines à l'habitat précaire (02-MRG-2010; 32-RGUO-2018), ce alors même que les quartiers spontanés peuvent aussi se retrouver dans les interstices des zones centrales (El-Hadj, Faye et Geh, 2018), soit un fait jamais mentionné ou traité. Il est possible de déceler ce mode de lecture binaire et oppositionnel dans ce passage :

La dualité structurelle et socio-économique de la Grande Baie s'exprime de part et d'autre de cet axe principal. Côté jardin, c'est la vitrine du tourisme, de l'exotisme sous toutes ses formes, le monde de l'exubérance, du luxe tapageur et des riches campements. Côté cour, c'est le monde de l'hébergement à petits prix, de l'économie souterraine, de toute une masse démunie, besogneuse, et de l'habitat informel. La route qui sépare ces deux mondes les réunit aussi, les conduisant à se côtoyer dans qu'ils s'interpénètrent. (07-Cb-2010, para. 48)

On retrouve cette même lecture hétérogénéisante à l'égard du rural et de l'urbain chez cinq des 28 articles de ce sous-groupe, notamment quant aux diverses formes qu'y prendrait la pauvreté (01-Bg-2002; 15-Cb-2016; 01-RCGT-2014) ou la gestion des déchets (06-Bg-2009). À une échelle régionale, quelques six autres articles inscrivent leur terrain d'étude en opposition au reste du sous-continent, une lecture de laquelle se dégagent certaines images des villes et urbanités subsahariennes. Ce serait le cas par exemple entre la capitale malgache et les autres métropoles subsahariennes quant aux territorialités diurnes (03-Cb-2006) ou entre la capitale mozambicaine et les métropoles sud-africaines à l'égard de la criminalité urbaine (05-Cb-2007). De manière similaire, pour d'autres géographes, la criminalité dans la capitale malgache serait moindre en comparaison à Johannesburg ou Mexico City, « où les habitants vivent dans une atmosphère toujours tendue et violente » (04-MRG-2011, p. 36).

Plusieurs dualités identitaires sont aussi identifiables pour 21 des 60 articles de ce premier groupe. La plus fréquente (12/21) est celle entre les riches et les pauvres, attendu que les positions socio-économiques qui leur sont sous-jacentes façonneraient leurs pratiques socio-territoriales. « On peut finalement lire ce conflit d'usage selon une grille sociale : les catégories aisées, motorisées de la capitale qui ne prêtent pas attention aux difficultés quotidiennes de la vie citadine et méprisent ces loisirs populaires » (01-Mp-2014, p. 3). On note d'autres types d'opposition : entre locaux-ales et étranger-ère-s, fussent-ils/elles touristes ou migrant-e-s (05-Bg-2009; 07-Cb-2010; 11-Cb-2014; 16-Cb-2018); entre intervenant-e-s extérieur-e-s et population locale dans le cadre de programmes d'aide internationale au développement (06-Cb-2009); et aussi entre hommes et femmes :

pendant que les hommes attendent tout ou presque tout de l'État en ce qui concerne la création d'emplois modernes dans les secteurs secondaire et tertiaire, l'esprit de créativité amène les femmes à embrasser les activités économiques du secteur informel en forte propension dans la commune. (13-RCGT-2018, p. 36)

Une lecture hétérogénéisante des Autochtones et allochtones prévaut également pour neuf articles de ce groupe), tout spécialement en ce qui a trait aux rapports à l'environnement naturel (06-CGQ-2015; 07-CGQ-2017; 04-Gc-2013). Toujours synonyme de modernisation, l'urbanisation serait antithétique aux modes d'habiter autochtones, les pervertissant : « les mutations en cours ne sont cependant pas une forme d'adaptation de la coutume à l'urbanisation, mais plutôt une disparition progressive du traditionalisme en faveur du modernisme » (06-CGQ-2015, p. 83). Enfin, les

oppositions socio-spatiales et identitaires se croisent parfois, comme dans ce passage combinant la mise en opposition pauvre/riche à celle quartier régulier/irrégulier :

Dakar est une agglomération cosmopolite, où l'on note une grande diversité du tissu urbain, avec la cohabitation entre zone lotie et non lotie, l'habitat régulier et irrégulier, l'habitat individuel et collectif, etc. Cette diversité témoigne d'une certaine hétérogénéité sociale, avec une cohabitation entre les riches et les pauvres, les secteurs formel et informel, etc. (04-CGQ-2015, p. 48)

Un troisième groupe de mises en opposition « institutionnelles » sillonne le corpus (23/60). C'est le cas tout particulièrement en ce qui concerne les sphères d'activités formelles et informelles (20/23), de même que, dans une bien moindre mesure, entre les autorités publiques et les pouvoirs coutumiers (3/23) . Il s'agirait dans les deux cas d'un « antagonisme entre les deux modes d'organisation spatiale qui met en péril la production des territoires urbains » (02-Bg-2005, p. 490), tant si bien que, « En Afrique noire, ces discussions piétinent, sans doute parce que deux camps opposés s'affrontent et ne sont pas encore prêts à dialoguer sur l'articulation de leurs logiques » (06-Gc-2014, p. 92).

Images homogénéisantes

Les compositions d'images hétérogénéisantes vont souvent de pair avec celles homogénéisantes (qu'on retrouve dans 73 articles sur 134). C'est que l'affirmation de l'hétérogénéité prend appui sur la distinction de deux ou plusieurs formes qui émerge à l'occasion d'une logique homogénéisante (25/73). Les « ruraux » s'opposeraient ainsi aux « urbains », telles deux entités respectivement homogènes, selon la lecture faite dans certains articles. D'un côté, on attribue des « capacités présumées plus grandes des masses urbaines à concevoir et à mettre en œuvre des stratégies de survie » (01-Bg-2002, p. 25), de l'autre, « [e]n quittant son village pour la ville, *aucun* villageois n'a l'intention d'y reproduire ce qu'il faisait au village » (06-Gc-2014, p. 90, italiques ajoutés par nous). Abidjan pourrait ainsi être « le but ultime de tout exode et de toute migration » (02-RCGT-2014, p. 37). Plusieurs figures formulées au singulier ponctuent le corpus d'analyse : « le citoyen lambda de Maputo » (05-Cb-2007, p. 42), « le citoyen ordinaire » (01-Mp-2014, p. 4), le « bidouilleur ouest-africain » (09-Mp-2020, p. 4), « la Conakrika » (10-RCGT-2016, p. 65) ou encore « le migrant » (38-RGUO-2019; p. 4). Les formes urbaines informelles subissent à

l'occasion un traitement similaire : « l'habitat informel abrite le plus souvent les délinquants, les débits clandestins de boisson et les prostituées qu'ils fréquentent » (02-GH-2004, p. 201).

Cela posé, la composition d'images homogénéisantes la plus fréquente consiste à faire du terrain d'étude un représentant de l'ensemble du sous-continent qu'est l'Afrique subsaharienne (29/73). Ainsi, on note de manière générale plusieurs formulations du type « À l'image de », « à l'instar de », « comme ailleurs en ». Plus concrètement, les passages suivants illustrent ce phénomène : « Libreville est, de ce point de vue, l'illustration de ces villes d'Afrique noire à la croissance non maîtrisée et dont la morphologie spatiale est dominée par l'étalement de son habitat périphérique » (02-Bg-2005, p. 486); ou encore « les amoncellements de déchets font à présent partie intégrante du paysage urbain africain » (06-Bg-2009, p. 427). D'autres géographes avancent à partir d'un échantillon exclusivement doualais que « même si les cinq profils retenus n'ont pas vocation à être représentatifs, ils permettent d'illustrer les conditions de déplacement largement dominantes dans les grandes villes d'Afrique subsaharienne » (03-Bg-2007, p. 178).

Dans le même ordre d'idée, compte tenu de caractéristiques que partagerait l'Afrique subsaharienne avec d'autres régions du monde colonisées par l'Europe (01-Bg-2002), on assimile parfois (7/73) le terrain d'étude aux autres grandes villes des pays du Sud – forte extension spatiale et croissance démographique, difficulté à assurer les services publics, sphères d'activités informelles (06-Bg-2009; 07-Cb-2010; 27-RGUO-2018; 31-RGUO-2018). C'est le cas par exemple de l'extrait suivant pour qui: « le secteur informel, [est] caractéristique essentielle des pays en développement » (02-Cb-2004, para. 16); ou encore celui-ci qui postule un « manque de gestion rationnelle des déchets » dans l'ensemble des pays du Sud (02-RGUO-2012, p. 3). Enfin, les quelques 12 articles restants comprenant des images hétérogénéisantes sont liés à des sous-groupes trop petits pour qu'on puisse les dégager comme tendance.

Tout compte fait, cette variable permet d'explorer et d'évoquer diverses images qui, synthétisant ou connotant les thématiques et traitement de la variable précédente, composent et ressortent de la lecture des villes et urbanités subsahariennes au sein de notre corpus d'analyse. Or, quelles incidences ont ces trois processus imageants, leur influence mutuelle, et ce qu'ils mettent en lumière sur notre compréhension des villes et urbanités subsahariennes? Comment contribuent-ils

à l'édification et à la consolidation d'un certain type d'imaginaire? Afin de plus aisément saisir le type d'imagination à l'œuvre, procédons à une analyse des transformations d'images.

4.3.3 Transformation des images

Il nous faut préciser d'entrée de jeu que nous entendons les transformations comme relevant de réalités propres aux lieux et territoires subsahariens qui, si justement rapportées, complexifient et/ou raffinent les connaissances sur l'urbain, jusqu'ici fortement façonnées par l'expérience et le savoir occidentaux. En concordance avec notre cadre opératoire, trois types de transformation ont été investiguées. D'abord, l'émanation, en lien avec des expressions socio-territoriales endogènes, puis la réorganisation et/ou la métamorphose des images existantes à l'aune des réalités locales.

Émanation

46 articles compulsés usent d'images qui émanent des territorialités urbaines subsahariennes. Ces émanations concernent tant l'urbanisation que l'urbanité et introduisent de nouvelles idées quant aux villes subsahariennes qui illustrent notamment la complexité des facteurs d'urbanisation. Soulignant l'importance de l'exode rural dans l'urbanisation du sous-continent, certaines études nuancent toutefois ce schéma explicatif (14/46). C'est le cas par exemple des articles étudiant les villes où des citadin-e-s démuni-e-s choisissent de se tourner vers les instances coutumières pour accéder à la propriété foncière et construire leur habitat, comme c'est le cas à Dakar (04-CGQ-2015), Cotonou (18-Cb-2019) ou encore Korhogo (35-RGUO-2019). Situé majoritairement en périphéries urbaines, cet octroi du foncier aux populations par les autorités coutumières participe par le fait même à un étalement urbain. Dans d'autres cas, l'urbanisation serait liée à « une application peu rigoureuse des mesures de conservation prises » (10-Bg-2019, para. 32) quant aux milieux naturels ou parcs nationaux (p. ex. 05-CGQ-2015), de telle manière que cela induit leur appropriation par les populations pour y établir domicile.

Pour un second sous-groupe comptant 24 articles, leurs nouvelles images cherchent plutôt à compléter les connaissances scientifiques sur les urbanités subsahariennes. Rappelons par exemple le cas des initiatives privées de pré-collecte des déchets ménagers qui constitueraient une urbanité (ré)articulée aux réalités locales. Il en va de même pour l'impératif de mieux comprendre le processus de stockage d'eau, compte tenu de son rôle crucial face à une absence considérable de

raccords à un réseau public entraînant des livraisons d'eau porte-à-porte (12-Cb-2014). C'est le cas également du rôle des autorités coutumières dans la gestion du foncier et des services urbains (02-Bg-2005; 09-Gc-2015; 07-Mp-2017), ce pour renforcer les liens sociaux et assurer une gestion bonifiée de la vie urbaine, ou encore le croisement de la religion et des pratiques marchandes où la religion s'incarne dans une « inscription paysagère [...] On les voit partout, ces entreprises informelles qui investissent la rue avec des enseignes portant les surnoms de leurs guides confrériques » (17-RGUO-2016, p. 12). Enfin, et dans une bien moindre mesure (3/46), la question de la mobilité permet également l'émanation d'images nouvelles sur l'urbanité. L'importance de la mobilité pédestre en Afrique subsaharienne est maintes fois soulignée (02-CGQ-2011), de même que l'apport des motos-taxis, « symbolisant par là-même la possibilité pour les populations de s'inventer une autre façon de se déplacer, évoluant certes selon l'offre des professionnels, mais surtout en fonction de leurs propres besoins, souvent trop négligés » (11-Gc-2017, para. 33).

Réorganisation

Un second groupe réunissant 26 articles recourt à diverses réorganisations des images. Des réorganisations attribuables aux réalités endogènes constatées qui, une fois reconnues à leur juste valeur, commandent un réagencement des images usuellement associées aux villes et urbanités subsahariennes. Une étude relativise ainsi par exemple la force d'attraction des capitales ou métropoles, puisque « les petites et moyennes villes (5000 à 100 000 habitants) dont le nombre a triplé au cours des quarante dernières années, ont connu une croissance soutenue du fait qu'elles ont été bénéficiaires de l'exode rural au détriment des principales villes » (09-Bg-2018, para. 15). D'autres articles soulignent que les périphéries urbaines ne sont pas seulement habitées par les populations démunies et l'habitat précaire auto-construit, mais plutôt foncièrement hétérogènes, comprenant notamment des espaces de transit, de l'habitat pour les classes moyennes supérieures, voire dans quelques cas des relents de *gated communities* à l'américaine (04-CGQ-2015; 10-Cb-2013; 11-Cb-2014).

En outre, les pratiques endogènes contribuent, disions-nous, à une réorganisation des images, par exemple les rapports villes/campagnes, présentés comme hybridés plutôt qu'opposés. L'urbanité serait ainsi faite, en Afrique subsaharienne, de « pratiques citadines empreintes de ruralité » (03-Cb-2006, p. 3), voire d'une « ruralisation de [la ville] qui [...] se traduit par le développement des

activités rurales en ville » (08-MRG-2017, p. 11). Il en va de même pour l'opposition espace public/espace privé qui serait inadaptée pour penser les villes et urbanités subsahariennes (01-RCGT-2014), tant le rapport entre ces deux formes est réarticulé :

Au Mali, l'espace urbain dans son ensemble est approprié d'une manière spécifique. La rue joue le rôle d'extension de l'espace privé, et inversement, la cour est une extension de l'espace public. Le toit est semblable à un sol public où tout le monde se voit et d'où l'on communique. Il y a donc une forte intrication entre espace public et espace privé, proposant des postures d'échange de différentes natures et à différents degrés. Cette spécificité des rapports entre espace et relation implique une grande diversité d'appropriation spatiale et donc un rapport étroit entre le corps de l'individu et l'espace partagé. (09-Cb-2013, para. 5)

Cette hétérogénéité des villes et urbanités subsahariennes sous-tend plusieurs réorganisations des images usuelles. Citons cette étude qui propose une réorganisation du traitement des rapports entre populations locales et celles migrantes, très souvent présentés sous un mode oppositionnel :

Par la présence de populations de passage ou en voie d'installation, ces lieux clés des parcours migratoires connaissent de puissants processus d'intégration culturelle et d'hybridation (Dear et Burridge, 2005). Se côtoient différentes cultures politiques ou religieuses (ces Églises évangéliques anglophones situées au cœur de la ville musulmane de Nouadhibou), différentes langues dans les taxis (français, anglais, espagnol, russe, chinois, wolof, arabe, hassaniyya), différentes façons de se restaurer (ces Mauritanien(ne)s qui, chaque midi, viennent commander un plat sénégalais à la gargote Trois Étoiles ou ces Ghanéens achetant des oranges au commerçant marocain venu du Souss), différentes musiques et loisirs (Youssou Ndour à côté du snooker à la mode anglaise). (01-CGQ-2009, p. 250)

Métamorphose

Un troisième groupe de 12 articles se distingue car pour ceux-ci, la transformation des images est afférente à leur métamorphose. C'est le cas entre autres des expressions d'urbanité opérant en vertu d'un rapport humanité/nature plus sensible aux spécificités du lieu et co-construit avec la population habitante, une métamorphose attribuable notamment à une symbolique du sacré qui « montre les liens que les communautés entretiennent avec les bois sacrés. La lecture qui s'en dégage révèle une ville qui doit sa dynamique à la disposition périphérique des lieux sacrés censés assurer sa protection » (06-CGQ-2015, p. 81).

Parmis les métamorphoses d'images, notons également les activités commerciales endogènes que sont la brouette marchande (18-RCGT-2020) ou l'appropriation des trottoirs comme point de vente (16-Cb-2018; 01-RGUO-2012). Celles-ci transforment notre compréhension des modes d'expression et d'opération de l'urbanité dans les villes subsahariennes. C'est toutefois à l'égard de l'urbanisation incrémentale et syncrétique, soit l'urbanité autonome, que sont notées les métamorphoses les plus évidentes. En effet, au sujet de l'urbanisation autonome, « Le processus apparaît alors distinctement dans sa simplicité, son humilité, son 'cercle court', sa résilience (c'est-à-dire sa capacité à se régénérer) » (09-Cb-2013, paras. 2-3) ce alors même que le geste aménagiste et urbanistique en Occident se tourne vers :

des processus, de la souplesse, des dispositifs de la non permanence, de l'appropriation [...] qui se révèlent être des manques dans 'les Nords'. C'est comme un chaînon manquant, tout est là, sous nos yeux, nous n'avons qu'à observer le processus à l'œuvre, mais encore faut-il d'abord pour cela le considérer. (09-Cb-2013, para. 54)

Pour ce géographe, l'urbanisation autonome, à la fois complexe et dynamique, n'est pas anti-urbaine mais bien foncièrement urbaine, car elle contribue à la majorité de la production et de l'organisation dans les villes aux Suds : « c'est l'informel qui fait la ville aujourd'hui » (11-Cb-2014, para. 56)³³.

Tout compte fait, le processus de transformations des images et les images qui en résultent concernent à la fois des modifications liées tant à l'expérience et au savoir occidental de l'urbain qu'aux lieux communs et aux tendances lourdes de composition d'images associées à l'urbain subsaharien au sein de notre corpus. Cela posé, que révèle ce processus quant aux imaginaires géographiques associés aux villes et urbanités subsahariennes? De quel type d'imagination émanent-elles ou induisent-elles? Permettent-elles l'avènement d'imaginaires (re)créateur et/ou poïétique?

³³ UN-Habitat estimait en 2016 que les quartiers informels autoconstruits abriteraient 55,9% des citoyen-ne-s en Afrique subsaharienne (UN-Habitat, 2016), encore que la véritable proportion demeure probablement sous-estimée, UN-Habitat adoptant une définition très opératoire de ces zones d'habiter, basée sur un ensemble de critères foncièrement urgentistes, excluant par le fait même une partie considérable d'autres zones autoconstruites qui ne répondent pas à ces paramètres (Clerc et Deboulet, 2018).

4.3.4 Processus de représentation

Il est possible de déceler dans 41 des 134 articles à partir des variables précédentes une imagination reproductrice qui recourt aux caractéristiques, moyens et finalités des villes occidentales pour décoder et gérer les villes et urbanités subsahariennes. L'enjeu de pareil type d'imagination n'est pas que les phénomènes qu'il évoque ne soient pas présents en Afrique subsaharienne, mais plutôt qu'il témoigne d'une démonstration insuffisante ou nulle de leur existence, cet imaginaire s'exprimant, rappelons-le, par le truchement de représentations bidimensionnelles et génériques (Bédard, 2002).

Nous voulons pour preuve de son importance l'usage fréquent (16/41) de l'opposition ville/rural de même que centre/périphéries. Des périphéries urbaines dont la nature hybridante, en raison de leur inscription dans un continuum (Mabin, Butcher et Bloch, 2013), n'est que passablement investiguée, sinon que pour distinguer les populations des différentes classes sociales. Des périphéries urbaines qui seraient attribuables à un étalement urbain à la fois centrifuge avec l'étalement de la ville – et centripète compte tenu de l'exode rural –, un exode toutefois rarement démontré, plutôt simplement mentionné comme processus universel. L'influence de l'École de Los Angeles³⁴ est ainsi maintes fois manifeste, l'étalement urbain étant fréquemment entendu comme moteur de poly-centralité et de ségrégation socio-spatiale, soit autant de relations de cause à effet considérées inéluctables à tout processus d'urbanisation (10-Bg-2019; 11-Bg-2020; 19-RGUO-2016). Ce type de lecture induit parfois un fort écart entre le cadre analytique et la réalité explorée. Citons le cas d'un article qui présente Dakar comme ville d'une « grande hétérogénéité sociale, avec une cohabitation entre les riches et les pauvres », mais qui fait appel au cadre analytique de la pression foncière « à l'origine d'une différenciation spatiale [...] par une périphérisation des couches moins aisées et l'accaparement du centre par les couches nanties » (04-CGQ-2015, pp. 48, 49). On retrouve ce même emploi de l'optique occidentale dans cet autre article où la géographe réfère à un terrain d'étude suisse :

³⁴ Émergeant au tournant des années 1980 dans le champ des études urbaines, l'École de Los Angeles, se plaçant en opposition aux modèles écologiques d'organisation urbaine de l'École de Chicago (Burgess, 1925/1979; Park, 1929/1979), suggère que les villes américaines sont dorénavant constituées autour de plusieurs noyaux, diminuant par le fait même la force de la ville-centre (Davis, 1990; Soja, 2000). Ce modèle de métropole dite postmoderne se caractériserait par un développement des villes fragmenté, engageant polycentralité et différenciations socio-spatiales.

Ce processus d'étalement urbain est rendu possible par les nouvelles techniques de communication, qui ont permis non seulement de gagner du temps, mais surtout d'augmenter la portée spatiale des déplacements en maintenant relativement stable le budget temps de transport de chaque individu (Kaufmann, 2003). (04-CGQ-2015, p. 49)

Cela dit, pareille lecture s'applique-t-elle vraiment aux villes subsahariennes? N'est-elle pas plutôt l'effet d'une lecture occidentale circonscrite de l'urbain extrapolée à l'échelle universelle, participant de sa reproduction?

Une autre géographe avance au sujet de l'Afrique du Sud que « de très fortes concentrations de population existent dans certaines parties du territoire sans être pour autant organisées en pôles urbains et sans disposer des fonctions propres à la ville » (02-Cb-2004, p. 6). Or, que sont ces « fonctions propres à la ville »? Qui les décrète? En vertu de quelle définition et de quels critères? D'autres articles parlent ainsi de la ville comme tributaire de fonctions politiques et administratives censées témoigner de sa modernité (01-RCGT-2014; 21-RGUO-2017), ou à partir d'une définition axée sur ses fonctions économiques, la ville étant un « espace d'échanges » (17-RCGT-2019, p. 43).

Une population importante ne constitue pas une ville, c'est une condition nécessaire mais non suffisante pour qualifier un espace « d'urbain ». Dans cette définition qui repose sur la densité de population, il manque, la plupart du temps, l'ensemble des fonctions organiques qui font la ville : activités, services, réseaux de communications, relations avec d'autres villes, etc. (02-Cb-2004, p. 11)

Hormis ces entendements implicites de la ville à partir de ses qualités économiques et politico-administratives, 17 autres articles associent la ville aux aménagements qui ont prévalu dans le geste urbain occidental, tout particulièrement les grands projets urbains. Par exemple, la mobilité urbaine ne serait possible que par de grands équipements de transports (07-Bg-2010; 11-Gc-2017; 11-RGUO-2016) et un aménagement urbain réussi doit être synonyme de modernité et d'organisation fonctionnaliste de la ville.

Le Plateau est le quartier où l'urbanisme a accompli ses plus belles œuvres. Il est considéré comme le Manhattan de l'Afrique. [...] les centres commerciaux, les hypermarchés et les supermarchés de par leur gigantisme et leur haut standing, participent à l'embellissement du paysage. Ils présentent des cadres enchanteurs qui riment avec modernisme et vie urbaine. (25-RGUO, 2018, pp. 39, 41)

En fait, pareille conception de la ville et de l'urbanité, afférente à des moyens et discours façonnant l'imaginaire des un-e-s et des autres, entraîne parfois une appréciation sensiblement sévère de l'urbanisation autonome : « Cette dynamique produit au cœur de l'agglomération un paysage urbain désordonné » et un « maillage confus » (07-Cb-2010, paras. 8, 50). Ce paysage urbain serait désordonné et confus par rapport à quoi? À partir de quel regard? Que serait un paysage ordonné? Ce « désordre » est-il la marque d'un savoir-faire urbain autre Et donc d'un mode d'habiter différent? Plus encore, comment les populations locales interprètent et vivent-elles cette lecture? Nul article dans notre corpus n'en fait mention.

De la même façon, pour certains, les quartiers « modernes » seraient « bâtis selon les normes résidentielles » d'une métropole occidentale (02-GH-2004, p. 199), ou encore que « les quartiers de création coloniale demeurent les seuls à avoir un caractère urbain. Ce n'est pas le cas des quartiers postcoloniaux de création spontanée, sans aucun respect des prescriptions du plan directeur et sans viabilisation préalable » (09-Bg-2018, para. 21). Il en va de même pour un autre article où « malgré la prépondérance de l'habitat anarchique et précaire, Balmer conserve toujours encore son statut de quartier résidentiel en raison de la présence toujours importante de populations riches et d'un habitat de haut standing » (11-Bg-2020, para. 16), indiquant qu'on ne considère pas que l'habitat précaire auto-construit puisse constituer en soi un quartier et, donc, un milieu de vie. Les habitant-e-s de ces zones d'habitat précaire seraient ainsi « les exclus du système moderne » (13-RCGT-2018, p. 35). On retrouve cette même lecture du processus d'urbanisation comme symbole de modernisation chez les géographes qui en font la critique et qui soulignent les pertes de coutumes et de traditions comme autant de perturbations des typicités subsahariennes (06-CGQ-2015; 15-Cb-2016; 07-RGUO-2015).

Un second groupe de 48 articles réfèrent à une imagination davantage radicale. Celle-ci s'emploie globalement à (re)créer nos représentations et conceptions de l'urbain, cela par une sensibilité aux manières autres d'être en relation avec les territoires urbains et de les pratiquer, particulièrement à celles favorisant l'intégration des savoirs et pratiques géographiques endogènes. C'est le cas par exemple des populations installées en périphérie de Libreville, qui :

sont restées fidèles aux principes de système organisationnel de leur localité d'origine tant sur le plan familial (solidarité de groupe), social (relation de groupe) que culturel

(mode de vie relationnel). De ces aspects se dégage une continuité de la vie au village en milieu urbain. (02-Bg-2005, p. 485)

De la même façon, en contextes urbains subsahariens, les populations autochtones a-t-il déjà été précisé, sont parfois partie intégrante de la gestion du foncier : « L'exercice de l'autorité des chefs coutumiers reste au centre de tout mécanisme d'acquisition des terres. Leur rôle reste indéniable dans la gestion des terres » (09-Bg-2018, para. 49), ce qui « impose donc d'envisager une nouvelle forme de gestion urbaine » (02-Bg-2005, p. 497) que le seul titre foncier privatif délivré par les autorités publiques. Les logiques de production et de gestion des sols urbains seraient en effet attribuables à un pluralisme juridique (Vanderlinden, 1993, *citée par* Plançon, 2009) où s'entrecroisent notamment autorités coutumières, urbanisation autonome, capital corporatif et autorités gouvernementales, relativisant de sitôt les conceptions usuelles de l'accès au foncier urbain.

Ce système pluriel de la propriété présumée offre de nombreux avantages : il constitue un cadre pragmatique pour une reconnaissance progressive de l'appropriation du sol urbain et un aménagement par les pouvoirs publics ; il permet un accès au foncier pour une grande diversité de citoyens ; surtout, il correspond à une pluralité bien ancrée dans les sociétés locales, liée à une pluralité des normes relatives à l'appropriation foncière (coutumes, lois, opérations d'aménagement, etc.), à la diversité des espaces urbains, et aux inégalités socioéconomiques que ces espaces présentent. Il pose cependant d'importants inconvénients : en l'absence d'un système unique de référence, les parcelles peuvent être vendues deux, voire trois, fois par un même propriétaire ou par un même démarcheur, voire accaparées, ce qui multiplie les conflits fonciers. (07-Mp-2017, p. 6)

D'autres articles, préconisant d'autres savoirs et pratiques géographiques, abordés en 4.2.1, en appellent également à une imagination (re)créatrice de l'urbain, qu'il s'agisse de porosité des espaces publics et privés³⁵, de présence de micro-activités commerciales comme la brouette-marchande ou de l'appropriation de trottoir ou encore des transports artisanaux comme marques d'une urbanité autonome. « Considérés comme un des moyens de transport urbain communautaire par excellence, mieux adaptés et répondant aux besoins de la clientèle urbaine, les cyclopoisses sont omniprésents dans l'espace urbain et 'révolutionnent' la circulation et le transport urbains » (07-MRG-2017, p. 5). Il en va de même pour l'urbanisation autonome qui induit une forte

³⁵ « La rue joue le rôle d'extension de l'espace privé, et inversement, la cour est une extension de l'espace public » (09-Cb-2013, para. 5).

hétérogénéité des formes urbaines et qui déstabilise les savoir-faire urbains usuels, notamment car elle se (re)développe sur elle-même (07-Cb-2010; 09-Cb-2013), mais encore pour la pêche urbaine qui « apparaît comme une entrée originale pour aborder 'l'urbanité' en Afrique subsaharienne » et « pour saisir les logiques d'interférence de l'urbanité sur un secteur abordé par un regard avant tout ruraliste » (08-Cb-2013, para. 6).

Troisièmement, un dernier groupe comptant neuf articles abordent ces mêmes objets en vertu d'une imagination poétique qui, fédératrice et matricielle, « restitue davantage le Réel » (Bédard, 2002, p. 233) en exprimant des fondements tout autres de l'expérience géographique de l'urbain. C'est le cas pour trois objets précédemment abordés : le rapport au sol urbain à l'aune de l'autochtonie; la mobilité urbaine; la place de la ruralité dans les pratiques socio-territoriales urbaines. D'abord, et par exemple, les droits coutumiers des primo-occupants sur le foncier urbain à Libreville ont « pour origine le pacte conclut avec la divinité du sol, afin d'en permettre l'usage à la collectivité » (02-Bg-2005, p. 490). De la même manière, la sacralisation de la nature dans certaines pratiques spirituelles s'appuie sur la dotation à la nature d'une agentivité et contribue à une relation humanité/nature moins hiérarchisée et plus sensible aux milieux naturels, qui devient par ailleurs structurante de la géographicit  des populations locales.

La lecture qui s'en dégage révèle une ville qui doit sa dynamique à la disposition périphérique des lieux sacrés censés assurer sa protection. [...] Même si les citoyens ne pratiquent plus le culte des ancêtres, ils n'iront pas jusqu'à coloniser ces espaces. En outre, en dépit des empi tements sur leurs marges, les citoyens rechignent encore à investir totalement les bois sacrés. Ce qui fait dire que le sacré semble difficile à délocaliser. En effet, même lorsque certains sites ne sont plus investis par la végétation, la sacralité de l'espace demeure ; au point que personne ne veut y habiter ou les aménager. Aussi, cela constitue-t-il des perspectives d'aménagement. (06-CGQ-2015, pp. 81, 87)

Certains géographes évoquent la marche à pied et le transport artisanal comme moyens modaux intrinsèquement subsahariens (03-Bg-2007), notamment parce que « les problèmes d'accessibilité [...] renvoient plus fortement encore à la faible motorisation des ménages d'une part, et aux carences du secteur des transports collectifs urbains, d'autre part » (02-CGQ-2011, p. 569). Ce sont, enfin, les « pratiques citadines empreintes de ruralité » (03-Cb-2006, p. 3) qui permettraient l'expression la plus aboutie d'une imagination po t ique. En effet, pour ce géographe, au Cameroun, l'agriculture urbaine « fait partie intégrante de la conception de la ville chez nombre de citoyens.

[...] elle est omniprésente et rappelle constamment l'être de ces villes » (06-Gc-2014, p. 85). Ainsi, selon lui, « nous ne cessons de constater la désuétude de cette dichotomie urbanité/ruralité », de telle manière qu'il faudrait s'en affranchir afin de saisir en quoi l'agriculture urbaine constitue en Afrique subsaharienne un véritable « mode d'habiter et d'aménagement urbain » (06-Gc-2014, p. 92).

Au sortir de cette répartition entre les 3 types d'imagination à l'œuvre chez 98 des 134 articles examinés³⁶, peut-on parler, comme le veut notre hypothèse secondaire, de l'ascendance d'un imaginaire occidental-centrique, reproducteur (41 versus 48 pour radical et neuf pour poïétique), sur les lectures des villes et réalités subsahariennes qui tairait leurs spécificités? Malgré les proportions similaires des imaginaires reproducteur et radical, ceux-ci s'expriment-ils au même degré et ont-ils une incidence égale sur la compréhension de ces villes et réalités? Que penser par ailleurs de la faible présence de l'imagination poïétique, que nous présumons apte à mieux révéler les spécificités socio-territoriales à l'étude? À cet égard, comment se déploie la diversité des réalités et des points de vue au sein de la géographie savante francophone dans l'étude des villes subsahariennes? Dans quelle mesure est-elle désireuse et/ou capable, d'une part, d'instituer un dialogue entre les différentes communautés nationales et, d'autre part, d'interroger ses modes d'appréhension du réel en fonction des réalités de terrain? Pour y répondre, nous avons exploré les contextes d'énonciation des articles recensés, l'interaction entre les géographes issu-e-s de différents horizons géographiques, de même que les redéfinitions conceptuelles qu'invitent parfois les terrains urbains subsahariens.

4.4 Différences et diversité

4.4.1 Conditions d'énonciation

42 articles de notre corpus sont rédigés par des géographes occidentaux-ales, 79 par des géographes afro-continentaux-ales, trois par des géographes afro-diasporé-e-s et 10 sont le fait de partenariats interrégionaux (voir tableau 4.2). Toutes les études faites par des géographes occidentaux-ales sont publiées dans les revues occidentales. Il en est de même pour les articles des géographes afro-

³⁶ C'est donc dire que pour 36 articles, aucun type d'imagination n'était identifiable. Cela est notamment dû à une mise en contexte, à une présentation et à une interprétation des données, sinon à une conclusion trop succinctes, ce qui ne permettait pas de dégager une lecture spécifique de l'urbain.

diasporé-e-s. Le portrait des contributions afro-continetales est plus hétérogène. Du lot, 47 sont publiées dans une revue afro-continetale, alors que 32 le sont dans une revue occidentale, dont 16 dans la *Revue canadienne de géographie tropicale*, qui vise tout particulièrement à « promouvoir une discussion entre les différents chercheurs et praticiens du monde tropical » (<https://www3.laurentian.ca/rcgt-cjtg/>). Le fait qu'elle comporte la moitié de ces cas de figure n'est donc pas étonnant. L'autre moitié de ce sous-groupe est répartie de manière à peu près égale. Le portrait des contributions faites en vertu de partenariats interrégionaux est aussi plus diffus. Neuf sur 10 concernent des partenariats Occident/Afro-continetale et, hormis un article publié dans la *Revue de géographie de l'Université de Ouagadougou*, ils sont publiés dans des revues occidentales. Un partenariat Afro-continetale/Afro-diaspora est lui publié dans la *Revue canadienne de géographie tropicale*.

Tableau 4.2 : Portrait géographique des contributions recensées

Reuves	Occident	Afro-continetale	Afro-diaspora	Partenariats interrégionaux	Totaux
<i>Belgéo</i>	4	5	0	2	11
<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	3	4	0	0	7
<i>Cybergéo</i>	15	2	0	3	20
<i>Géocarrefour</i>	7	4	1	1	13
<i>Geographica Helvetica</i>	5	1	0	0	6
<i>Madagascar – Revue de géographie</i>	0	8	0	0	8
<i>Métropolitiques</i>	8	0	0	1	9
<i>Revue canadienne de géographie tropicale</i>	0	16	2	2	20
<i>Revue de géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	0	39	0	1	40
Totaux :	42	79	3	10	134

Tel que mentionné, sauf un article, on ne retrouve au sein des revues afro-continetales et de la *Revue canadienne de géographie tropicale* que des articles rédigés par des géographes afro-continetaux-ales. Au sein des revues occidentales, le portrait est sensiblement plus varié. On dénombre d'une part une forte majorité de contributions occidentales dans *Cybergéo* (15/20),

Métropolitiques (8/9) et *Geographica Helvetica* (5/6), signe probable d'une faible intégration, voire dans certains cas d'une absence de recherches faites par des géographes afro-continentaux-ales sur les villes et urbanités subsahariennes. *Belgé* (4/11), *Cahiers de géographie du Québec* (3/7) et *Géocarrefour* (7/13) présentent à cet égard un portrait plus équilibré. Est-ce là le signe d'une ouverture plus grande aux travaux des géographes afro-continentaux-ales? Ce plus grand équilibre Occident/Afro-continent est-il gage d'une meilleure représentation de la diversité de géographes travaillant sur les villes et urbanités subsahariennes, et donc possiblement de points de vue?

Tableau 4.3 : Type de numéro des revue recensées

Type de numéro	Nombre d'articles	Énoncés
Sans thématique	108	-
Thématique Afrique	8	“Misc Africa”; “Changes in West African territories”; « Patrimoine, environnement et développement : sens et contresens pour l'espace rural en Afrique »; « L'Afrique : environnement, développement et société »; « Rapports de genre, système de mobilité spatiale et développement rural en Afrique ».
Thématique Sud global	4	« Expertises nomades au Sud »; « Actions publiques urbaines dans les Suds : trajectoires et ajustements ».
Thématique intégratrice	14	« Art(s) et Espace(s) »; « Villes et grands équipements de transports »; « Géographie de la santé », “Urban violence: A challenge for geographers?”; “Cities and region in global competition: Exemples from Europe and elsewhere”; “Border towns, cities boundaries and bondaryless places”; « La pénurie d'eau : donnée naturelle ou question sociale? »; « Public-privé : enjeu de la régulation des territoires locaux »; « Nouveaux regards sur les zones humides »; « Agriculture urbaine et alimentation : entre politiques publiques et initiatives locales »; « Les capitales : échelles, trajectoires, pratiques »; « La mise en politique des flux et circulations »; « La géographie du commerce alimentaire : le commerce alimentaire en transition »

Quelques observations intéressantes peuvent être faites lorsqu'on s'attarde aux types de numéros dans lesquels sont publiés les articles recensés (voir tableau 4.3). Si 108 des 134 articles sont publiés dans un numéro sans thématique particulière, les 26 autres éclairent sensiblement sur les voies d'inclusion des villes et urbanités subsahariennes en tant qu'objet de recherche au sein de la

géographie savante francophone. Ainsi, à huit occasions, les articles sont publiés dans un numéro thématique portant sur l’Afrique dans son ensemble et non que sur les seules villes ou urbanités. C’est donc dire que ces deux dimensions sont ici abordées dans des champs de recherche plus larges concernant tout le continent africain. Quatre autres articles sont publiés dans un numéro thématique traitant des Suds, signe d’une considération des réalités urbaines subsahariennes au-delà des territoires africains, mais toujours en dialogue avec ses pairs géographiques. Finalement, 14 articles sont publiés dans des numéros aux thématiques intégratrices ou transversales. Les villes et urbanités subsahariennes y sont par le fait même affranchies de leur socle géographique et intégrées à des phénomènes plus larges – l’art urbain, la santé et les transports urbains –, favorisant ainsi une compréhension qu’on veut plus diversifiée de ceux-ci.

4.4.2 Dialogues entre les différentes communautés nationales

Parmi les 134 articles dépouillés, 65 sont le fait de co-rédactions (voir tableau 4.2). Parmi ce sous-ensemble, 41 résultent de partenariats intra-Afrique, en sus, intra-nationaux. La Côte d’Ivoire occupe d’ailleurs une place prépondérante, avec 26 articles co-signés par des géographes associé-e-s à l’une de ses institutions; les autres co-rédactions proviennent du Sénégal, Togo, Bénin ou encore de Madagascar, pour ne nommer que ceux-ci. Les partenariats intra-Afrique sont également à forte majorité intra-institutionnels (32/41), avec seulement quelques partenariats inter-institutionnels.

12 articles ont été écrits par des partenariats intra-occidentaux. Il s’agit principalement (8/12) de partenariats entre géographes issu-e-s d’institutions françaises, avec à quelques occasions des partenariats entre la Suisse et la France, la Belgique et les Pays-Bas puis le Canada et l’Italie. On compte neuf partenariats Afrique/Occident et tous relèvent d’une combinaison entre la France et différents pays d’Afrique, soit là où se situe le terrain d’étude du ou de la géographe afro-continentale. Finalement, deux articles sont co-signés par des géographes afro-diasporé-e-s et un autre résulte d’un partenariat entre un géographe afro-diasporé et une géographe afro-continentale, avec comme terrain d’étude le pays de cette dernière. Somme toute, il n’y a aucun partenariat dans notre corpus avec des géographes issu-e-s d’une autre région des Suds.

Tableau 4.4 : Références employées ou nommées dans les bibliographies des articles recensés

Revue	Total (%)	Occident (%)	Afro-continent (%)	Afro-diaspora (%)	Mixtes (%)	Suds autres (%)
<i>Belgéo</i>	295 (100 %)	201 (68 %)	59 (20 %)	23 (7,8 %)	10 (3,4 %)	2 (0,7 %)
<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	271 (100 %)	178 (65,7 %)	46 (17 %)	13 (4,8 %)	21 (7,7 %)	13 (4,8 %)
<i>Cybergéo</i>	635 (100 %)	421 (66,3 %)	115 (18,1 %)	30 (4,7 %)	47 (7,4 %)	22 (3,5 %)
<i>Géocarrefour</i>	384 (100 %)	254 (66,1 %)	68 (17,7 %)	29 (7,6 %)	30 (7,8 %)	3 (0,8 %)
<i>Geographica Helvetica</i>	177 (100 %)	126 (71,2 %)	30 (16,9 %)	8 (4,5 %)	4 (2,2 %)	9 (5,1 %)
<i>Madagascar – Revue de géographie</i>	84 (100 %)	32 (38 %)	39 (46,4 %)	7 (8,3 %)	4 (4,8 %)	2 (2,4 %)
<i>Métropolitiques</i>	89 (100 %)	78 (87,6 %)	5 (5,6 %)	3 (3,4 %)	2 (2,2 %)	1 (1,1 %)
<i>Revue canadienne de géographie tropicale</i>	437 (100 %)	222 (50,8 %)	163 (37,3 %)	26 (5,95 %)	16 (3,65 %)	10 (2,3 %)
<i>Revue de géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	675 (100 %)	260 (38,5 %)	322 (47,7 %)	53 (7,8 %)	37 (5,5 %)	3 (0,4 %)
Totaux :	3 047 (100 %)	1 772 (58,2 %)	847 (27,8 %)	192 (6,3 %)	171 (5,6 %)	65 (2,1 %)

Par ailleurs, les références de ces articles permettent aussi de saisir la relationnalité entre les différentes communautés régionales (Canada, Europe, Afrique subsaharienne) de la géographie savante francophone et donc de cerner – ou non – une certaine diversité. En effet, comme déjà mentionné, les sources bibliographiques utilisées peuvent illustrer en partie l'état du dialogue scientifique entre les diverses communautés scientifiques (Mott et Cockrayne, 2017). Il ressort du tableau 4.3 regroupant les références présentes dans le corpus que 58,2 % des sources employées sont le fait de chercheur-euse-s occidentaux-ales. Les 41,8 % se répartissent de la manière suivante : 27,8 % proviennent d'Afrique, 6,3 % d'individus afro-diasporés, 5,6 % sont des références qu'on dira mixtes, et 2,1 % des références sont d'un autre pays des Suds. Hormis *Métropolitiques* et *Revue canadienne de géographie tropicale*, les proportions sont sensiblement similaires pour

chacun des revues occidentales, avec une plus forte présence de références occidentales dans *Métropolitiques* (87,6 %) et, inversement, une plus faible présence pour la *Revue canadienne de géographie tropicale* (50,8 %). À contrario, on note dans les deux revues afro-continetales plus de références afro-continetales (46,4 % pour *Madagascar – Revue de géographie* et 47,7 % pour la *Revue de géographie de l'Université de Ouagadougou*).

Cela établi, soulignons qu'à plusieurs occasions, les références occidentales dans les articles afro-continetaux sont placées en bibliographies, mais non employées directement dans le texte et, donc, dans la démonstration. Pareille pratique assez fréquente dans notre corpus vise-t-elle à assurer le sérieux de l'étude en faisant appel à une l'autorité scientifique de travaux occidentaux sans les mobiliser³⁷? Canagarajah (2002) remarque de manière similaire au sujet de chercheur-euse-s sri-lankais-es que :

some of the texts listed in the bibliography at the end of the paper are not integrated into the discussion in the body of the text. That is, these texts do not inform the discussion actively but appear to be listed in the bibliography for their own sakes. (p. 129)

Ce portrait des sources employées ou juste mentionnées est conforme au rôle et à la place historiques qu'occupent les institutions occidentales au sein des sciences (Alatas, 2004; Keim, 2010; Ndlovu-Gatsheni, 2018), et tout particulièrement au sein de certaines formations universitaires de scientifiques tant occidentaux-ales qu'afro-diasporé-e-s et afro-continetaux-ales. Il n'en demeure pas moins qu'on peut s'interroger sur les aboutissants d'un tel constat, notamment sur le fait que la grande majorité des références afro-continetales sont surtout présentes dans des articles écrits par des individu-e-s afro-continetaux-ales et qu'elles sont donc peu mobilisées par les géographes occidentaux-les. Doit-on en déduire un plus grand engagement des revues afro-continetales envers les travaux afro-continetaux et afro-diasporés? Il est à noter que ces références sont très souvent sensibles chez les mémoires et de thèses. Or, en Afrique subsaharienne, ces travaux universitaires sont peu disponibles en format électronique et ils sont de ce fait difficilement accessibles pour un-e chercheur-euse ne se trouvant pas dans l'université d'attache

³⁷ Encore que, parmi ces références occidentales, on rencontre fort peu de textes de géographie disciplinaire, au profit des références davantage associées à la sociologie ou l'anthropologie.

(Piron *et al.*, 2017). Ce phénomène pourrait expliquer cet apparent écart de connaissance et de recours aux travaux afro-continentaux.

4.4.3 Terrains urbains subsahariens et redéfinitions conceptuelles

Il ressort par ailleurs des données colligées une faible intégration des terrains subsahariens à toute redéfinition des clés conceptuelles de la géographie disciplinaire. Attendu que nous postulions ces potentielles redéfinitions comme attribuables à une plus grande sensibilité aux réalités empiriques des terrains urbains subsahariens, de manière générale, l'ensemble des articles recensés s'accommode ou se conforme aux usages et entendements conceptuels établis au sein du champ ou de la discipline où ils s'inscrivent. On remarque toutefois quelques efforts (11/134) pour mieux arrimer le langage conceptuel aux réalités étudiées. Forme d'actualisation ou d'adéquation conceptuelle, l'apport épistémologique de ces tentatives demeure toutefois limité, circonscrit qu'il est à la réalité urbaine ou territoriale de l'étude plutôt qu'à une véritable refonte des modes d'appréhension de la géographie.

C'est le cas par exemple de cet article qui invite à actualiser le concept d'espace public afin de mieux l'arrimer à la réalité johannesbourgeoise, où les espaces socialisés peuvent se faire discrets et incrémentaux (08-Bg-2014). Il en va de même pour cet autre article portant sur le droit à la ville lefebvrien et dont l'objectif est de reconceptualiser cette notion à l'aune des réalités des Suds.

Nous avons proposé de parler à ce sujet de « droit à la ville de fait » (Morange et Spire, 2017). Ces nouveaux droits [...] se construi[sent] à l'interface entre action publique (élaboration et mise en œuvre des politiques publiques, pratiques des agents de l'État) et pratiques des citoyens, inscrites dans la durée des vies citoyennes et déployées dans le quotidien. (19-Cb-2019, para. 35)

Cette redéfinition conceptuelle est reprise, quoique de manière fortuite, dans un autre article investiguant l'organisation du foncier béninois.

Les pratiques foncières des citoyens suivent ainsi certaines règles qui ne relèvent pas de la loi mais semblent socialement admises et, pour certaines, administrativement reconnues. [...] Plusieurs modes de régulation foncière coexistent ainsi, en fonction du jeu d'acteurs local et des rapports de force. Dans le contexte béninois, l'expression qui semble recouvrir le mieux cette réalité est la notion de « propriété présumée ». (07-Mp-2017, p. 3)

Ainsi, on ne rencontre finalement aucune résistance ou rejet des usages et entendements conceptuels établis au profit de savoir-penser et de modes d'expression vernaculaires. Si on retrouve des termes issus de langues et dialectes locaux, ceux-ci sont employés à titre d'écarts métonymiques³⁸, pour nommer³⁹ et non pour reconceptualiser ou hybrider l'appareillage théorique. Que penser de ce très petit nombre de redéfinitions conceptuelles? Est-ce parce que celles-ci recourent les réalités urbaines subsahariennes ayant mené à l'élaboration des concepts en tout point?

* * *

Au sortir de ce chapitre opérant un premier niveau d'analyse, diverses tendances lourdes ressortent quant aux savoir-penser analytiques et savoir-faire méthodologiques examinés. Force est ainsi de constater à l'égard des ancrages théoriques et cadres opératoires des articles recensés un manque important de précisions qui atténue notre capacité à saisir leurs tenants épistémologiques. De même, et que ce soit au niveau des objets d'étude investigués (soit les formes géographiques et échelles urbaines, puis les entités socio-territoriales et les objets urbains) ou des postures épistémologiques (positiviste, socioconstructiviste ou critique), les proportions dégagées pour chacun des indicateurs sont inégales, certains étant largement plus prégnants que d'autres. Or, pareils phénomènes n'influent-ils pas sur les connaissances géographiques produites et transmises?

Il nous a également été possible de cerner que ces connaissances géographiques sont façonnées en partie par des modes de représentation qui reproduisent pour la plupart les caractéristiques des villes occidentales pour lire les réalités urbaines subsahariennes, notamment par le truchement d'images bidimensionnelles. Si on note bien quelques transformations des images associées à l'urbain à l'aune des terrains urbains subsahariens qui, permettant quelque peu l'expression de modes de représentation davantage (re)créateur ou poïétique, en appellent d'une lecture au

³⁸ L'écart métonymique (*metonymic gap*) est l'insertion de mots ou groupes de mots de la langue maternelle – fusion syntaxique, néologisme, mots non traduits – qui font office de la culture colonisée et signalent une différence, voire dans certains cas une contestation de l'ordre dominant à partir d'une autre perspective (Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 2000/2007).

³⁹ On trouvera par exemple le terme bambara de *fàama* pour désigner une « personne riche, puissante, influente » (03-CGQ-2013, p. 20), ceux malgaches de *vazaha* pour désigner les personnes caucasiennes (03-Cb-2006) ou encore *tsikantiomo* en référence aux vents locaux qui affectent la qualité des produits de marché en les exposant à la poussière (08-MRG-2017). On note également une pléthore d'appellations pour les transports informels (p. ex. *chapas* ou *tchovas* au Mozambique; *saofera* au Madagascar; *talladjé-talladjé*, *lazaret-lazaret*, *faba-faba* ou *bassora-bassora* à Niamey; *worosworos*, *badjan* ou *bakor-bakors* en Côte-d'Ivoire).

diapason de leurs réalités, les diverses thématiques d'étude aux proportions inégales et à l'origine de ces transformations d'images ne participent-elles pas à la reconduction et/ou la construction d'un certain imaginaire de l'urbain subsaharien? Plus encore, ne module-t-elle pas pour partie la nature des connaissances produites? Quel est le lien entre les types d'imagination à l'œuvre et le faible degré d'actualisations conceptuelles identifié? Que penser par ailleurs de la faible présence de dialogue entre les communautés régionales qu'exprime l'analyse de références bibliographiques et des partenariats scientifiques?

En somme, les savoir-penser analytiques et savoir-faire méthodologiques dégagés participent-ils à la construction ou à la reconduction d'une ignorance? En est-il ainsi parce que le – ou les – type(s) d'imagination(s) à l'œuvre sont le fait d'un imaginaire géographique qui corsète l'expression des réalités locales? L'état de l'expression des différences et de la diversité rapporté par les articles examinés illustre-t-il la présence de pérégrinations géo-épistémiques? Bref, sommes-nous en présence d'une colonialité de la pensée surdéterminante?

CHAPITRE 5

ANALYSE DE SECOND NIVEAU

Le présent chapitre procédera par le truchement de nos concepts-clés et cadres théoriques à une analyse de second niveau des données dégagées au chapitre IV afin de répondre aux questions qui y ont été soulevées et d’approfondir les idées émises. À cette fin, nous aborderons tout d’abord les pratiques méthodologiques et cadres analytiques mobilisés afin de cerner si et comment ils peuvent induire une ignorance des villes et urbanités subsahariennes (5.1). Nous tenterons ensuite de déterminer en quoi les imaginaires géographiques qui guident les lectures des villes et urbanités subsahariennes au sein de la géographie savante francophone contribuent ou pas à une compréhension étriquée de ces réalités empiriques (5.2). Nous traiterons subséquemment des relations géo-épistémiques entre géographes occidentaux-ales et afro-continentaux-les en explorant leurs contacts scientifiques, mais aussi l’hybridation – ou non – de leurs clés conceptuelles à l’aune des réalités urbaines subsahariennes (5.3). Enfin, nous chercherons à établir si ces divers éléments expriment une colonialité structurante de la pensée qui limiterait la compréhension des modalités et des finalités de l’urbain subsaharien (5.4).

5.1 Les tenants épistémologiques : construction et expression d’une ignorance épistémique ?

Rappelons que l’ignorance, à la fois le fait d’habitudes épistémologiques et de conditions structurelles, est selon nous *construite*, ce en vertu des moyens utilisés qui peuvent s’avérer insuffisants pour saisir et interpréter le réel (El Kassar, 2018). C’est pourquoi nous explorerons dans cette section les pratiques méthodologiques et les processus analytiques qui sont ressortis au sein de notre corpus.

5.1.1 Limites des pratiques de recherche

Certains traits dégagés au niveau des pratiques méthodologiques pointent vers certaines limites dans la manière d’organiser et de mener les recherche. Pourquoi une forte majorité des études recensées ont pour terrain d’étude une capitale ou une métropole? Ou encore pourquoi les études portant sur une ville secondaire ou régionale sont principalement publiées dans les revues afro-continrentales, dont la visibilité scientifique demeure somme toute restreinte, car locale (Adams, 2014; Piron, 2018)? Pareilles limites sont également perceptibles quant aux formes géographiques,

alors que les lieux, de l'ordre de l'expérience intime de la condition géographique et de l'espace vécu, demeurent sensiblement moins investigués. Cela s'illustre également dans le fait que l'urbanité, en tant que mode d'être, est presque moitié moins étudiée que l'urbanisation en tant que processus transformatif de l'écoumène. N'y a-t-il pas là en effet signes d'une négligence, certes très possiblement non intentionnelle, de certains aspects des villes et urbanités subsahariennes nécessaires pour bien les comprendre dans toute leur complexité?

En outre, au su des pays investigués par les études colligées, des liens géographiques (post-)coloniaux semblent bien persister. La plupart des articles portent sur un pays d'Afrique de l'Ouest francophone; les pays anglophones et lusophones d'Afrique subsaharienne sont passablement moins présents (hormis l'Afrique du Sud (7), le Niger (5), le Mozambique (3), Soudan (2) et le Kenya (1), soit 18 occurrences sur 134). Cela peut s'expliquer d'une part par le fait que les études recensées sont effectuées par des géographes afro-continentaux-ales qui s'intéressent surtout à leur pays d'origine. Cette domination peut aussi être attribuable au fait que les géographes d'origine française, auteur-riche-s de la grande majorité des unités occidentales (33/42), étudient globalement des pays ayant connu la colonisation française (par exemple le Sénégal, le Cameroun, le Mali ou la Côte d'Ivoire). S'agit-il là de l'imprimatur des univers culturalo-linguistiques où œuvrent les géographes ici examiné-e-s qui, en raison d'une plus grande familiarité, induit un intérêt plus marqué pour les pays subsahariens francophones? Si d'éventuels entretiens pourraient le préciser, il demeure qu'une part non négligeable des réalités urbaines subsahariennes, présentes dans les pays issus des colonisations lusophone ou anglo-saxone, demeurent peu étudiées par la géographie savante francophone.

On note par ailleurs une certaine tendance, tout spécialement chez les géographes occidentaux-ales, à publier des articles dont la problématique ne s'appuie pas sur des données empiriques spécifiquement collectées à cet effet, mais plutôt sur une connaissance du terrain d'étude construite sur le temps long, et donc davantage de l'ordre de la mémoire. Au su des difficultés relatives d'accès aux terrains africains et aux coûts associés (Steck, 2012), cela n'est pas inopiné; mais ne doit-on pas s'en soucier tant il s'agit d'une tendance lourde? En effet, compte tenu de l'état de nos connaissances sur les villes et urbanités subsahariennes, ne doit-on pas s'interroger sur la représentativité des données employées? Est-il possible que pour plusieurs des études examinées

elles soient aujourd'hui caduques, sinon de l'ordre d'observations générales acquises au cours de sa carrière? Si oui, sont-elles toujours pertinentes?

Des écarts parfois importants ont ainsi été notés entre les années où les terrains ont été investigués et l'année de publication: début des années 1990 pour un article de 2007 (04-GH-2007), 2003 pour un article publié en 2010 (03-MRG-2010), 2004 pour un article de 2016 (10-RCGT-2016) ou encore 2007 pour une étude publiée en 2018 (14-RCGT-2018). Certes cette information n'est pas toujours mentionnée, mais plutôt perceptible au détour d'une formulation : « Notre réflexion est fondée sur le rapprochement théorique et le croisement de nos travaux de terrain » (11-Gc-2017, para. 3) précise-t-on dans cet article multi-auteur-riche-s. Ces écarts ou imprécisions soulignent selon nous les fréquents manques de caractérisation des pratiques méthodologiques, une tendance également soulignée par Canagarajah (2002) dans son analyse d'un groupe d'articles rédigés par des chercheur-euse-s sri-lankais-es. Selon lui, la pratique répandue de résumer la méthodologie d'une recherche à une simple phrase, voire à une note de bas de page, ne vise qu'à attester de la qualité scientifique et empirique de la recherche sans s'embarrasser d'étayer de l'ensemble de sa démarche.

On peut également s'interroger sur la portée épistémologique des modes de cueillette des données selon le type d'acteur-riche-s ciblé. Ainsi, a-t-il été dégagé, les populations locales sont usuellement l'objet d'échantillonnages amples, alors que les acteur-riche-s politiques ou économiques sont plutôt interrogé-e-s par le truchement d'entretiens semi-directifs. S'il s'agit là d'un choix afférent au nombre et au type d'acteur-riche-s, et donc fréquent parmi toutes les sciences sociales, n'y a-t-il pas tout de même là un fort risque de tronquer une partie du réel, les entretiens ayant généralement plus de profondeur que les sondages? N'est-ce pas sensible à ces quelques articles qui, s'appuyant sur un fin travail de terrain qui combine plusieurs types d'agent-e-s et d'acteur-riche-s, semblent mieux saisir les logiques de production et d'organisation de l'urbain en les dédouanant de la seule opposition citoyen-e-s/décisionnaires?

Nous avons également constaté une certaine mainmise du (néo)positivisme et des méthodes quantitatives et, de ce fait, l'imprimatur d'une certaine inflexion de la science qui, ayant fortement modulé l'histoire des sciences, peut s'abstenir de ces précisions. Ont ainsi été recensés maints articles qui réfèrent à une certaine définition de la science pour valider la scientificité de leur

démarche. Par exemple, il n'est pas rare que l'analyse soit précédée d'une caractérisation et d'un diagnostic de la situation socio-éco-démographique du phénomène étudié sans que cela ne serve vraiment la problématique ciblée. Il en va de même pour de nombreuses études qui débutent par la description du site d'étude et de son cadre physique (relief, topographie, pluviométrie, climat, coordonnées, etc.) sans que ces éléments aient quelque apport au phénomène investigué, sinon pour illustrer la nature « géographique » de leur étude. Enfin, nous voulons comme autre preuve de cette mainmise constatée au sein de notre corpus⁴⁰ le recours fréquent au traitement et à l'analyse statistiques des données comme unique mode de production des connaissances.

Tout compte fait, est-il possible que la rationalité moderne des Lumières, telle que proposée par Descartes et Comte, fondement de la consolidation de la pensée scientifique, relève dorénavant d'une idéologie, voire d'un dogme? C'est-à-dire en vertu d'une « tendance constante qu'a l'individu de désigner comme éternelle telle ou telle idée, idée délimitable et déterminable historiquement. Et c'est ce mécanisme 'd'éternisation' qui [serait] la structure de base de l'idéologisation » (Maffesoli, 1975, p. 204)? N'est-elle pas dès lors, comme l'avance Kuokkanen (2008), une fondation épistémologique excluante et contraignante qui engendre une "epistemic ignorance" (p. 5) des autres modes d'appréhension et de compréhension du monde, plus difficiles à quantifier ou modéliser?

5.1.2 L'enjeu de la place et du rôle accordés aux données

Le manque d'informations sur le processus de construction des connaissances est également perceptible dans le rapport que les géographes ici compulsé-e-s entretiennent avec les données. Par exemple, il s'est avéré parfois difficile de comprendre les assignations ou catégorisations tant celles-ci ne reposent sur aucune justification qui expliciterait en vertu de quoi le réel est ainsi rendu intelligible. On dit par exemple « La région de Dakar sera définie comme étant à pauvreté modérée. Celles de Ziguinchor, Diourbel, Thiès et Saint-Louis à pauvreté moyenne et les autres (Tambacounda, Kolda, Louga et Fatickj) à pauvreté sévère » (01-Bg-2002, p. 24), sans que ne soient pourtant détaillés les indicateurs sur lesquels s'appuie pareille typologie. On retrouve des mentions similaires lorsque sont catégorisés aisés, intermédiaires ou défavorisés les ménages

⁴⁰ Encore qu'il pourrait s'agir là d'une influence socio-cognitive sensible partout, et donc au-delà de notre seul corpus d'analyse.

enquêtés (03-MRG-2010), ou est cartographiée en faible, moyenne ou forte la fréquence des conflits fonciers dans un quartier donné (12-RGUO-2016), ce sans jamais définir l'étalon quantitatif de cette hiérarchisation.

Cette résistance à détailler le processus de production de connaissances est aussi sensible dans l'insuffisance des données pour appuyer certains dires, pourtant parfois lourds d'implication. Par exemple :

Avoir « formalisé » le andriamasom-pokonolona [nldr : vigile citoyenne] a rendu inefficace cette entité populaire et traditionnelle au sein des fokontanu [nldr : quartier], et se présente comme un moyen pour les dirigeants de se faire bonne opinion d'eux, de maîtriser la population, *et de détruire les organisations existantes*. (04-MRG-2011, p. 38, italiques ajoutés par nous)

Ou encore à propos de la modernité qui « bouscule les normes africaines. Cela *affecte sans nul doute la fondation psychologique* des citadins africains » (03-RCGT-2014, p. 41, italiques ajoutés par nous). Il ne s'agit pas ici de mettre en cause la véracité de telles affirmations, mais plutôt de souligner qu'aucune donnée ne vient les appuyer, ce qui pour nous correspond à une certaine forme de négligence pouvant possiblement induire l'ignorance. En effet, en statuant sur certains aspects de la vie urbaine sans les étayer factuellement, ces articles ne contribuent-ils pas à la production et à la diffusion de connaissances partiellement étriquées? Citons cet article dont la méthodologie ne fait nulle mention d'entretien avec la population locale, mais qui affirme que :

Métaphore ultime de la déségrégation ratée et foncièrement impossible, le CBD de Johannesburg *est affecté de tous les maux*. Selon les perceptions populaires, il est non seulement dangereux, mais également composé d'immeubles surpeuplés et en ruine, de quartiers dégradés, d'individus violents, et, enfin, d'une absence d'activité économique. (01-GH-2004, p. 95, italiques ajoutés par nous)

Il est également possible d'identifier une autre manifestation de cette négligence chez 10 articles dont les propositions analytiques s'avèrent davantage de l'ordre du souhait, sinon de la prescription, que d'une véritable réflexion. Dans ces articles, les données recueillies ne sont que modérément présentées – voire à certaines occasions, pas du tout – de telle sorte que les observations et/ou interprétations proposées ne semblent pas rattachées au terrain d'étude :

Avec son ouverture sur le monde extérieur du fait du pont PGY, c'est son environnement ordinaire propre qui va connaître un bouleversement. Ce nouvel environnement va imposer un ordre nouveau à la structure urbaine de la localité dans la mesure où le désenclavement va attirer de nombreuses populations de tout genre dans la ville. Cela va sans doute nécessiter un nouveau modèle d'occupation de la ville. [...] Avec l'accès facile, la localité va connaître une arrivée probablement massive de population. (11-RGUO-2016, p. 111)

Qui plus est, ces souhaits sont souvent attribuables à un imaginaire reproducteur de la ville (sur lequel nous reviendrons) qui encense les modèles urbanistiques occidentaux et modernisateurs qui y sont pourtant l'objet de critiques (voir p. ex. Swyngedouw et Kaika, 2005).

A contrario, si 13 articles abordent des manières autres qu'occidentales d'organiser et de vivre les lieux et territoires urbains, leurs lectures demeurent foncièrement descriptives. En effet, ils brossent le portrait d'un certain phénomène sans vraiment l'inscrire dans une problématique ou en proposer une quelconque lecture, comme l'illustre cet extrait : « Les principaux résultats concernent la structure du marché, les atouts dont il dispose, le système de collecte des taxes et leur gestion » (13-RGUO-2016, p. 41). On y traite de nombreux aspects du phénomène à l'étude sans toujours les lier ni expliquer en quoi ils sont importants. Plus fondamentalement, on en vient à se demander où est le regard géographique, car il s'agit bien souvent de descriptions qui ne relèvent pas même de savoirs et pratiques socio-territoriaux :

Ces marchés du quartier se caractérisent par la prolifération de petites gargotes de fortunes où l'on vend une palette de brochettes, des plats de viande. La viande de zébus s'y prépare en rôtie pure avec de l'eau mélangée et d'oignon ou avec d'autres légumes. Elle peut être vendue sous forme de brochettes, c'est-à-dire que la viande est découpée en petits morceaux de 3 ou 4. Après on les perfore avec une tige de bois de 20 à 25 cm de façon à ce qu'un morceau de viande s'alterne avec un morceau de petite graisse. La viande du poulet se prépare en rôtie pure comme la viande de bœuf et on peut y mettre aussi d'autres ingrédients. (08-MRG-2017, p. 19)

Autrement dit, la géographicit  du phénomène cib  demeure peu explorée, sinon qu'au prisme d'une géographie fort classique axée sur le rapport humanité/nature⁴¹. Nous en voulons pour preuve

⁴¹ C'est le cas par exemple de cette étude qui s'intéresse aux raisons de la présence du choléra dans les quartiers précaires : « En raison de la faible altitude de la ville de Douala et de la nappe phréatique affleurante, les puits sont peu profonds. [...] En saison pluvieuse, les inondations favorisent la remontée des eaux sales dans les puits où s'alimentent les ménages » (04-RCGT-2014, p. 43).

supplémentaire qu'à de nombreuses occasions, la section « Discussion » relève davantage de la comparaison avec les résultats d'autres études ou de la revue de littérature que d'une analyse à proprement parler des résultats. On dit même parfois : « Dans cette partie, il s'agit de confronter les résultats exposés ci-dessus aux travaux d'autres chercheurs dans le domaine d'étude » (39-RGUO-2019, p. 152). Bref, cette section n'est pas employée pour analyser et théoriser en soi les résultats, mais pour tirer des conclusions de comparaisons, au risque de s'éloigner du cas à l'étude et des données préalablement dégagées. Seuls deux articles issus de géographes occidentaux-ales proposent une théorisation des données, mais à les lire on en vient à se demander : comment se déploient ces clés conceptuelles dans la réalité étudiée? Est-il possible qu'on y force l'articulation du terrain afin qu'il s'arrime à la théorie, comme c'est possible dans des cas autres que celui des villes et urbanités subsahariennes? Où sont les populations locales? Qu'en ont-elles à dire?

Tout compte fait, les pratiques épistémologiques recensées au sein de notre corpus d'analyse expriment certaines ambiguïtés quant aux modes de production des connaissances géographiques à l'œuvre, ce tant à l'égard des savoir-penser analytiques que des savoir-faire méthodologiques. S'il nous est difficile de déterminer si c'est là cause ou conséquence d'une négligence et/ou d'une ignorance, les articles dépouillés n'affichent assurément pas une grande diversité de pratiques épistémologiques.

5.2 Imaginaires géographiques : l'emprise d'un imaginaire occidental de l'urbain

Rappelons d'abord que nous entendons l'imaginaire géographique comme un ensemble d'images médiatrices de divers ordres qui permettent de rendre intelligible le réel, mais aussi de le transformer (Quéau *in* Maréchal, 1994). Cela peut s'exprimer, avons-nous précédemment posé, par le truchement d'un imaginaire reproducteur qui image le réel, d'un imaginaire (re)créateur qui imagine le réel ou d'un imaginaire poétique qui imaginalise le Réel (Wunenburger, 1991, 2011). Ceci rappelé, est-il possible que les imaginaires géographiques qui guident les lectures des villes et urbanités subsahariennes colligées dans notre corpus peuvent expliquer les négligence et/ou ignorance précédentes et, de là, l'éventuelle mainmise d'une idéologie occidentalocentriste?

5.2.1 Consolidation partielle des imaginaires (re)créateur et poïétique

Il ressort des 134 articles examinés l'impression que les villes subsahariennes sont traversées de dichotomies (formel/informel, migrants/locaux, État/population locale) qui semblent aplanir à certains égards le réel. L'imaginaire reproducteur (présent dans 41 articles), tout particulièrement friand de ces binômes, est principalement attribuable au mode de lecture qu'empruntent des géographes sondé-e-s. En ce sens, il participe activement à la construction de connaissances sur les villes et urbanités subsahariennes, car il façonne les manières de les saisir et de les interpréter. Par cet imaginaire, les réalités constatées sont comprises à partir de référents occidentalocentriques et/ou binaires, de telle sorte que les spécificités et complexités socio-territoriales ne peuvent se révéler.

Les imaginaires recréateur (présent dans 48 articles) et poïétique (présent dans neuf articles) sont eux davantage le fait de savoirs et pratiques endogènes qui témoigneraient d'autres manières d'être en relation avec un territoire urbain et de le pratiquer. Ces deux derniers registres s'articulent autour d'images émanant de l'urbain (gestion coutumière du foncier urbain; métiers de la débrouille; mobilité pédestre), de sa réorganisation (agriculture urbaine comme pratique fédératrice de la citoyenneté; urbanisation comme fait des petites et moyennes villes; éclatement de distinction espaces privé/public) ou de sa métamorphose (urbanisation autonome comme faire-ville; occupation des voies publiques par le commerce spontané). Ces émanations, réorganisations et métamorphoses invitent ainsi en effet à une refonte des représentations et conceptions de l'organisation et de l'expression de l'urbain et de l'urbanité par une évocation et/ou une qualification des typicités foncières des lieux et leur population habitante⁴².

Or, s'ils sont numériquement majoritaires, ces deux registres s'expriment plutôt en mode mineur. En effet, s'ils esquissent ce qui leur semble propre aux territorialités locales, procédant ainsi d'une territorialisation ou d'une reterritorialisation des sujets d'étude permettant potentiellement de refondre leur territorialité, ces imaginaires, *a contrario* de celui reproducteur, relèvent davantage

⁴² Cela mène cependant parfois à des ambivalences entre les registres imaginaires. C'est le cas par exemple d'une étude (06-CGQ-2015) qui navigue entre imagination reproductrice occidentalocentrique (la ville comme incarnation de la modernité destructrice, la campagne comme fait d'une pureté culturelle) et imagination poïétique (un rapport humanité/nature conjugué comme élément structurant des pratiques citadines et vecteur d'un faire-ville renouvelé, plus au diapason des territorialités africaines). C'est donc dire que notre caractérisation par type d'imaginaire doit être relativisée.

de réalités identifiées et nommées que de modes de lecture de celles-ci. Il en est ainsi car ces imaginaires, lorsque pleinement investis, opèrent en fonction « d'un glissement, d'un déplacement de sens, où des symboles déjà disponibles sont investis d'autres significations que leurs significations 'normales' ou canoniques » (Castoriadis, 1975 : 190). Cependant, malgré leur présence, ces imaginaires, tel que déployés au sein de notre corpus, n'entraînent pas des manières autres de penser la ville et l'urbanité, tant et si bien qu'ils servent peu au final les spécificités géo-culturelles rapportées. Autrement dit, leur potentiel est sous-exploité. Nous en voulons d'ailleurs pour preuve la faible redéfinition des concepts employés au sein du corpus – sur laquelle nous reviendrons dans la section suivante – afin d'exprimer les réalités locales avec une plus grande acuité.

Ce timide effet des imaginaires (re)créateur, mais surtout poétique, n'indique-t-il pas la capacité limitée des géographes ici recensé-e-s à saisir les villes et urbanités subsahariennes dans leur complétude et de rendre compte de l'expression des spécificités locales? Cela compte tenu que :

La description n'est possible qu'à partir du moment où l'on dispose du vocabulaire qui permet d'appréhender les catégories significatives – mais ce vocabulaire n'existe pas toujours. L'entreprise de description du monde est donc beaucoup plus ambitieuse qu'il n'apparaît à première vue, puisqu'elle implique au préalable le choix de catégories adéquates, la définition de concepts et la saisie de relations significatives. [...] Le problème que pose toute description géographique, c'est donc celui de la mobilisation d'un vocabulaire adéquat et celui de la définition des notions qu'il implique. Ce n'est pas une mince affaire – et comme le géographe cherche à rendre compte de la différenciation globale de l'écorce terrestre, il doit maîtriser une grande variété de vocabulaire, de pré-concepts et de pré-théories pour y parvenir. (Claval, 1984 : 419)

D'ailleurs, circonscrivant l'imagination géographique à sa *fonction novatrice*, Raffestin (1983) avance que l'imagination géographique, pour produire des connaissances géographiques, se doit d'être fondamentalement créatrice. Selon lui, son déploiement reposerait sur trois facteurs : le *vouloir-voir* (intention), le *pouvoir-voir* (méthode) et le *savoir-voir* (connaissance). Or, « un regard sans lequel il n'y a pas déjà du regardé, ne peut rien voir; une pensée dans laquelle il n'y a pas déjà du pensé ne peut rien penser » (Castoriadis, 1975, p. 156). Et dans le cas ici étudié, est-ce le vouloir-voir, le pouvoir-voir ou le savoir-voir qui fait défaut – ou les trois? Autrement dit, s'agit-il d'un désintérêt ou d'un manque de moyens, fussent-ils méthodologiques ou théoriques, qui explique l'incapacité notée à « regarder » avec acuité les modes de production et d'organisation de l'urbain

subsaharien? Est-ce plutôt que les savoirs et les pratiques géographiques endogènes, trop novateurs ou simplement trop différents, ne peuvent être considérés à juste titre? Serait-ce d'ailleurs pourquoi il est plus ardu de déployer un imaginaire poétique qui, « sur-réel », mettrait « en présence des formes sans équivalent ou modèles dans l'expérience » (Wunenburger, 2011, p. 20)? Pour que cette imagination puisse exercer toute son essence créatrice, et donc permettre aux spécificités des lieux et de leurs habitant-e-s de pleinement s'exprimer, il faut qu'un espace cognitif approprié existe – et même soit reconnu, voire promulgué. Or, le faible nombre de refontes conceptuelles ou d'innovations des pratiques méthodologiques constatées ne brime-t-il pas cette fonction novatrice de l'imaginaire, fenêtre sur l'âme, au profit d'un imaginaire reproducteur, miroir d'un modèle?

5.2.2 Le trompe-l'œil de l'intégration des savoirs et pratiques endogènes

Si les approches géographiques des villes africaines sont plurielles (Courade, 1997), on peut « déceler des traces persistantes d'une vision sélective de l'Afrique urbaine [...] dans les non-dits, dans les thèmes non pris en charge », ce qui témoignerait d'un certain « prisme tiers-mondiste » (Fournet-Guérin, 2011, p. 62). Ainsi, au su des concepts identifiés au chapitre IV, les remarques de Robinson (2006) voulant que les villes des Suds soient généralement analysées par le truchement de cadres conceptuels issus principalement des études sur le développement se confirment. Nous en voulons pour preuve la place importante des concepts de gouvernance, décentralisation, gestion participative et autonomisation. Que penser en outre du fait qu'une forte majorité (cf. tableau 4.1) des objets de recherche dans notre corpus concernent l'organisation de l'urbain et de ses services (avancés dysfonctionnels), les tensions liées aux migrants commerciaux et l'impact de l'urbanisation sur l'environnement? Ne participent-ils pas d'une représentation et d'une conception de l'urbain subsaharien comme foncièrement mésadapté? Est-ce pourquoi si peu de place est faite, par exemple, à l'art public, aux catégories professionnelles, à la (petite) promotion immobilière, à la vie de quartier, aux mouvements sociaux urbains ou encore à l'expérience féminine de la ville? En priorisant les dysfonctionnalités urbaines, certes fréquentes, n'ignore-t-on pas des pans tout aussi importants, si ce n'est plus, de l'expérience urbaine en Afrique subsaharienne?

Que penser encore du fait que les registres imaginatifs (re)créateur et poétique s'articulent principalement autour des pratiques dites informelles? Confirmeraient-elles, peut-être sans le désirer, une conception apparentée à la dysfonctionnalité précédente puisqu'elles présentent une

urbanité subsaharienne d'abord et avant tout définie comme celle de la débrouille et de l'informel? Cette autre posture ne promulgue-t-elle pas elle aussi, même sans le vouloir, un « regard infantilisant, avec la valorisation pittoresque des petits métiers [...] figures stéréotypées des villes africaines, qui existent bel et bien, mais donc l'image imposée occulte totalement d'autres catégories citadines » (Fournet-Guérin, 2011, p. 57)? Il est certes possible d'identifier pareille tendance, où les faire-ville et vivre-ville étudiés, soit les savoirs et les pratiques endogènes, sont posés comme antithétiques à la « modernisation » du continent et nuisances à son déploiement. N'assiste-t-on pas ainsi à une mésinterprétation, voire à une récupération des imaginaires créateurs et poétiques censés exprimer et servir les traits géoculturels locaux? Plutôt que d'ausculter les pratiques socio-territoriales et modes d'habiter endogènes comme les principes et valeurs qui les sous-tendent, ces études s'emploient plutôt à souligner leurs travers à l'aune d'un imaginaire reproduisant l'urbanisation du modèle occidental. Comme précédemment mentionné, on parle ainsi de « maillage confus » (07-Cb-2010, para. 50) des territoires urbains. Mais, se doit-on d'insister, confus pour qui, et au moyen de quel regard? Comme le souligne Deluz (2002) :

Aujourd'hui, on a pris l'habitude de parler de l'espace anarchique des périphéries urbaines. Or, ceux qui en font l'analyse ont de plus en plus tendance à corriger cette appréciation et à découvrir dans cette apparente anarchie un ordre déterminé. [...] Le fait qu'il y ait ordre ou désordre dépend du regard qu'on y porte ; et le fait qu'il y ait un ordre indubitable n'entraîne pas nécessairement l'harmonie ou le bien-être [...] Dans ces conditions, ce qu'on appelle l'anarchie, le désordre urbain des périphéries, n'est pas l'aboutissement d'un constat scientifique, mais un jugement de valeur. (pp. 45, 46, 48)

Pour Roy (2005), cette confusion relève d'une "ideology of space" préjudiciable, centrée sur le seul environnement bâti plutôt que sur les modes d'habiter. "It is an expression of what Scott (1998) calls high modernism: the search for rational order in aesthetic terms, the belief that an efficient city is one that looks regimented and orderly in a geometrical sense" (p. 150). Ce positionnement n'est pas sans conséquences pour les territorialités locales, alors que nombreux sont les programmes de « réhabilitation » des quartiers précaires qui visent à les rationaliser pour améliorer leur situation et pour les intégrer au tissu urbain planifié dit formel⁴³.

⁴³ Voir par exemple Belinga Ondoua (2018), Biehler (2006), Choplin et Ciavolella (2008), Danso-Wiredu et Midheme (2017) et Deboulet (2007) sur le corollaire marginalisant de ces programmes de réhabilitation.

Cette interprétation pourrait aussi être liée à ce que Ogunyanking (2018) nomme un “Afropolitan imagineering” attribuable à une production d’images et de discours modelée simultanément sur une identité panafricaine ouverte et sur un discours afro-centriste tentant de faire de l’Afrique un continent mondialisé. Cet imaginaire s’incarnerait tout particulièrement dans un urbanisme néolibéral qui assurerait l’inscription des métropoles africaines dans les réseaux mondialisés par la création de lieux attrayants, mais aussi dans des sociétés africaines cosmopolites et modernes, dès lors dégagées de toute forme d’africanité traditionnelle (Watson, 2014). *In fine*, cette « afropolitité » (Ndaba, 2017) proviendrait et nourrirait un imaginaire reproducteur qui véhicule des imaginaires occidentaux prescriptifs (Musila, 2016). Ces observations rejoignent en partie celles de Narayanan (2020) qui note, au sujet de Colombo (Sri Lanka) et de Dehli (Inde), que la volonté de modernisation de ces villes, s’incarnant dans le geste aménagiste, en vient à être marginalisante :

The urban expert supplanted the ordinary ordinary knowledge, by using scientific data and mapping tools. These abstracted representations of the city are then used to plan for the future, which may claim itself to be objective [...] The plan is rendered scientific, and the irrational city and its ordinary citizens, need to mend their ways of life to confirm to these plans. (pp. 991, 992)

En somme, le traitement critique, si ce n’est négatif des pratiques et savoirs urbains endogènes, l’importance accordée aux dysfonctionnements urbains, puis la prégnance de l’urbain occidental, ne participent-ils pas, au final, d’un imaginaire géographique reproducteur qui occulterait les territorialités et modes d’habiter des villes et urbanités subsahariennes?

5.3 Théories voyageuses : l’absence marquée de déplacements géo-épistémiques

Souhaitant poursuivre la réflexion de la section précédente, nous nous sommes attardé sur les déplacements géo-épistémiques qui seraient à l’œuvre afin de mieux cerner comment sont considérées – ou pas – les différences (réflexions hybridantes) et s’il y a une véritable expression de la diversité (réflexion hybridée) parmi la géographie savante francophone étudiant les villes et urbanités subsahariennes. Autrement dit, à la lumière de nos constats quant au modeste degré de relationnalité entre l’Occident francophone et l’Afrique subsaharienne, mais aussi des rares occasions de refonte conceptuelle, est-il possible de parler d’hybridation des savoir-penser, savoir-faire et savoir-dire disciplinaires?

5.3.1 Interactions et interrelations entre géographes : un dialogue Nord/Suds peu engagé

L'analyse des références bibliographiques des articles de notre corpus puis des partenariats scientifiques voulait établir si une certaine diversité, soit un Nous disciplinaire inclusif, prévalait entre les géographes occidentaux-ales et afro-continentaux-ales. À la lumière de nos données, force est de constater une absence marquée de diversité. En effet, différentes communautés régionales (Occident et Afrique francophone) semblent exister sur des voies résolument parallèles; rarement réfère-t-on de part et d'autre aux travaux des autres communautés. Plus précisément, si on retrouve de multiples références occidentales dans les travaux afro-continentaux, elles sont de nature plus théorique et abstraite, alors même que les études empiriques de terrains urbains subsahariens par les géographes occidentaux-ales demeurent peu citées. L'équivalent est aussi notable pour les géographes occidentaux-ales qui citent fort peu les travaux afro-continentaux. D'ailleurs, pour Sundberg (*in* Kitchin et Thrift, 2009), si “geographers situated in other parts of the world [...] find that they must engage Western scholarship to be recognized as international” (p. 641), cette nécessité n'engage aucune réciprocité de la part des chercheur-euse-s occidentaux-ales. Nombreuses sont les chercheur-euse-s qui, s'ils ou elles ont un intérêt particulier pour les pays des Suds en tant qu'objet d'étude, s'avèrent indifférent-e-s à la production intellectuelle qui en émane (Collyer, 2018; Comaroff et Comaroff, 2012). Par conséquent, on assisterait davantage à une co-existence au sein d'une même revue – quoiqu'inégalement selon la revue – qu'à un dialogue permettant l'expression d'une certaine diversité.

Cela posé, il est possible – voire probable – que cette absence de dialogue soit en partie liée, comme discuté au chapitre I, à un accès plus ardu aux ressources et aux infrastructures de recherche au sein des campus universitaires africains (Cloete, Maassen et Bailey, 2015). En effet, certaines carences transversales d'ordre institutionnel structurent toujours les univers académiques africains (Larsen, 2016; Mushemeza, 2016), de sorte que la faible représentativité des travaux afro-continentaux ne serait pas que le produit de facteurs exogènes⁴⁴. De la même manière, Collyer (2018) note que les outils prévalents de transmission et de diffusion des travaux scientifiques que sont les moteurs de recherche peuvent s'avérer marginalisants pour les travaux publiés dans des

⁴⁴ Par exemple un accès difficile aux revues occidentales en raison de standards ou de normes scientifiques trop rigides.

revues non-occidentales⁴⁵. Ces réalités, présumons-nous, contraignent en partie la constitution d'un dialogue abouti et, ce faisant, d'une certaine diversité, au sein de la géographie à l'étude.

En somme, le faible dialogue scientifique constaté soulignerait le peu d'intégration des diverses communautés de géographes au sein de la géographie savante francophone. Cela étant, doit-on se satisfaire des processus institutionnels d'inclusion en termes numériques, qui ne seraient que "the minimum level of commitment [...] not the end goal" (Gaudry et Lorenz, 2018, p. 220)? En effet, n'est-il pas préoccupant que les modes d'intelligibilisation du monde à l'œuvre empêchent les réalités empiriques « locales » d'être étudiées et exprimées avec acuité? Ne faut-il pas que les modes d'appréhension savants changent foncièrement? Cela ne semble pas réellement amorcé s'il faut en croire notre corpus.

5.3.2 Une hybridation partielle du savoir-penser

Le faible degré de théorisation des réalités empiriques abordées dans les textes de notre corpus explique pour partie cette absence de refonte des modes d'appréhension des urbains subsahariens. Ainsi, si « la compréhension du monde est beaucoup plus ample que la compréhension occidentale du monde » (de Sousa Santos, 2006, *cité par* Grosfoguel et Cohen, 2012, p. 42), très peu d'opportunités de ce genre ont été notées dans nos données. Hormis un géographe qui parle d'une urbanité caractérisée par « l'inconnu, l'aléatoire, l'appropriation, la réversibilité, la flexibilité, l'interstice, etc. » (09-Cb-2013, para. 27), de même que l'article portant sur le droit à la ville aux Suds discuté au chapitre IV (19-Cb-2019), les villes et urbanités subsahariennes semblent peu servir à la redéfinition des usuelles clés conceptuelles. Constitué en majorité d'études de cas, notre corpus concourt davantage à une certaine production des connaissances factuelles qu'à un engagement marqué à réviser les clés conceptuelles d'une manière plus empreinte d'authenticité,

⁴⁵ Soulignons que l'inventaire fait des revues afro-continentales disponibles en vue de notre dépouillement relativise certainement le primat de publier dans des revues scientifiques exogènes et la portée des carences institutionnelles limitatives quant à la possibilité de mettre sur pieds des revues afro-continentales dont discutent Mbonda (2019) et Timera *et al.* (2019). Du côté francophone, notons par exemple la *Revue ivoirienne de géographie des savanes*, la *Revue Baobab, Ahoho. Revue de géographie du Lardymes*, la *Revue de géographie du laboratoire Leïd*, ou encore *GARI. Recherches et débat sur les villes africaines*; de celui anglophone, *African Geographical Review* ou encore *Ghana Journal of Geography*, pour ne nommer que ceux-là. Par ailleurs, des moteurs de recherche recensant les revues afro-continentales montrent une certaine vitalité de publication scientifique : *Africa Portal* (<https://www.africaportal.org/>); *ScienceAfrique* (<https://www.scienceafrique.org/ressources-documentaires/>), *AfricaBib* (<https://www.africabib.org/index.htm>) ou encore *Sabinet* (<https://journals.co.za/>).

les mêmes constats se répétant trop souvent d'une étude à l'autre. Soit un phénomène qui n'est pas sans souligner, à nouveau, la nature possiblement construite de l'ignorance, sinon de négligence.

Comme établi au chapitre IV, les études proposant une véritable lecture conceptuelle du phénomène sous enquête le font généralement à partir de concepts peu ou non définis. Nos analyses confirment à cet égard les observations de Keim (2016) sur la difficulté d'étudier la circulation des savoirs. En effet, elle est d'avis qu'une analyse épistémologique des pérégrinations conceptuelles peut s'avérer ardue lorsque les concepts employés sont mal définis ou indéterminés, ce malgré leur caractère polymorphe qui nécessiterait des précisions. Pourtant, comme elle l'indique :

La définition des concepts est nécessaire pour diverses raisons : elle permet une communication adéquate et une compréhension intersubjective sur la base d'un langage commun. Des définitions claires garantissent que chacun puisse les reprendre et les communiquer sans distorsion de leur signification. [...] dans la recherche empirique, des définitions nettes permettant une opérationnalisation précise sont nécessaire afin de soumettre les constructions théoriques à la vérification empirique (Schnell et al., 1989, p. 41). (Keim, 2016, pp. 6-7)

Ne s'agit-il donc pas d'une certaine expression de négligence, voire peut-être même d'ignorance, contraignant l'analyse des pérégrinations géo-épistémiques? Elle invite à cet égard à :

se demander si les concepts en circulation sont utilisés de manière signifiante ou productive, à l'opposé d'un simple 'étiquetage' superficiel, qui sera non seulement imprécis, mais offrira également un piètre potentiel heuristique en ne générant que bien peu de nouveaux éclaircs analytiques. (Keim, 2016, p. 26)

Plus encore, ce flou conceptuel s'accompagne dans plusieurs cas d'une application à l'emporte-pièce des concepts choisis, sans qu'ils servent vraiment à l'analyse des données. À cet égard, Ghasarian (*in* Smouts, 2007) note, en discutant de recherches françaises sur l'Île de la Réunion, que :

Les savoirs en sciences humaines et sociales produits par les chercheurs métropolitains et locaux, qu'ils soient postcoloniaux ou non, sont, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, assez uniformes, dans la mesure où les concepts employés pour rendre compte des réalités vécues sont en effet souvent quelque peu « réchauffé » en sciences humaines et sociales, dans la mesure où ils enferment les analyses dans du prêt à penser. (p. 383)

À la lumière de nos observations, nous sommes porté à abonder en ce sens. Si le processus des théories voyageuses et les actualisations conceptuelles ont le potentiel de relativiser l'autorité des idéaux et préceptes académiques actuels, leur très faible présence au sein de notre corpus nous incite à (prudemment) avancer qu'on est peut-être ici face une forme de pensée autoritaire (*authoritarian thinking*), soit un mode de pensée qui renvoie à :

bestowing on theory the role of an empty framework for changeable contents, authoritarian thought free itself from the disturbing need to confront that which has not yet been thought (the real thus being the here and now) [...] and supports itself in the already seen (an exemplary fact), in the already thought (previous theory), in the already enunciated (authorized discourse)... *Incapable of thinking difference*. (Chauí, 2011, p. 145, citée dans Jazeel, 2019a, p. 12, italiques ajoutés par nous)

Il reste que, selon Canagarajah (2002), pour les chercheur-euse-s des pays des Suds :

the status of academics is defined by the extent to which they can be useful to their community. [It] doesn't mean that local scholars don't have any interest in constructing new knowledge. It is simply that this is a more implicite and indirect by-product of their research – not something undertaken always for its own sake. (p. 118)

S'appuyant sur des entretiens avec des chercheur-euse-s africain-e-s, Grosz-Ngaté (2020) y voit là l'essence même de la décolonisation des savoirs :

Decolonized knowledge is knowledge that responds to the needs of (African) societies, historian Babacar Fall told me when I inquired what such knowledge would be. His view found deep resonance among the other colleagues in both Senegal and Mali. Their responses converged on the point that research ought to contribute to social, economic, and political transformation rather than to knowledge production in and of itself, "for the academic community" as Daouda Keïta put it. (p. 697)

Cela est notamment sensible au fait que des énoncés basés sur l'interventionnisme, c'est-à-dire interpellant directement les autorités pour mettre en place des pratiques urbanistiques améliorées, sont bien plus présents chez les géographes afro-continentaux-ales (45 occurrences au sein de 79 articles) qu'occidentaux-ales (6 occurrences pour 42 articles). De manière similaire, un souci de praxis bien plus que de théorisation est perceptible dans les travaux afro-continentaux. Les quelques tentatives de refonte conceptuelle notées sont plus le lot de géographes occidentaux-ales qu'afro-continentaux-ales. Pareil souci pour les retombées directes de leur étude pourrait

également expliquer la tendance des géographes afro-continentaux-ales à étudier leur propre pays, ce alors que sont de plus en plus favorisés les liens entre les universités et leur ville d'attache pour une pratique plus sensible et investie des réalités locales (den Heijer et Curvelo Magdaniel, 2018). Cela se répercute également dans les thématiques de recherche, l'agriculture urbaine, les réseaux de commercialisation et les services sanitaires urbains étant largement plus présents au sein des études afro-continetales que celles occidentales, plus intéressées par les migrations, le tourisme et les programmes de rénovation urbaine.

Dans un autre ordre d'idées, si Connell (2017) est d'avis que d'être publié-e dans des revues occidentales limite l'expression des manières autres qu'occidentales de faire de la science, présumées plus sensibles à la différence, nos constats ne permettent pas de valider cela. Nous présumons que la littérature scientifique occidentale, obligeant ses praticien-ne-s à s'exprimer selon des canons scientifiques standardisés, entraverait la compréhension des typicités des villes subsahariennes. En filigrane, nous nous demandions s'il était possible de dégager des revues afro-continetales examinées la trame d'un savoir-penser, faire et dire géographique davantage au diapason de ces typicités. Or, après l'analyse de nos données, on ne peut répondre positivement. Au contraire, la majorité des articles publiés dans les revues afro-continetales adoptent une posture scientifique, propre aux diktats d'un positivisme rigide propre à la Pensée occidentalomoderne⁴⁶. Ainsi, si de Suremain (2021) note à propos de l'histoire pratiquée dans l'université d'Abidjan que « par des processus d'appropriation et de réappropriation de savoirs et de méthodes, [se] développe une pratique renouvelée de l'histoire » (p. 184), nous ne pouvons en dire autant de la géographie afro-continetale. Nous constatons plutôt la perpétuation d'une géographie solidement constituée et largement façonnée par des normes, préceptes et imaginaires occidentaux.

⁴⁶ Il aurait fallu ici vérifier les syllabus ou faire des entretiens pour bien cerner l'empreinte des contenus occidentaux dans l'enseignement de la géographie universitaire, étant donné que "Functioning as the intellectual center, the West trains periphery scholars in its institute, sponsors expertise and scholarship, sends aid for educational purposes, and gives teaching materials and published literature to periphery communities. Through these channels, content knowledge and pedagogies of the center enter into local classrooms. These supposedly altruistic services thus play a part in spreading the Western orientation to life and values" (Canagarajah, 2002, p. 40). Cette mainmise de l'Occident ne peut donc qu'être supposée compte tenu de la nature de nos données. Précisons cependant que les géographes afro-continetaux-ales n'ont pas, à eux, elles, seul-e-s, la charge de réviser et d'actualiser les cadres conceptuels et les pratiques de recherche. Il s'agit là d'un souci qui devrait interpeller tout-e géographe.

Cela peut être dû entre autres au fait que l'article scientifique, soit-il dans une revue occidentale ou issue des Suds, participe parfois d'« un processus de formatage des publications » basé sur un « modèle de scientificité, des 'standards de pensée' selon la formule de Dominique Desjeux qui, certes, possèdent leur intérêt et leurs justifications, mais qui en viennent à marginaliser d'autres manières de concevoir le travail scientifique, comme aussi ceux qui le pratiquent » (Genard et Roca i Escoda, 2019, para. 22). Canagarajah (2002) abonde dans le même sens, alors que pour lui ces conventions et normes :

are not just passive frameworks for channeling preconstructed knowledge but active mechanisms for imposing desired ways of thinking. They are not only ways of achieving textual coherence but instruments for filtering knowledge. [...] There are not just the medium but the message. (p. 84)

Tout compte fait, nous ne pouvons véritablement déceler dans notre corpus des pérégrinations géo-épistémiques. Par conséquent, il nous est impossible de vérifier la séquence de redéfinition conceptuelle proposée par Said (1983; 2000), soit dislocation, modifications, confrontation, forme renouvelée. Les articles ici examinés n'en éclairent pas moins partiellement l'intégration inachevée de la différence et la timide expression de la diversité.

5.4 Colonialité de la pensée : des tenants institutionnels et socio-cognitifs aux aboutissants épistémologiques et disciplinaires

La colonialité de la pensée, en tant que mode de pensée occidental-centrique, fut-il précisé d'entrée de jeu, structurerait à la fois les modes d'intelligibilité du monde et les canaux institutionnels des diverses disciplines (Mignolo, 2003). Au su de nos constats et interprétations quant aux lectures faites des urbanités et villes subsahariennes, est-il alors possible d'avancer que celles-ci sont l'expression d'une colonialité de la pensée qui, surdéterminante, normerait la géographie savante francophone, ce de telle manière que celles-ci sont, au final, insuffisamment comprises? Si oui, quels sont les tenants et aboutissants socio-cognitifs de cette colonisation de la géographie subsaharienne?

5.4.1 Le positivisme : vecteur de colonialité

Il a été établi qu'on retrouve au sein de notre corpus plusieurs formes de dépendance académique et cognitive des Suds envers les appareils scientifiques occidentaux, à savoir les corpus d'éducation,

les cadres conceptuels et méthodologiques, les définitions des prédicats scientifiques, de même que la dépendance culturalo-linguistique de la recherche et de l'enseignement (Alatas, 2004; Boulbina, 2012; Hountondji, 1988; Tonda, 2012). Il n'a toutefois pas été possible d'infirmer ou de confirmer certaines autres dépendances telles que les canaux de diffusion (déjà présenté), le prestige des institutions occidentales ou encore le primat des relations entre intellectuels de manière verticale plutôt qu'horizontale (partenariats Nords-Suds plutôt que Suds-Suds). En effet, l'identification et la confirmation du prestige des institutions occidentales auraient nécessité des entretiens et si on note des partenariats de type Nord-Suds, on retrouve également maints partenariats intra-africains mais nul issus d'autres régions des Suds. Est-il possible que cette absence de dialogue scientifique, également identifiable dans les pratiques bibliographiques, soit prescrite par cette même colonialité?

Ces diverses formes de dépendance incitent les études décoloniales à préconiser, réfléchir et transformer les lieux traditionnels de production des connaissances (Boulbina, 2012; Gaudry et Lorenz, 2018; Mbembe, 2016; Ndlovu-Gatsheni, 2021a), car les cursus pédagogiques seraient "rooted in colonial apartheid and Western worldviews and epistemological traditions" et donc "continues to reinforce white and Western dominance and privilege" (Heleta, 2016, *cité par* Gaudry et Lorenz, 2018, p. 223). À l'égard du continent africain, Tonda (2012) et Daley et Murray (2022) avacent que cette mainmise sociocognitive s'exprime par une structuration du travail analytique et des schémas explicatifs modulés par des imaginaires – tant de la science que de l'urbain – propres à la pensée occidentale – et, plus particulièrement, à l'épistémologie positiviste – qui surdéterminent les modes d'appréhension du réel. Ce phénomène fut amplement noté dans notre corpus. Les normes et prédicats de la connaissance et de l'article scientifiques, régissant les textes publiés tant dans les revues occidentales qu'afro-continetales, semblent en effet inéluctablement façonner les manières dont les connaissances géographiques sont produites et diffusées. Ainsi, selon Chivallon (2019), les études postcoloniales puis le projet de décolonisation des sciences ne sont cependant pas toujours arrivés à :

créer un espace d'énonciation différent de celui fondé sur la colonialité-modernité du savoir [...] Pour l'heure, le déplacement théorique ramène au centre plus qu'il ne s'en éloigne [compte tenu] des acteurs liés par des exigences d'énonciation et d'acceptation de leurs discours au sein de l'espace hyper normé de la science. (pp. 13, 14)

La colonialité de la pensée, passablement achevée et bien ancrée, ne serait-elle pas ainsi de l'ordre de ce que Castoriadis (1975) nomme l'imaginaire central institué? Matriciel et fédérateur, « signifié-signifiant central [...] sens indiscutable et indiscuté » (Castoriadis, 1975, p. 219), pareil imaginaire organise la consolidation de grands systèmes d'images et de représentations du monde. Or, la continuité et l'omnipotence de l'épistémologie positiviste, dont la nature est occidentalocentriste et partie intégrante de la colonialité de la pensée (Daley et Murray, 2022), ne sont-elles pas ce qui anime et signifie la plupart des réflexions et préoccupations scientifiques ici recensées? Les idéaux guidant les pratiques scientifiques dégagés dans notre corpus ne sont-ils pas l'expression sociocognitive d'un certain imaginaire des Lumières qui en appelle d'une représentation objective du réel ⁴⁷ (Appadurai, 2000)? Par le biais de « redondances perfectionnantes » (Durand, 1964, p. 15) (canons disciplinaires, méthodologies préconisées, hyper-normalisation de l'écriture), pareil imaginaire n'arrive-t-il pas à asseoir sa légitimité et à s'autonomiser comme *signification centrale*? Selon Appadurai (2000), c'est l'éthique positiviste/moderne de la recherche en tant qu'imaginaire central institué qu'il faut interroger, non pas pour l'éliminer, mais pour en (ré)évaluer la pertinence au su des évolutions et transformations du réel qui appellent des manières autres de le saisir, de l'exprimer, puis de le gérer. À la lumière de nos données, cet imaginaire central qu'est la colonialité de la pensée est si structurant que sont reproduits bien plus que restructurés ou transformés les tenants épistémologiques occidentalocentriques – entre autres, voire tout particulièrement, positivistes – et leurs imaginaires afférents.

5.4.2 L'aplanissement du réel comme corolaire de la colonialité?

Le « mythe de la complétude rationnelle » (Castoriadis, 1975, p. 350) qui guide l'épistémologie positiviste identifiable dans une grande majorité des études recensées relèverait d'une logique *identitaire-ensembliste*. Ce mode de pensée s'appuierait en effet sur une ontologie unitaire, fondée sur une conception du monde articulée autour de déterminations fixes (identitaire) elles-mêmes séparées ou réunies (ensembliste), où toute détermination est définie par certains prédicats (Castoriadis, 1975). Cette logique identitaire-ensembliste surdéterminerait tant le dire/représenter social (*legein*) que le faire social (*teukhein*) puisque « le faire/représenter social présuppose

⁴⁷ Où le risque est pourtant grand « d'introduire subrepticement *une* rationalité (la nôtre) pour lui faire tenir le rôle de *la* rationalité » (Castoriadis, 1975, p. 243, italiques dans l'original). La mainmise de la rationalité positiviste est certainement perceptible au sein de notre corpus d'analyse, agissant à forte majorité comme mode privilégié d'intelligibilisation du monde et présumé comme certifiant la scientificité des connaissances géographiques.

toujours et se réfère à des objets distincts et définis, pouvant être collectés et former des tous composables et décomposables, définissables par des propriétés déterminées et servant de support à la définition de celles-ci » (Castoriadis, 1975, p. 336).

Pareille logique est amplement identifiable au sein de notre corpus, principalement à partir des modes de création d'images hétérogénéisantes et homogénéisantes, mais aussi de la prégnance des méthodes quantitativistes, ce alors que :

ideologies of scientism include a valorization of quantitative methods. Quantitative methods are an exemplary tool of abstraction. They afford the researcher the ability to take a cacophonous diversity of incommensurable, particular responses and translate them into a common metric. This is a powerful affordance that often enables important insights. However, this feature of quantitative methods also enables both the neocolonial resource extraction model of research and the illusion of positionless observation via abstraction of information from context (Denzin & Lincoln, 2012). *The coloniality of knowledge is evident in mainstream practices of quantitative research* both as a process of abstraction that translates content-rich, context-particular meaning into content-free, context-general information and in reinterpretation of the resulting, translated information in ways that reflect mainstream scientific imagination rather than the experience of the original source (Kidder & Fine, 1997). (Adams, 2014, p. 469, italiques ajoutés par nous)

Procédant en vertu d'*un* type de réel, sinon d'un mode de conception spécifique, cette rationalisation catégorisante du réel ne participe-t-elle pas *de facto* de son amenuisement (Durand, 1964)? Ne mène-t-elle pas à l'élimination des éléments différents qui pourraient mettre en cause les principes et préceptes de l'idéal de la maîtrise rationnelle du monde provenant des Lumières⁴⁸? C'est d'ailleurs pourquoi Castoriadis (1975) insiste sur le travail continu de réévaluation qu'il y a à faire de nos catégories conceptuelles en tant qu'expressions des modalités et finalités de nos rapports au réel. Sans un tel travail, le risque est grand que le travail analytique procède d'un pré-asservissement des « hommes à ses schémas, en les soumettant à ses catégories » (Castoriadis, 1975, p. 101).

Sans ce processus réflexif, nous serions en présence de ce que Castoriadis (1975) nomme une société *hétéronome*, caractérisée par un institué qui étouffe l'instituant, c'est-à-dire pour qui toute

⁴⁸ Ainsi, « certains considèrent le rationalisme comme le seul progrès de la conscience, d'autres comme l'aliénation de l'esprit » (Maréchal, 1994 : 15).

transformation est impossible en vertu d'institutions et de significations posées comme définitives, et donc indiscutées et indiscutables. Or, n'y a-t-il pas une nécessité, pour reprendre Castoriadis (1975), de laisser un imaginaire instituant (activité créatrice, re-signifiante, de l'ordre de l'à-être) remanier, voire refondre, notre imaginaire institué (signifié et signifiant, de l'ordre de l'étant)? De laisser place à un processus d'auto-altération qui, relevant de forces désagrégantes et reconfigurantes, est pure capacité de mises en relation nouvelles de diverses déterminations partielles et indépendantes, infinies et indéfinies, re-liées par un surinvestissement de sens (Castoriadis, 1975)? Pareil processus ne permettrait-il pas à la géographie savante francophone d'actualiser ses savoir-penser, savoir-faire et savoir-dire et, par le fait même, de remanier l'imaginaire associé aux villes et urbanités subsahariennes et, ceci entraînant cela, à l'urbain en tant que condition territoriale à la fois unique et singulière de librement s'exprimer?

“Ironically, expending the academy’s view of what counts as knowledge is actually consistent with the purpose of the university in the first place, to expend the bounds of the human imagination and explore truth in all its forms” (Gaudry et Lorenz, 2018, p. 221). Or, tou-te-s ne peuvent également statuer sur ce qui est admissible comme type de connaissance, voire élaborer d'autres modes de pensée. En effet, ce que la colonialité de la pensée met en exergue, ce sont les liens entre inégalités sociales et production des savoirs, soit des inégalités épistémiques de diverses natures. Si une grande variété de conceptualisations existe pour penser les inégalités épistémiques (Godrie et Dos Santos, 2017), celles-ci peuvent globalement se résumer à une inégalité dans la génération et la reconnaissance de savoirs de tout type, une inégalité menant à une incapacité pour certains groupes de « développer leurs propres cadres épistémiques » (Bhargava, 2013, p. 44) pour rendre intelligible leur existence (Fricker, 2007). Ces inégalités, opérant par l'intériorisation de diktats cognitifs historiquement et politiquement produits, empêchent la reconnaissance et la consolidation des multiples manières (épistémologies) qu'ont les êtres humains d'habiter le monde, de le comprendre et de faire sens de leur existence (ontologies), assurant des univers scientifiques intégrateurs et inclusifs (de Sousa Santos, 2014; Piron, 2018).

CONCLUSION

“To write the world from Africa or to write Africa into the world, or as a fragment thereof, is a compelling and perplexing task” (Mbembe et Nuttall, 2004, p. 358).

L’objectif principal de ce mémoire de maîtrise était d’affiner la compréhension de la géographie savante francophone lorsqu’elle traite des Afriques subsahariennes urbaines. Nous avons pour ce faire tenté de saisir les ascendants épistémologiques à l’œuvre de même que les pratiques institutionnelles qui leur sont sous-jacentes, ce à partir des imaginaires qui les sous-tendent. Nous souhaitons ainsi démontrer si – et le cas échéant, comment – les tendances épistémologiques constatées, de même que leurs ascendances et/ou corrélaires imaginatifs et discursifs, pérennisent certaines visions du monde, inscrites qu’elles seraient dans des rapports de pouvoir (Gregory, 1994).

Notre première hypothèse secondaire avançait que les savoir-penser théorique et les savoir-faire méthodologiques sont ancrés dans des approches qui induisent et/ou sont afférentes à une ignorance épistémique. Il a été montré à cet égard qu’il y a des écarts numériques importants dans les constituants urbains subsahariens investigués, ce qui suppose que certaines réalités urbaines demeurent peu ou sous étudiées. Ainsi, les choix de terrain d’étude et donc des réalités urbaines mises en lumière ne peuvent-ils pas induire – ou surmonter – une certaine négligence? Saisir l’ampleur du phénomène urbain subsaharien est-il possible sans l’étude d’autres constituants que les capitales/métropoles, le territoire, l’urbanisation et les pays d’Afrique francophone? Serait-il fécond – voire judicieux – pour les géographes occidentaux-ales, de considérer davantage les travaux portant davantage sur les villes secondaires et principalement publiés dans les revues afro-continetales? Soit tant de questions qui, croyons-nous, méritent considération pour parvenir à une réflexion géographique plus accomplie des villes et urbanités subsahariennes.

En outre, les tenants épistémologiques des 134 articles recensés ne sont que rarement explicités. Une situation attribuable, a-t-il été dégagé, à une posture positiviste dominante au sein de la production des connaissances géographiques francophones sur les villes et urbanités subsahariennes, ce qui entraînerait à certains égards moins de nuances vis-à-vis leur complexité. Il reste que les imprécisions qui caractérisent à la fois les pratiques méthodologiques et les usages

conceptuels des textes de notre corpus nous incitent à nous demander : la négligence sensiblement constatée est-elle due au manque de transparence quant au processus de recherche ou plutôt au processus de recherche lui-même? La seconde possibilité serait, avançons-nous, plus préjudiciable pour les villes et urbanités subsahariennes et relèverait davantage d'une ignorance telle que nous l'entendons. Or, après l'analyse des données, s'il est possible de déceler une certaine négligence à l'œuvre, il n'est pas possible de statuer sur la question de l'ignorance. Cela est d'une part dû au fait que ce même manque de transparence quant au processus de recherche nous empêche d'évaluer pleinement le processus de recherche en lui-même. D'autre part, la négligence qui nous apparaît en cause peut être liée à un relayage au second plan des préoccupations épistémologiques ici investiguées au profit de préoccupations plus pragmatiques et urgentes à l'égard des villes subsahariennes. Soit autant de considérations qui limitent notre capacité à faire la démonstration d'une ignorance à l'œuvre.

Notre deuxième hypothèse secondaire soutenait qu'un imaginaire occidental-centrique façonne la lecture des phénomènes étudiés, reproduisant dès lors les traits urbains occidentaux comme faits universels et cadres de référence pour toute interprétation, ignorant et/ou taisant par le fait même leurs spécificités géo-culturelles. Nos constatations nous permettent de valider en partie la prégnance d'un tel imaginaire. Ainsi, s'il est parfois possible d'identifier l'expression d'imaginaires (re)créateur et poétique ayant le potentiel d'amorcer pareille refonte dans les études qui abordent les savoirs et pratiques géographiques endogènes autres qu'occidentales de faire et de vivre la ville, ce potentiel est insuffisamment exploré et demeure donc inabouti. En effet, même lorsque les spécificités géo-culturelles des villes subsahariennes sont rapportées, elles le sont par le truchement de cet imaginaire reproducteur, qui nie ou amoindrit leurs typicités et dès lors leur potentiel de refonte des représentations et conceptions de l'urbain qui ont cours.

Cela posé, l'imaginaire reproducteur identifié préside-t-il ou découle-t-il des pratiques épistémologiques? Autrement dit, est-il cause ou conséquence? À la lumière de nos données, cet imaginaire agit tant en amont qu'en aval. Il mène ainsi à l'emploi de modes d'appréhension occidental-centrique éprouvés et peu remaniés qui induisent à l'occasion des lectures dichotomiques de savoirs et pratiques urbains endogènes, posées comme mésadaptées car trop différentes par rapport au modèle ou référent occidental de la ville et de son développement.

Notre troisième hypothèse secondaire postulait que l'hybridation du savoir-penser géographique, possible par un dialogue entre des géographes de divers horizons et par l'actualisation des concepts à l'aune des terrains urbains subsahariens, est insuffisante. Cette hypothèse est aussi en partie validée. En effet, le peu d'hybridation constaté s'exprime notamment dans une faible présence d'échanges entre les géographes occidentaux-ales et afro-continentaux-ales, tant dans les références bibliographiques – et donc les corpus scientifiques auxquels on s'abreuve - que dans les partenariats scientifiques. À la lumière de nos données, il est ardu de parler d'une seule et même communauté savante investie d'un savoir commun tant semble segmentée la production des savoirs sur les villes et urbanités subsahariennes, entre d'un côté l'Occident et de l'autre le sous-continent subsaharien. Plus fondamentalement, on ne peut parler d'hybridation du savoir-penser géographique tant sont dominants les canons conceptuels et méthodologiques, de même que les schémas explicatifs occidental-centriques de l'urbain, ceux-ci n'étant jamais vraiment ré-articulés et redéfinis, voire même questionnés. Ce phénomène est également sensible à la sous-exploitation des imaginaires (re)créateur et poïétique; si les savoirs et pratiques géographiques endogènes sont parfois nommés, ils ne sont jamais mobilisés pour amorcer une refonte des modes d'appréhension et de conception de l'urbain afin de mieux témoigner de ses articulations et expressions plurielles.

Face à ce bilan quant à nos hypothèses secondaires, il nous est tout de même possible d'avancer que la géographie savante francophone, à partir du cas des villes et urbanités subsahariennes, demeure guidée par un *épistémè* fort normatif. Pareille normativité – attendu qu'on ne sait pas vraiment s'il s'agit là d'une caractéristique innée à la science ou encore à certains courants de pensée – empêche l'émergence et même l'expression de lectures autres, éventuellement plus en phase avec les réalités locales et les populations qui les habitent et qui les conçoivent. Bref, pour reprendre notre hypothèse principale, une certaine colonialité de la pensée est bel et bien à l'œuvre, éradiquant la diversité tant des regards (épistémologie) que des objets regardés (villes/urbanités subsahariennes), ce parce qu'elle considère trop peu ou mal l'imaginaire et la géographicités subsahariens. En effet, les valeurs, préceptes et idéaux qui animent et signifient la production géographique à l'étude, avons-nous cherché à faire valoir, relèvent de la conception positiviste du savoir et d'imaginaires géographiques de la ville que préconise l'Occident. En ce sens, en tant que modes cognitifs, ou savoir-penser, les analyses et interprétations qui en résultent sont du registre

épistémologique plus qu'ontologique et ne peuvent de ce fait prétendre permettre *la* connaissance dans son entièreté.

Nos constatations et interprétations sont tributaires des moyens que nous avons employés. Des moyens qui ne se sont pas révélés toujours aussi féconds qu'espérés et sur lesquels nous aimerions maintenant revenir.

D'abord, nous avons puisé dans les univers théoriques postcoloniaux pour élaborer nos cadres conceptuel et opératoire. Intéressé par la colonisation des imaginaires savants et les rapports de pouvoir qui structurent la production des connaissances géographiques, pareil choix nous apparaissait logique et fécond puisque "Postcolonialism challenges the authority of western geographical knowledge, the privileging of western traditions of representation, and the primitivism and exoticism of western geographical claims to know, theorise and represent the rest of the world" (Nash, 2004, p. 107)⁴⁹. Au demeurant, ce choix était en concordance avec le type d'interprétation qualitative que nous voulions préconiser qui est généralement "theory driven in the sense that to extract deeper meaning from an account, it is necessary to have access to theoretical concepts with which to interrogate the text" (Willig *in* Flick, 2014, p. 137). L'emploi des courants postcoloniaux nous a assurément permis de réfléchir sur ces aspects et de faire un état des lieux quant à leur présence et à leur portée à l'égard de notre sujet d'étude. En ce sens, pareil cadre théorique s'est avéré pertinent pour réfléchir sur l'acceptation et la reconnaissance – ou l'absence de – de manières autres de penser et d'habiter les villes en fonction des savoirs et pratiques géographiques subsahariennes, mais surtout de leur traitement par les géographes.

Notre analyse s'est articulée autour du méta-concept de colonialité, des concepts-clés d'ignorance, d'imaginaire géographique et de théories voyageuses, puis des concepts opératoires de savoir-penser et savoir-faire, d'imagination, différence et de diversité. Ces diverses clés d'interprétation nous ont été fort utiles pour bien cerner divers constituants de la colonialité de la pensée, mais surtout leur influence mutuelle. L'apport principal de colonialité de la pensée a été de pouvoir

⁴⁹ Ces réflexions sur l'essence même de la Pensée géographique et sur sa portée et sa finalité amènent d'ailleurs Jazeel (2017) à avancer que "the ongoing coloniality of geographical knowledge production [...] is also now every geographer's problem" (p. 334). McEwan (*in* Kitchin et Thrift, 2009) va même plus loin : "human geography risks irrelevance if it ignores the lessons of postcolonialism" (p. 332).

considérer conjointement les tenants et les aboutissants cognitifs comme institutionnels de l'entreprise coloniale afin de démontrer en quoi ils se co-construisent. Par le biais de nos concepts-clés et de nos concepts opératoires, et surtout par leur mise en relation, nous avons ainsi pu explorer cette co-construction et démontrer comment elle s'articule et s'exprime à l'égard de notre objet de recherche. Cela posé, force est toutefois de constater un manque d'aisance de notre part à l'égard des outils théoriques et conceptuels empruntés, tant et si bien que nous n'avons pu réaliser pleinement l'analyse proposée. Nous en voulons pour preuve la démonstration en demi-teinte de nos hypothèses de recherche et de leur concept-clé respectif. C'est pourquoi la portée heuristique de l'ignorance, des imaginaires géographiques et des théories voyageuses demeure amoindrie, sinon sous-exploitée.

Afin d'investiguer nos questions et hypothèses de recherche, nous avons eu recours à un corpus de 134 articles scientifiques issus de revues géographiques francophones qui ont ensuite été l'objet d'une analyse critique de discours. Suivant Fairclough (1995), il s'agissait de lier l'analyse des qualités textuelles des travaux retenus à une analyse de la pratique discursive qui permet la reproduction (maintien de l'ordre social) ou la restructuration (transformation sociale) et, enfin, de réfléchir aux rapports de pouvoir qui peuvent s'opérer dans ce maintien ou cette transformation en fonction du contexte socioculturel et institutionnel (pratique sociale). Nous souhaitons toutefois être prudent face aux écueils des lectures dichotomiques dominants/dominés souvent réductrices « où d'un côté, tout serait riche, créatif et imaginatif et, de l'autre, répressif et dominateur » (Chivallon, 1999, p. 299)⁵⁰. En effet, il est trop facile de « passer d'une universalité artificielle qui masque les inégalités à des hypothèses de domination qui la réifient. [...] Ce qui est plus difficile à mettre en mots, ce sont les relations asymétriques mais non totalisantes, n'impliquant ni égalité ni domination complète » (Cooper, 2021, p. 374).

⁵⁰ Nous tenions par ailleurs, dans le sillon de Eboussi Boulaga (1977 cité par Abadie, 2018) et Hountondji (2017), à éviter de proposer une lecture d'une « manière » africaine de faire géographie. D'abord parce que “there is no simple and intellectually unproblematic way of distinguishing different geographical tradition” (Noxolo, Raghuram et Madge, 2008, p. 162) et ensuite parce que toute réflexion sur des manières autres – ici, africaines – de lire le monde « n'a de sens qu'à l'intérieur d'une réflexion sur la géopolitique de la production philosophiques et des savoirs, saturée de motifs et d'imaginaires coloniaux » (Kisudiki, 2014, p. 90). Nous souhaitons ainsi aborder toute « différence » principalement en termes de rapports socio-culturels et socio-politiques.

Cela posé, de l'avis de Sibeud (2011), les courants postcoloniaux, intéressés par la déconstruction des discours qui sous-tendent des rapports de domination, peuvent parfois laisser une grande place au spectre interprétatif et à la textualité, amoindrissant par le fait même l'agentivité des acteur-rice-s concerné-e-s et leurs rôles dans la production des connaissances. Ce travers est à certains égards perceptible dans notre mémoire. Nous sentions ainsi que nos observations auraient pu être enrichies, en couplant aux articles recensés des entretiens pour mieux saisir les choix épistémologiques et les conditions structurelles. À cet égard, l'analyse critique du discours que nous avons tenté de mener s'avère incomplète, en ce que les contextes socioculturel et institutionnel ne peuvent être dégagés des seuls articles scientifiques. Le recours à la littérature scientifique pour poser ces contextes, que nos données ne pouvaient pleinement illustrer, a quelque peu limité nos intentions. En outre, si nous avons tenté d'éviter toute lecture duale, nous avons rapidement dû composer avec les limites de cette intention, nos interprétations s'appuyant à quelques reprises sur un rapport dichotomique Occident/Afrique qu'il nous fût impossible d'éviter. Ici encore, des entretiens auraient probablement pu apporter des nuances sur le processus de production des connaissances et le parcours de vie des géographes à l'étude, ce que l'article scientifique ne permet pas. De même, le volume du corpus de données, couplé aux contraintes temporelles du cheminement d'une maîtrise, ont limité le travail de décodage et d'interprétation, rendant celui-ci passablement moins fouillé et nuancé que nous le souhaitions a priori.

Enfin, aussi rigoureuse et objective se veut être une interprétation savante du réel, celle-ci est toujours formulée et exécutée à partir d'une position sociale, culturelle, économique et politique. De même, le sens dégagé du phénomène étudié « ne 'surgit' pas spontanément, mais est construit par le travail du chercheur. [...] le chercheur a recours à sa propre *expérience*, sa propre façon de projeter du sens dans le monde et d'amorcer le processus sémantique » (de Robillard, 2009, pp. 153, 158, italiques dans l'original). À cet égard, notre mémoire ne fait pas exception. Les interprétations présentées et les conclusions dégagées ne peuvent donc être isolées de notre position socio-culturelle et doivent donc être comprises à partir de celle-ci. Cette position s'est avérée délicate, car nous ne disposons que d'une légitimité limitée par rapport à notre objet d'étude, d'abord en raison de notre statut d'*apprenti*-géographe-chercheur, ensuite parce que nous sommes étranger aux réalités subsahariennes. Cela explique la fréquente retenue dans nos propos, suggérant plus qu'affirmant. Une retenue d'autant plus sensible compte tenu du risque réel, en opposant les

savoirs produits des un-e-s et des autres, d'invalider les contributions de l'un-e en soulignant tel apport chez l'autre. Ce devoir de réserve s'est tout spécialement exprimé lorsque nos analyses se sont conclues sur des questions. En somme, la lecture de l'objet investigué est inévitablement partielle et partiale, reflétant nos choix et donc notre subjectivité dans la sélection des publications, des thèmes et des enjeux mis en évidence et analysés.

Au demeurant, en ayant recours à l'article scientifique comme seul matériau, nous avons sans doute limité notre souhait de mieux saisir les modes d'habiter urbains subsahariens, cela alors même que les savoirs géographiques ne sauraient se résumer aux connaissances savantes (Wright, 1947; Bonnett, 2003). Ainsi, à l'égard des villes subsahariennes, Myers (2011) note que leurs géographies s'exprimeraient davantage via des canaux autres que scientifiques – notamment la littérature et les arts – car ils permettraient de mieux développer des conditions épistémiques endogènes. Ce faisant, notre étude s'apparente plus à un diagnostic qu'à la proposition d'alternatives. Or, comme le souligne Gordon (2017),

avec cette prolifération de différences dûment reconnues, avons-nous été capables de construire de nouveaux modes d'organisation de la communication et des relations ? Sommes-nous passé du diagnostic de l'insuffisance et de la critique de ce qui existe, à la création d'alternatives ? (p. 21)

Ces limites énoncées, notre étude permettra peut-être, espérons-nous, de nourrir quelque peu la réflexion sur les modes de production des connaissances géographiques et sur les imaginaires qui les guident. Les débats actuels sur la décolonisation des sciences tendent à s'intéresser davantage aux méthodes de recherche qu'aux assises ontologiques et aux finalités épistémologiques qui peuvent brider voire amputer la capacité à réfléchir, comprendre et théoriser (Appadurai, 2000). Pourtant, « ce que la réflexion épistémologique enseigne, c'est bien plutôt la fécondité de la combinaison de rigueur et d'imagination, qui permet de renouveler les perspectives sans les détruire et sans leur faire perdre leur cohérence » (Claval, 1997, p. 116). À l'égard des villes et urbanités subsahariennes, nous croyons qu'une connaissance accrue des modes d'appréhension mobilisés et de leurs possibles travers pourrait permettre de développer des moyens et pratiques urbanistiques plus au diapason des typicités socio-territoriales endogènes et des imaginaires géographiques qui les sous-tendent. Ce faisant, il serait possible de s'affranchir d'un imaginaire de

l'urbain qui, s'incarnant dans le geste aménagiste, peut mettre à mal les pratiques habitantes des citadin-e-s subsaharien-ne-s (Narayanan, 2021).

Propre d'une validité externe de la preuve, où les observations ont une fonction heuristique pour d'autres cas d'études (Pirès, 1997), nous considérons que l'appareillage conceptuel et les conclusions avancées ont un potentiel de transférabilité, c'est-à-dire qu'ils peuvent éventuellement faire sens d'autres contextes. Il reste que pour en arriver à une compréhension plus raffinée et globale des tenants et des aboutissants de la colonialité de la pensée en géographie francophone, d'autres contextes que celui des villes subsahariennes et d'autres matériaux que l'article scientifique devraient être explorés. Par exemple, cette colonialité s'exprime ou s'articule-t-elle différemment dans l'étude des réalités urbaines latino-américaines, asiatiques ou océaniques, ce sans perdre de vue la diversité intrinsèque de ces sous-groupes régionaux? Qu'en est-il des phénomènes autres qu'urbains? Est-il possible que des productions géographiques entre d'autres lieux ou cultures que ceux ici à l'étude soient arrivées à surmonter cette colonialité, posant plus et mieux leur regard géographique? Si oui, en vertu de quels paramètres? Quels sont les mécanismes institutionnels qui facilitent ou contraignent cette colonialité au sein des sciences? Comment cette colonialité est-elle vécue par les chercheur-euse-s issu-e-s du Sud Global?

Ces questions nous semblent critiques, car une interrogation importante demeure suite à nos analyses : La géographie peut-elle être indépendante de l'occidentalo-centrisme ambiant, sinon de ses assises socio-cognitives occidentales? Si oui, ne faut-il pas alors mettre tout en pratique pour s'affranchir de pareille *épistémè*? En demeurant ainsi occidentalo-centrique, la géographie, croyons-nous, ne remplit pas assez son mandat comme entreprise cognitive. En effet, pareil occidentalo-centrisme ne travestit-il pas l'essence de cette manière de réfléchir le monde et nos rapports territoriaux à celui-ci (Hanson, 1999 *citée par* Bédard, 2007)? Explorant les diverses expressions de l'habiter terrestre (Lazzarotti, 2006), la géographie est parfois confrontée à des savoir-penser et savoir-être indicibles ou encore indéfinis, fussent-ils modes d'appréhension et d'expression du réel, modes d'habiter ou pratiques territoriales (Jazeel, 2019a). Ces différences, dont l'incommensurable diversité des territorialités qui composent notre monde, nécessitent d'entreprendre "a critical reflexion on the categories 'we' use" (McFarlane, 2019, p. 31), afin de les garder complexes et dynamiques, ouvertes à des réalités et des conceptions autres de notre présence en ce monde afin que les diverses manières d'être en ce monde puissent s'exprimer et

s'accomplir par le truchement d'une intelligence géographique *ad hoc*. C'est à cette seule condition, croyons-nous, que la géographie pourra être au diapason de sa nature en tant qu'objet et sujet, écriture de la terre et de nos conditions habitantes, foncièrement diverses et plurielles, mais aussi agent de celles-ci.

Ainsi, à la question « comment faire en sorte que les géographes francophones puissent davantage exprimer et analyser les typicités des villes et urbanités subsahariennes », nous répondons que ces villes et urbanités seraient mieux comprises et gérées si ces géographes – mieux tou-te-s les géographes – promulguent une pensée géographique davantage au diapason de son ontologie, et dès lors davantage apte à saisir et analyser ces mêmes villes et urbanités subsahariennes pour ce qu'elles sont, tant factuellement que dans l'imaginaire de ceux et celles qui les habitent. Il faudra toutefois pour cela « dépasser l'asservissement à nos propres formes d'imaginaires et de rationalité » (Castoriadis, 1975, p. 230).

ANNEXE A

CORPUS D'ANALYSE ET ATTRIBUTION DES CODES

Année	Auteur-riche-s	Titre	Revue	Code
2002	Camara, Amadou M.	Dimensions régionales de la pauvreté au Sénégal	<i>Belgé</i>	01-Bg-2002
2005	Nguema, Rano-Michel	Développement de la ville, découpage et appropriation des territoires urbains au Gabon : le cas de Libreville	<i>Belgé</i>	02-Bg-2005
2007	Diaz Olvera, Lourdes; Plat, Didier; et Pochet, Pascal	Mobilité quotidienne en temps de crise	<i>Belgé</i>	03-Bg-2007
2007	Van der Veken, Anneleen	Mobilité des artisans et vocabulaire technique de la fonte de l'aluminium au Niger	<i>Belgé</i>	04-Bg-2007
2009	Diop, Amadou	Le commerce chinois à Dakar. Expressions spatiales de la mondialisation	<i>Belgé</i>	05-Bg-2009
2009	Henry, Amandine	Centralisation, décentralisation et accès aux services urbains : le cas de l'enlèvement des ordures ménagères à Abidjan	<i>Belgé</i>	06-Bg-2009
2010	Diaz Olvera, Lourdes; Plat, Didier; Pochet, Pascal; et Sahabana, Maïdadi	Quand tout ne tient qu'à un pont! Réfection d'ouvrage et de dysfonctionnements urbains à Douala	<i>Belgé</i>	07-Bg-2010
2014	Guinard, Pauline	L'art, un outil géographique pour mettre au jour et en œuvre la (dé)construction des espaces publics à Johannesburg (Afrique du Sud) : le cas de <i>Mandela Square</i>	<i>Belgé</i>	08-Bg-2014
2018	Kabamba, Kabata	Pouvoir, territorialité et conflictualité au Grand Kasai (République démocratique du Congo)	<i>Belgé</i>	09-Bg-2018
2019	Diop, Khalifa; Tidiane Faye, Cheikh Ahmed; et Sow, Seydou Alassane	La Grande Niaye de Pikine, un espace humide à haute valeur agronomique au cœur de l'agglomération urbaine de Dakar : analyse des enjeux socioéconomiques	<i>Belgé</i>	10-Bg-2019
2020	Gohouro, Florent; Audebert, Cédric; et Ahua, Émile Aurélien	Littoralisation et ségrégation socio-spatiale : le cas du quartier Balmer de San Pédro (Côte d'Ivoire)	<i>Belgé</i>	11-Bg-2020
2009	Lombard, Jérôme	Du taxi au migrant ou l'inverse. Influences réciproques du transport et de la migration	<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	01-CGQ-2009

		internationale en Afrique de l'ouest.		
2011	Diaz Olvera, Lourdes; Plat, Didier; et Pochet, Pascal	Se déplacer pour se soigner. Pratiques et obstacles à Conakry et Douala	<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	02-CGQ-2011
2013	Mary, Kevin	Faire-part de mariage à Bamako (Mali) : la migration internationale comme enjeu de distinction sociale	<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	03-CGQ-2013
2015	Ndiaye, Ibrahima	Étalement urbain et différenciation sociospatiale à Dakar (Sénégal)	<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	04-CGQ-2015
2015	Tia, Lazare et Dago, Dohouri Rose	Morcellement d'une aire protégée en agglomération urbaine : le cas du parc national du Banco (Côte d'Ivoire)	<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	05-CGQ-2015
2015	Yameogo, Lassane	Le patrimoine méconnu des bois sacrés de la ville de Koudougou (Burkina Faso) : de la reconnaissance à la sauvegarde	<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	06-CGQ-2015
2017	Ngom, Mame Cheikh; Badiane, Sidia Diaouma; Diongue, Momar; et Mbaye, Edmée	Les agro-industries de l'interface métropolitaine Dakar-Thiès-Mbour : enjeux fonciers et développement territorial	<i>Cahiers de géographie du Québec</i>	07-CGQ-2017
2004	Jaglin, Sylvie	Vingt ans de réformes dans les services d'eau urbains d'Afrique subsaharienne : une géographie de la diversité	<i>Cybergéo</i>	01-Cb-2004
2004	Vacchiani-Marcuzzo, Céline	Le deuxième recensement de la population de l'Afrique du Sud post-apartheid	<i>Cybergéo</i>	02-Cb-2004
2006	Morelle, Marie et Fournet-Guérin, Catherine	Les nuits tananariviennes : citadinités et marginalités en construction	<i>Cybergéo</i>	03-Cb-2006
2006	Plancq-Tournadre, Marie	Gestion durable de l'eau au Cap (Afrique du Sud) – Retour sur la difficile conciliation des durabilités environnementale, financière et sociale (2001-2004)	<i>Cybergéo</i>	04-Cb-2006
2007	Folio, Fabrice	La criminalité à Maputo, Mozambique : origine, distribution et répercussions spatiales	<i>Cybergéo</i>	05-Cb-2007
2009	Ouallet, Anne	Vulnérabilités et patrimonialisations dans les villes africaines : de la préservation à la marginalisation	<i>Cybergéo</i>	06-Cb-2009
2010	Jauze, Jean-Michel	Grand Baie (île Maurice) : côté jardin, côté cour	<i>Cybergéo</i>	07-Cb-2010
2013	De la Croix, Kévin; Ferry, Luc; Landy, Frédéric; Traoré, Boureïma; Muther,	Quelle « place » pour des pêcheurs urbains? Le cas de Bamako (Mali)	<i>Cybergéo</i>	08-Cb-2013

	Nadine; Tangara, Bekaye; et Martin, Didier			
2013	Laureau, Vincent	La ville en terre au Mali. Le chantier comme patrimoine	<i>Cybergéo</i>	09-Cb-2013
2013	Lessault, David et Imbert, Christophe	Mobilité résidentielle et dynamique récente du peuplement urbain à Dakar (Sénégal)	<i>Cybergéo</i>	10-Cb-2013
2014	Folio, Fabrice	Patrimonialisation et (re)valorisation touristiques dans la métropole d'eThekwini (KwaZuku-Natal, Afrique du Sud) : à la croisée des enjeux politiques et économiques	<i>Cybergéo</i>	11-Cb-2014
2014	Lavie, Émilie et El-Tayib, Noha Hassan	Du robinet au consommateur : qualité de l'eau potable dans le contexte domestique de l'agglomération de Kartoum, Soudan	<i>Cybergéo</i>	12-Cb-2014
2015	Bertrand, Monique	Du District au « grand Bamako » (Mali) : réserves foncières en tension, gouvernance contestée	<i>Cybergéo</i>	13-Cb-2015
2016	Ngambi, Jules Raymond	Les pratiques populaires à la rescousse de la salubrité urbaine : la précollecte, un service alternatif aux insuffisances du système formel de gestion des déchets à Yaoundé	<i>Cybergéo</i>	14-Cb-2016
2016	Sané, Youssouph	La décentralisation au Sénégal, ou comment réformer pour mieux maintenir le <i>statu quo</i>	<i>Cybergéo</i>	15-Cb-2016
2018	Fournet-Guérin, Catherine	Les commerçants étrangers d'origine africaine dans les quartiers de Maputo (Mozambique) : quels droits à la ville?	<i>Cybergéo</i>	16-Cb-2018
2019	Alou, Adam Abdou; Lutoff, Catherine; et Mounkaila, Harouna	Relocalisation préventive suite à la crue de Niamey 2012 : vulnérabilités socio-économiques émergentes et retour en zone inondable	<i>Cybergéo</i>	17-Cb-2019
2019	Choplin, Armelle et Lozivit, Martin	Mettre un quartier sur la carte : Cartographie participative et innovation numérique à Cotonou (Bénin)	<i>Cybergéo</i>	18-Cb-2019
2019	Morange, Marianne et Spire, Amandine	Le droit à la ville aux Suds. Appropriations et déclinaisons africaines	<i>Cybergéo</i>	19-Cb-2019
2020	Bon, Bérénice	Aide internationale et grands projets urbains en Afrique subsaharienne. Le cas de la Ville du rail à Nairobi	<i>Cybergéo</i>	20-Cb-2020
2005	Nguimalet, Cyriaque-Rufin;	Gestion de la qualité de l'eau, conflits et risques dans la ville de	<i>Géocarrefour</i>	01-Gc-2005

	Balikouzoou-Hinna, Diana Alisson; Rasoanantoandro Gothard-Bassebe, Marie-Céline; et Semballa, Silla	Bangui (République centrafricaine)		
2005	Steck, Jean-Fabien	Abidjan et le Plateau : quels modèles urbains pour la vitrine du « miracle » ivoirien?	<i>Géocarrefour</i>	02-Gc-2005
2006	Lombard, Jérôme	Enjeux privés dans le transport public d'Abidjan et de Dakar	<i>Géocarrefour</i>	03-Gc-2006
2013	Bassene, Olivier Agnandoul; Cubizolle, Hervé; Cormier-Salem, Marie Christine; et Sy, Boubou A.	L'impact des changements démographiques et socio- économiques sur la perception et la gestion de la mangrove en Basse Casamance (Sénégal)	<i>Géocarrefour</i>	04-Gc-2013
2013	Feldman, Nehara	Division sexuelle du travail et mobilités géographiques féminines	<i>Géocarrefour</i>	05-Gc-2013
2014	Yemmafouo, Aristide	L'agriculture urbaine camerounaise. Au-delà des procès, un modèle socioculturel à intégrer dans l'aménagement urbain	<i>Géocarrefour</i>	06-Gc-2014
2015	Bertrand, Monique	Aire urbaine de Bamako : recherche volonté politique locale pour projet d'ensemble à définir	<i>Géocarrefour</i>	07-Gc-2015
2015	d'Alessandro, Cristina et Bini, Valerio	Hauts lieux et transformations urbaines des capitales africaines	<i>Géocarrefour</i>	08-Gc-2015
2015	Sidibé, Isabelle	Enquête dans des quartiers traditionnels du littoral dakarais, Sénégal : quelle action publique?	<i>Géocarrefour</i>	09-Gc-2015
2015	Nantchop Tenkap, Virgine Laure	L'action publique urbaine à l'épreuve des réformes du service d'eau à Douala (Cameroun)	<i>Géocarrefour</i>	10-Gc-2015
2017	Chauvin, Emmanuel; Marei, Nora; et Lombard, Jérôme	Les circulations mondialisées en Afrique : promotion, adaptation et contournement	<i>Géocarrefour</i>	11-Gc-2017
2019	Konan, Kouakou Attien Jean-Michel	La commercialisation des légumes cultivés dans l'espace urbanisé de Bouaké : une réorganisation des intermédiaires commerciaux	<i>Géocarrefour</i>	12-Gc-2019
2019	Mbaye, Edmée et Badiane, Sidia Diaouma	Circulation des produits forestiers non-ligneux à Dakar : Logiques et fonctionnement des filières de <i>Detarium senegalense</i> et <i>Saba senegalensis</i>	<i>Géocarrefour</i>	13-Gc-2019
2004	Guillaume, Philippe	La violence urbaine à Johannesburg. Entre réalité et prétexte	<i>Geographica Helvetica</i>	01-GH-2004

2004	Motcho, Kokou Henri	Croissance urbaine et insécurité dans la ville de Niamey	<i>Geographica Helvetica</i>	02-GH-2004
2007	Oesch, Lucas	Vidéosurveillance à Johannesburg. Impacts sur la population et le territoire	<i>Geographica Helvetica</i>	03-GH-2007
2007	Van Beek, Walter E.A.; Lemineur, Philippe; et Walther, Olivier	Tourisme et patrimoine au Mali. Destruction des valeurs anciennes ou valorisation concertée?	<i>Geographica Helvetica</i>	04-GH-2007
2007	Walther, Olivier	Villes-frontières et réseaux informels sahéliens (Gaya-Malanville-Kamba)	<i>Geographica Helvetica</i>	05-GH-2007
2020	Barella, Jennifer	Ramener la justice sociale au centre de la carte : propositions pour un renouvellement critique de la cartographie participative axée sur l' <i>empowerment</i>	<i>Geographica Helvetica</i>	06-GH-2020
2010	Andrianavalona, Rahantamalala Harilalao; Ratsivalaka, Simone; et Ramamonjisoa, Josélyne	L'aménagement spatial favorise-t-il l'expansion du choléra?	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	01-MRG-2010
2010	Rabearimanana, Gabriel	L'emprise Karana à Majunga : le paradoxe d'une minorité prospère	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	02-MRG-2010
2010	Raharinjanahary, Rindra	La question des ordures à Antananarivo : une gestion en déséquilibre permanent	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	03-MRG-2010
2011	Raharinjanahary, Rinda et Ramarosata, Joela	La réforme des <i>andrimasom-pokonolona</i> ou la perte de leur efficacité dans la sécurisation des habitants dans les fokontany d'Antananarivo	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	04-MRG-2011
2011	Ramamonjisoa, Josélyne	Regards étrangers sur Maputo et le Mozambique	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	05-MRG-2011
2012	Randrianarisoa, Willy	Problèmes d'accès à l'eau potable et aux systèmes d'assainissement et leurs impacts sur la santé humaine à Toamasina	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	06-MRG-2012
2017	Koto, Bernard	Contribution géographique à l'étude d'un transport urbain : les cyclo-pousses dans Antandroy à Toliara	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	07-MRG-2017
2017	Koto, Beranrd	Mutation du système pastoral dans le sud-ouest et enjeux de commercialisation des produits d'élevage dans la ville de Toliara	<i>Madagascar. Revue de géographie</i>	08-MRG-2017
2014	Fournet-Guérin, Catherine	La rocade et la ville : contournement et détournement d'usages à Antananarivo (Madagascar)	<i>Métropolitiques</i>	01-Mp-2014
2015	Biehler, Alexandra; Choplin, Armelle; et Morelle, Marie	Le logement social en Afrique : un modèle à (ré)inventer?	<i>Métropolitiques</i>	02-Mp-2015

2015	Chenal, Jérôme	Les villes africaines en quête de nouveaux modèles urbanistiques	<i>Métropolitiques</i>	03-Mp-2015
2015	Bridonneau, Marie	Quelle mondialisation pour les petites villes africaines? Patrimonialisation et mise en tourisme de Lalibela (Éthiopie)	<i>Métropolitiques</i>	04-Mp-2016
2016	Franck, Alice	Insécurité foncière généralisée à Khartoum : quand les titres de propriété ne protègent plus des prédatons publiques	<i>Métropolitiques</i>	05-Mp-2016
2017	Planet, Sabine et Ficquet, Éloi	Le foncier urbain en Éthiopie : simplifier pour mieux contrôler?	<i>Métropolitiques</i>	06-Mp-2017
2017	Simonneau, Claire	Stratégies citadines d'accès au sol et réforme foncière au Bénin. La pluralité comme enjeu?	<i>Métropolitiques</i>	07-Mp-2017
2018	Bouhali, Anne; Dimé, Mamadou; et Mareï, Nora	Sur les routes et marchés ouest-africains. Les circulations transnationales du <i>made in China</i>	<i>Métropolitiques</i>	08-Mp-2018
2020	Choplin, Armelle et Lozivit, Martin	Les fablabs en Afrique : l'innovation numérique au service d'une ville durable?	<i>Métropolitiques</i>	09-Mp-2020
2014	Étongué Mayer, Raoul et Soumahoro, Moustapha	Espaces urbains africains sub-sahariens, changements et conflits spatiaux	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	01-RCGT-2014
2014	Gnamba, Yao	Rétrospective de l'aménagement du territoire en Côte d'Ivoire : le cas d'Abidjan	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	02-RCGT-2014
2014	Soumahoro, Moustapha et Étongué Mayer, Raoul	Espaces urbains tropicaux : entre croissance, précarité et conflits culturels	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	03-RCGT-2014
2014	Tchuikoua, Louis Bernard et Elong, Joseph Gabriel	La gestion des déchets solides ménagers à l'épreuve des pratiques urbaines à Douala (Cameroun)	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	04-RCGT-2014
2015	Koukougnon, Wilfried Gautier	Stratégies d'accès à l'eau potable dans un quartier défavorisé : cas de Gobelet dans la commune de Cocody (Abidjan-Côte d'Ivoire)	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	05-RCGT-2015
2015	Tia, Lazare et Seka, Séka Ghislain	Acteurs privés et approvisionnement en eau potable des populations de la commune d'Abobo	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	06-RCGT-2015
2016	Aloko N'Guessan, Jérôme et Guelé Gue, Pierre	Intégration des motos-taxis dans le réseau de transport public : cas du département d'Oumé (Côte d'Ivoire)	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	07-RCGT-2016
2016	Meva'a Abomo, Dominique	Le fardeau de la lutte contre le paludisme urbain au Cameroun : état des lieux, contraintes et perspectives	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	08-RCGT-2016
2016	Mfewou, Abdoulay; Boutrais, Jean; et Poutougnigni, Youachahou	Dynamiques et entraves au développement du marché de bétail <i>Ticket-Foumban</i> dans l'Ouest du Cameroun	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	09-RCGT-2016

2016	Traoré, Fatoumata et Soumahoro, Moustapha	Capital social, pouvoir d'agir et bien-être chez les femmes à Conakry (République de Guinée)	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	10-RCGT-2016
2017	Diarrasouba, Bazoumana; Fofana, Bakary; et Tanoh, Ané Landry	Exploitation artisanale des carrières de graviers à Bouaké : étude sociodémographique et environnementale d'une activité en expansion	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	11-RCGT-2017
2017	Tsiba, Jean-Kevin Aimé	La malédiction des ressources minérales : Mouana, d'un village potentiellement riche à une ville fantôme	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	12-RCGT-2017
2018	Diby, Martin K.	Pauvreté urbaine et émergence d'initiatives économiques informelles de survie à Abobo, une commune de l'espace périphérique nord d'Abidjan en Côte d'Ivoire	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	13-RCGT-2018
2018	Landa, André Wilfrid	Les problèmes d'équipements d'un quartier urbain au Congo-Brazzaville : cas de Diata	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	14-RCGT-2018
2018	Loba, A. Don Franck Valéry; Koné, Vassanouka; et Aloko N'Guessan, Jérôme	Étude des déterminants sociodémographiques et économiques de la mobilité résidentielle dans la commune de Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	15-RCGT-2018
2019	Cissokho, Dramane; Sy, Oumar; et Ndiaye, Lat Grand	Migrations et bois-énergie dans la ville de Bakel (Sénégal)	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	16-RCGT-2019
2019	Yaye Saidou, Hadiara	Bassora-bassora ou la desserte d'un quartier périphérie à Niamey	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	17-RCGT-2019
2020	Babele, Guizoa Anderson	L'exercice du petit commerce au moyen de la brouette « marchand » à Yamoussoukro (Côte d'Ivoire)	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	18-RCGT-2020
2020	Brenoum, Kouakou David	Les mutations de la grande distribution à Abidjan, métropole ivoirienne	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	19-RCGT-2020
2020	Kra, Koffi Siméon et Kanga, Koco Marie Jeanne	Réponses paysannes à l'étalement urbain en Côte d'Ivoire : cas du village de Bribouo dans le périurbain de Daloa	<i>Revue Canadienne de Géographie Tropicale</i>	20-RCGT-2020
2012	Edou, Mesmin	Dynamique d'un espace halieutique : le débarcadère de Bambouchine	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	01-RGUO-2012
2012	Nikiema, Aude	Approches de la gestion urbaine des déchets ménagers à Ouagadougou (Burkina Faso). Éléments de compréhension	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	02-RGUO-2012
2013	Aka, Kouadio Akou	Le circuit de distribution de l'attiéké à Abidjan : typologie de la chaîne de transport et dynamisme des acteurs	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	03-RGUO-2013

2013	N'Guessan, Atsé Alexis Bernard	Port et aménagement du territoire en Côte d'Ivoire : bilan et perspectives, à partir de San Pedro	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	04-RGUO-2013
2013	Tente, Agossou Hughues Brice; Ali, Rachad Kolawolé Foumilayo Mandus; et Oujoubere, Jules	État des plantations de trois rues de la ville de Ouidah (Bénin)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	05-RGUO-2013
2014	Soma, Assonsi; Bonnet, Emmanuel; et Compaoré, Georges	Perception et culture du risque d'inondation par les riverains des barrages de Ouagadougou	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	06-RGUO-2014
2015	Kadouza, Padabô	Croissance urbaine et mutations agricoles autour de la ville de Kara au Nord-Togo	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	07-RGUO-2015
2015	Koudou, Dogbo; Kouadio, Nanan Kouamé Félix; Sulié, Pébanagnan David; et Zran, Gonkanou Marius	Organisation et gestion d'un espace marchand spontané pour le commerce du poisson frais dans la ville de Korhogo, au nord de la Côte d'Ivoire	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	08-RGUO-2015
2016	Diarra, Ali; Guy, Constant Dali; et Sekongo, Largaton Guénolé	Crise de l'eau potable en milieu urbain : cas de la ville de Daloa	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	09-RGUO-2016
2016	Dindji, Médé Roger; Brou, Émile Koffi; et Bohoussou N'Guessan, Séraphin	Les « Worosworos » à Cocody (Abidjan-Côte d'Ivoire) : entre repositionnement de pouvoirs publics et pérennisation du désordre urbain	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	10-RGUO-2016
2016	Koné-Tape, Bidi Fatoumata; Koulaï, Armand; et Dakouri, Guissa Desmos Francis	Le pont Philippe Grégoire Yacé et les perspectives de développement de la région de Jacquville en Côte d'Ivoire	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	11-RGUO-2016
2016	Kouman, Koffi Mouroufié et Kouadio, Nanan Kouamé Félix	Commerce de produits de la pêche locale à Grand-Bassam	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	12-RGUO-2016
2016	N'Kere, Komi	Le rôle du marché de Nadoba dans le développement socioéconomique du milieu Koutammakou au Togo	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	13-RGUO-2016
2016	Ouattara, Seydou; Kablan N'Guessan, Hassy Joseph; et Kouakou N'Goran, Norbert	Impacts des mutations de l'activité industrielle du binôme café-cacao sur le développement des villes portuaires ivoiriennes	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	14-RGUO-2016
2016	Rouamba, Jérémie; Nikiema, Ewidge D.; et Rouamba, Songanaba J.	Accès à l'eau potable et risques sanitaires à Zongo, un quartier périphérique de Ouagadougou	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	15-RGUO-2016

2016	Takili, Madinatètou et Danvidé, Taméon Benoît	Coopération de jumelage Niort-Atakpamé : un catalyseur du développement communal	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	16-RGUO-2016
2016	Timera, Mamadou Bouna; Niang Diene, Aminata; Sakho, Papa; et Diadhiou, Diodio	Les territorialités religieuses dans les villes sénégalaises : une étude exploratoire sur l'islam et la production urbaine	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	17-RGUO-2016
2016	Wade, Cheikh Samba	Saint-Louis, des vulnérabilités géo-environnementales au projet de développement urbain durable	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	18-RGUO-2016
2016	Yaye Saidou, Hadiara	Développement du transport urbain artisanal à Niamey	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	19-RGUO-2016
2017	Gogbe, Téré; Dihouegbeu, Deagai Parfaite; Touré, Mamaouté; et Kouadio, N'dri Ernest	La diffusion du commerce informel dans le quartier résidentiel de Yopougon-Sicogi	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	20-RGUO-2017
2017	Ngomeka, Robert et Ditengo, Clémence	Aménagement urbain et dynamique spatiale à Ewo (République du Congo)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	21-RGUO-2017
2017	Ouedraogo, Emmanuel R. U.	Les retombées socioéconomiques de la vente des produits plastiques à Ouagadougou	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	22-RGUO-2017
2018	Andih, Kacou Firmin Rando et Aka, Kouadio Akou	Impacts environnementaux des activités aéroportuaires sur les populations riveraines de Port-Bouët et Bingerville (Côte d'Ivoire)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	23-RGUO-2018
2018	Bohoussou N'Guessan, Séraphin; Koné, Tanyo Boniface; et N'Guessan Kouakou Firmain	Peuplements et risques sanitaires dans les zones inondables de la ville de Bouaké	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	24-RGUO-2018
2018	Brenoum, Kouakou David; Kobenan, Appoh Charlesbor; et Kouamé, Kouassi Benjamin	La ville de Tiébissou : des déplacements pédestres aux motos-taxis	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	25-RGUO, 2018
2018	Kakou Yao, Sylvain Charles et Kanga, Koco Marie Jeanne	Distribution et commercialisation du poisson dans la ville d'Odienné (Côte d'Ivoire)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	26-RGUO-2018
2018	Kambiré, Bébé et Kamagate, Sanaliou	Aspects de la crise urbaine dans les cités des opérations immobilières de la commune de Cocody (Abidjan-Côte d'Ivoire)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	27-RGUO-2018
2018	Kouakou, Kouassi Eric; Alla, Kouadio Augustin; et Aloko N'Guessan, Jérôme	Rétrospective et enjeux de l'urbanisation de la ville de Bouaké (Côte d'Ivoire)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	28-RGUO-2018

2018	Kouassi Koffi, Amenan Michelline; Kassi-Djodjo, Irène; et Serhan, Nasser	Les promotions immobilières à Bingerville : entre légalité et profit	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	29-RGUO-2018
2018	Loukou, Alain François	La problématique de la ville intelligente en Côte d'Ivoire dans un environnement d'« inintelligence urbaine »	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	30-RGUO-2018
2018	Tia, Lazare	Anarchie urbaine et gestion des eaux usées et pluviales à Port- Bouët, Côte d'Ivoire	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	31-RGUO-2018
2018	Yao N'Guessan, Fabrice	Structure urbaine de la ville de Bouaké et besoins en déplacement	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	32-RGUO-2018
2019	Assue Yao, Jean- Aimé et Traoré, Fanta	Problématique des quartiers précaires dans la ville de Bouaké : causes et conséquences dans le développement du tissu urbain	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	33-RGUO-2019
2019	Doho, Bi Tchan André; Kalou, Bi Kalou Didier; N'Guessan, Kacou François; et Bechi, Grah Félix	De la multitude des transports collectifs aux difficultés de desserte dans le département de Vavoua	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	34-RGUO-2019
2019	Koffi, Yéboué Stéphane Koissy; Kra, Kouadio Joseph; et Konan, Kouamé Hyacinthe	Les quartiers de la guerre à Korhogo, entre conflits fonciers et lutte d'insertion	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	35-RGUO-2019
2019	Gogoua, Gbamain Éric et Zombo, Jean Philippe	Ressources communales et développement de la ville Tarifé en Côte d'Ivoire	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	36-RGUO-2019
2019	Moatila, Omad Laupem; Bakanahonda, Syviney Franck Laurel; et Ndzani, Ferdinand	La vente illicite de carburant dans la ville de Brazzaville (République du Congo)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	37-RGUO-2019
2019	Ndiaye, Modou; Cassé, Lamine Ousmane; et Diouf, Babacar	L'investissement des migrants internationaux dans le bâti sur le littoral nord : Cayar (Sénégal)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	38-RGUO-2019
2019	Tape, Sophie Pulchérie et Memel, Frédéric Armel	Grand-Lahou, une ville côtière de la Côte d'Ivoire en déficit d'activités et de promotions touristiques	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	39-RGUO-2019
2019	Zouhoula Bi, Marie Richard	Logiques de transformation des voiries urbaines en lieux de transport à Abidjan et Korhogo (Côte d'Ivoire)	<i>Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou</i>	40-RGUO-2019

BIBLIOGRAPHIE

- Abadie, D. (2018). Philosophie africaine et décolonisation des humanités : une exigence radicale. *Présence Africaine*, 197(1), 57-75. <https://doi.org/10.3917/presa.197.0057>
- Adams, G. (2014). Decolonizing methods: African studies and qualitative research. *Journal of Social and Personal Relationship*, 31(4), 467-474. <https://doi.org/10.1177/0265407514521765>
- Adebowale, S. A. (2001). The scholarly journal in the production and dissemination of knowledge on Africa: Exploring some issues for the future. *African Sociological Review/Revue Africaine de Sociologie*, 5(1), 1-16.
- Adriansen, H. K., Madsen, L. M. et Jensen, S. (Ed.). (2015). *Higher education and capacity building in Africa. The geography and power of knowledge under changing conditions*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315734620>
- Amselle, J.-L. (2008). *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*. Stock.
- Appadurai, A. (2000). Grassroots globalization and the research imagination. *Public Culture*, 12(1), 1-19.
- Ashcroft, B., Griffiths, G. et Tiffin, H. (2007). *Post-colonial studies. The key concepts* (2nd ed.). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203933473> (Publication originale en 2000)
- Asher, K. (2013). Latin American decolonial thought, or making the subaltern speak. *Geography Compass*, 7(12), 832-842. <https://doi.org/10.1111/gec3.12102>
- Bachmann-Medick, D. (2014). From hybridity to translation: Reflections on travelling concept. Dans D. Bachmann-Medick (Ed.), *The trans/national study of culture: A translational perspective* (pp. 119-136). De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110333800.119>
- Bailly, A. S. (Dir.). (2004). *Les concepts de la géographie humaine* (5^e ed). Armand Colin. (Publication originale en 1984)
- Bajerski, A. (2011). The role of French, German and Spanish journals in scientific communication in international geography. *Area*, 43(3), 305-313. <https://doi.org/10.1111/j.1475-4762.2010.00989.x>
- Baldwin, A. (2017). Decolonising geographical knowledge: The incommensurable, the university and democracy. *Area*, 49(3), 329-331. <https://doi.org/10.1111/area.12374>
- Bancel, N. (2019). *Le postcolonialisme*. Presses universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.bance.2019.01>.
- Bancel, N. et Blanchard, P. (2017). Un postcolonialisme à la française? *Cités*, 4(72), 53-68. <https://doi.org/10.3917/cite.072.0053>

- Barnett, C. (1997). "Sing long with the common people" : Politics, postcolonialism and other figures. *Environment and Planning D: Society and Space*, 15(2), 137-154. <http://doi.org/doi:10.1068/d150137>
- Bayart, J.-F. (2010). *Les études postcoloniales. Un carnaval académique*. Karthala.
- Bédard, M. (2002). De l'être-ensemble à l'être-au-monde : le rôle du haut-lieu. *Ethnologies*, 24(2), 229-241. <https://doi.org/10.7202/006649ar>
- Bédard, M. (2007). La pertinence géographique et sociale d'un projet de paysage : errements et suffisances de notre habiter. *Cahiers de géographie du Québec*, 50(141), 409-414. <https://doi.org/10.7202/014883ar>
- Bédard, M. (2011). La géographie québécoise : un objet d'intérêt et un savoir original : ou « Qu'est-ce que la géographie québécoise? ». *Cahiers de géographie du Québec*, 55(155), 257-262. <https://doi.org/10.7202/1007384ar>
- Bédard, M. (2016). Réflexions sur les perceptions, conceptions, représentations et affections, ou la quadrature des approches qualitatives en géographie 1. *Cahiers de géographie du Québec*, 60(171), 531-549. <https://doi.org/10.7202/1041221ar>
- Bédard, M. (2017). Les vertus identitaire, relationnelle et heuristique de la territorialité – D'une conception culturelle à une conceptualisation tripartite. *Cybergeo: Revue européenne de géographie* [En ligne]. <https://doi.org/10.4000/cybergeo.28853>
- Bédard, M. (2020). *Séminaire de méthodologie, GEO8011* (17^e ed., revue et corrigée) [Notes et documents]. Université du Québec à Montréal, Département de géographie.
- Bédard, M., Augustin, J.-P. et Desnoilles, R. (Dir.). (2012). *L'imaginaire géographique : perspectives, pratiques et devenir*. Presses de l'Université du Québec.
- Belinga Ondoua, P. D. (2018). Politique de la suspicion et développement urbain au Cameroun. Le programme participatif d'amélioration des bidonvilles (PPAB) dans la ville de Yaoundé. *Politique africaine*, 2(150), 53-74. <https://doi.org/10.3917/polaf.150.0053>
- Berdoulay, V. (1988). *Des mots et des lieux – La dynamique du discours géographique*. CNRS éditions.
- Best, U. (2009). The invented periphery: Constructing Europe in debates about "Anglo hegemony" in geography. *Social Geography*, 4(1), 83-91. <https://doi.org/10.5194/sg-4-83-2009>
- Bhabha, H. K. (2004). *The location of culture* (2nd ed.). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203820551> (Publication originale en 1994)
- Bhambra, G. K (2014). Introduction: Knowledge production in global context: Power and coloniality. *Current Sociology*, 62(4), 451-56. <https://doi.org/10.1177/0011392114524504>

- Bhargava, R. (2013). Overcoming the epistemic injustice of colonialism. *Global Policy*, 4(4), 413-417. <https://doi.org/10.1111/1758-5899.12093>
- Bidima, J.-G. (2020). La traversée des mondes. *Esprits*, (1-2), 79-91. <https://doi.org/10.3917/espri.2001.0079>
- Biehler, A. (2006). Renouveau urbain et marginalisation. Le cas d'habitants du centre-ville de Ouagadougou – Burkina Faso. *Revue Tiers Monde*, 185(1), 57-78. <https://doi.org/10.3917/rtm.185.0057>
- Blais, H., Deprest, F. et Singaravelou, P. (2011). *Territoires impériaux : une histoire spatiale du fait colonial*. Éditions de la Sorbonne. <https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.42311>
- Boidin, C. (2009). Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français. *Cahiers des Amériques latines*, (62), 129-140. <https://doi.org/10.4000/cal.1620>
- Bonnecase, V. et Brachet, J. (Coord.) (2021). L'Afrique des sciences sociales. Bas, débats, combats. *Politique africaine*, 161-162(1-2). <https://doi.org/10.3917/polaf.161.0005>
- Bonnecase, V., Brachet, J. et Noûs, C. (2020). Misères et colères de l'enseignement et de la recherche. Introduction au thème. Du fracas dans les facs. *Politique africaine*, 157(1), 183-187. <https://doi.org/10.3917/polaf.157.0183>
- Bonnett, A. (2003). Geography as the world discipline: Connecting popular and academic geographical imaginations. *Area*, 35(1), 55-63. <https://doi.org/10.1111/1475-4762.00110>
- Bornman, L., Wagner, C. et Leydesdroff, L. (2019). The geography of references in elite articles: Which countries contribute to the archives of knowledge? *PLoS ONE*, 13(3), Article e0194805. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0194805>
- Boulbina, S. L. (2012). Décoloniser les institutions. *Mouvements*, 72(4), 131-141. <https://doi.org/10.3917/mouv.072.0131>
- Boulbina, S. L. (2013). La décolonisation des savoirs et ses théories voyageuses. *Rue Descartes*, 78(2), 19-33. <https://doi.org/10.3917/rdes.078.0019>
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire*. Fayard.
- Bourque, G. et Duchastel, J. (1995). Texte, discours et idéologie(s). *Revue belge de philosophie et d'histoire*, 73(3), 605-619. <https://doi.org/10.3406/rbph.1995.4026>
- Brahimi, M. A. et Idir, M. (2020). Études postcoloniales et sciences sociales: pistes d'analyse pour un croisement théorique et épistémologique. *Revue Interventions économiques* [En ligne], (64). <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.11042>
- Bridge, G. et Watson, S. (2002). City imaginaries. Dans G. Bridge et S. Watson (Ed.), *A companion to the city* (pp. 6-17). Wiley-Blackwell.

- Burgess, E. (1979). La croissance de la ville. Introduction à un projet de recherche. Dans Y. Grafmeyer et I. Joseph (Ed. et trad.), *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine* (pp. 131-147). Aubier. (Publication originale en 1925)
- Calas, B. (2007). Dynamiques métropolitaines d'Afrique orientale. *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 237(1), 3-22. <https://doi.org/10.4000/com.624>
- Calvino, I. (1988). *Six memos for the next millennium* (P. Creagh, trad.). Harvard University Press.
- Canagarajah, A. S. (2002). *A geopolitics of academic writing*. University of Pittsburgh Press. <https://doi.org/10.2307/j.ctt5hjn6c>
- Casey, E. S. (2001). Between geography and philosophy: What does it mean to be in the place-world? *Annals of the Association of American geographers*, 91(4), 683-693. <https://doi.org/10.1111/0004-5608.00266>
- Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Seuil.
- Chakrabarty, D. (2000). *Provincializing Europe: Postcolonial thought and historical difference*. Princeton University Press.
- Chenal, J., Pedrazzini, Y., Cisse, G. et Kaufmann, V. (Dir.). (2009). *Quelques rues d'Afrique. Observation gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar, Nouakchott*. Les Éditions du LASUR.
- Chilisa, B. (2012). *Indigenous research methodologies*. Sage Publications Ltd.
- Chivallon, C. (1999). Les pensées postmodernes britanniques ou la quête d'une pensée meilleure. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(119), 293-322. <https://doi-org/10.7202/022818ar>
- Chivallon, C. (2008). L'espace, le réel et l'imaginaire : a-t-on encore besoin de la géographie culturelle? *Annales de géographie*, 660-661(2-3), 67-89. <https://doi.org/10.3917/ag.660.0067>
- Chivallon, C. (2019). Recherches sur les univers de sens (post)coloniaux – Un essai réflexif sur la décolonisation des savoirs. *Nuevo Mondo Mondos Nuevos* [En ligne]. <https://doi.org/10.4000/nuevomundo.78425>
- Choplin, A. (2012, 2 novembre). Désoccidentaliser la pensée urbaine. *Métropolitiques* [En ligne]. www.metropolitiques.eu/Desoccidentaliser-la-pensee.html
- Choplin, A. et Ciavoletta, R. (2008). Marges de la ville en marge du politique? Exclusion, dépendance et quête d'autonomie à Nouakchott (Mauritanie). *Autrepart*, 45(1), 73-89. <https://doi.org/10.3917/autr.045.0073>
- Cilliers, E. J. (2020). Reflecting on Global South planning and planning literature. *Development Southern Africa*, 37(1), 105-129. <https://doi.org/10.1080/0376835X.2019.1637717>

- Claval, P. (1984). Les langages de la géographie et le rôle du discours dans son évolution. *Annales de géographie*, 93(518), 409-422. <https://doi.org/10.3406/geo.1984.20277>
- Claval, P. (1997). L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990). Dans J.-F. Staszak (Dir.), *Les discours du géographe* (pp. 89-118). L'Harmattan.
- Claval, P. (2001). *Épistémologie de la géographie*. Nathan.
- Claval, P. (2008). Les géographies de l'altérité : géographie de l'exploration, géographie coloniale, géographie tropicale, géographie du développement, géographie postcoloniale. *Revista Universitaria de Geografica*, 17(1), 11-27.
- Clayton, D. (2003). Critical imperial and colonial geographies. Dans K. Anderson, M. Dimosh, S. Pile et N. Thrift (Ed.), *The handbook of cultural geography* (pp. 531-557). Sage Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781848608252>
- Clayton, D. (2020). The passing of geography's empire and question of geography in decolonization, 1945-1980. *Annals of the American Association of Geographers*, 110(5), 1540-1558. <https://doi.org/10.1080/24694452.2020.1715194>
- Clayton, D. et Bowd, G. (2006). Geography, tropicality and postcolonialism: Anglophone and francophone readings of the work of Pierre Gourou. *L'Espace géographique*, 35(3), 208-221. <https://doi.org/10.3917/eg.353.0208>
- Clément, V., Stock, M. et Volvey, A. (2021). *Mouvements de géographie: une science sociale aux tournants*. Presses de l'Université de Rennes
- Clerc, P. (2017). La « géographie coloniale » en France : Une catégorie à déconstruire. *Terra Brasilis* [En ligne], (8). <https://doi.org/10.4000/terrabrasilis.2043>
- Clerc, V. et Deboulet, A. (2018). Quel Nouvel Agenda urbain pour les quartiers précaires? La fabrique des accords internationaux sur l'urbanisation pour la conférence Habitat III. *Métropoles* [En ligne], Hors-série 2018. <https://doi.org/10.4000/metropoles.6189>
- Cloete, N., Maassen, P. et Bailey, T. (Ed.). (2015). *Knowledge production and contradictory functions in African higher education*. African Minds. <https://doi.org/10.47622/978-1-920677-85-5>
- Colin, J-P. et Labrecque, A. C. (Dir.). (2011). *Les études urbaines dans le monde : recueil des capsules (2007-2011)*. Villes Régions Monde. <https://espace.inrs.ca/id/eprint/6513/>
- Collier, A.-C. (2017). Le passage en revue du postcolonial. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11(3), 245-262. <https://doi.org/10.3917/rac.036.0245>
- Collignon, B. (2007). Notes sur les fondements des Postcolonial Studies. *Echogéo*, (1), 1-8. <https://doi.org/10.4000/echogeo.2089>

- Collyer, F. M. (2018). Global patterns in the publishing of academic knowledge: Global North, global South. *Current Sociology*, 66(1), 56-73.
<https://doi.org/10.1177/0011392116680020>
- Colwell, R. (2004). The new landscape of science: A geographical portal. *Annals of the Association of American Geographers*, 94(4), 703-708.
- Comaroff, J. et Comaroff, J. L. (2012). Theory from the South: Or, how Euro-America is evolving toward Africa. *Anthropological Forum*, 22(2), 113-131.
<https://doi.org/10.1080/00664677.2012.694169>
- Connell, R. (2014). Using southern theory: Decolonizing social thought in theory, research and application. *Planning Theory*, 13(2), 210–223.
<https://doi.org/10.1177/1473095213499216>
- Connell, R. (2017). Southern theory and world universities. *Higher Education Research and Development*, 36(1), 4-15. <https://doi.org/10.1080/07294360.2017.1252311>
- Cooper, F. (2021). Histoire, politique et situation coloniale (M. Labzaé et R. Tiquet, trad.). *Politique africaine*, 161-162(1), 363-381. <https://doi.org/10.3917/polaf.161.0363>
- Copans, J. (2010). *Un demi- siècle d'africanisme africain. Terrains, acteurs et enjeux des sciences sociales en Afrique indépendante*. Karthala.
- Cope, M. (2014). Researching. Dans R. Lee, N. Castree, R. Kitchin, V. Lawson, A. Paasi, C. Philo, S. Radcliffe, S. M. Roberts et C. Withers (Ed.), *The Sage handbook of human geography*, 2v (pp. 316-342). Sage Publications Ltd.
<https://doi.org/10.4135/9781446247617>
- Courade, G. (1997). Jalons pour une géographie de la marginalité en Afrique noire. *L'Espace géographique*, 14(2), 139-150. <https://doi.org/10.3406/spgeo.1985.4017>
- Daigle, M. et Ramirez, M. M. (2019). Decolonial geographies. Dans Antipode Editorial Collective, T. Jazeel, A. Kent, K. McKittrick, N. Theodore, S. Chari, P. Chatterton, V. Gidwani, N. Heynen, W. Larner, J. Peck, J. Pickerill, M. Werner et M. W. Wright (Ed.), *Keywords in radical geography: Antipode at 50* (pp. 78-84). Wiley-Blackwell.
<https://doi.org/10.1002/9781119558071>
- d'Alessandro, C. (2003). Une regard sur la géographie coloniale française. *Annales de Géographie*, 112(631), 306-315. <https://doi.org/10.3406/geo.2003.918>
- Daley, P. O. et Murrey, A. (2022). Defiant scholarship : Dismantling coloniality in contemporary African geographies. *Singapore Journal of Tropical Geography*, 43(2), 159-176.
<https://doi.org/10.1111/sjtg.12422>
- Daniels, S. (2011). Geographical imagination. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 36(2), 182-187. <https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2011.00440.x>

- Danso-Wiredu, E. Y. et Midheme, E. (2017). Slum upgrading in developing countries: Lessons from Ghana and Kenya. *Ghana Journal of Geography*, 9(1), 88-108.
- Davis, M. (1990). *City of quartz: Excavating the future in Los Angeles*. Haymarket.
- Deboulet, A. (2007). Restructurer l’habitat précaire. Récits des meilleures pratiques. *Espaces et sociétés*, 131(4), 67-83. <https://doi.org/10.3917/esp.131.0067>
- de Leeuw, S. et Hunt, S. (2017). Unsettling decolonizing geographies. *Geography Compass*, 12(7), Article e12376. <https://doi.org/10.1111/gec3.12376>
- Deluz, J.-J. (2002). Ordre et désordre dans les périphéries urbaines. *NADQ*, 16(1), 45-54. <https://doi.org/10.3917/naqd.016.0045>
- den Heijer, A. C., et Curvelo Magdaniel, F. T. J. (2018). Campus–city relations: Past, present, and future. Dans P. Meusburger, M. Heffernan, et L. Suarsana (Ed.), *Geographies of the University, knowledge and space* (pp. 439– 459). Springer International Publishing. <https://doi.org/10.1007/978-3-319-75593-9>
- de Robillard, D. (2009). Réflexivité : sémiotique ou herméneutique comprendre ou donner signification? Une approche profondément anthropolinguistique? *Cahiers de sociolinguistique*, 14(1), 153-175. <https://doi.org/10.3917/csl.0901.015>
- de Sousa Santos, B. (2014). *Epistemologies of the south: Against epistemicide*. Paradigm Publishers. <https://doi.org/10.4324/9781315634876>
- de Sousa Santos, B. (2017). Épistémologie du Sud et militantisme académique : entretien avec Boaventura de Sousa Santos, réalisé par Baptiste Godrie. *Sociologie et société*, 49(1), 143-149. <https://doi.org/10.7202/1042809ar>
- de Suremain, M.-A. (2021). Entre appropriation disciplinaire et réappropriation du passé de l’Afrique : histoire et historiens à l’Université d’Abidjan (années 1960-1980). Dans M. Chosson, M.-A. de Suremain et A. Viguier (Dir.), *(Ré)appropriation des savoirs. Acteurs, territoires, processus, enjeux* (pp. 183-228). Presses de l’Inalco. <https://doi.org/10.4000/books.pressesinalco.42755>
- Diagne S. B. (2017). Pour un universel vraiment universel. Dans A. Mbembe et F. Sarr (Dir.), *Écrire l’Afrique monde* (pp. 71-78). Jimsann/Philippe Ray.
- Di Méo, G. (2008). Une géographie sociale entre représentations et action. *Montagnes méditerranéennes et développement territorial*, (23), 13-21.
- Diop, A. S. (2020). *Pour une désaliénation des études africaines. Repenser l’africanisme postcolonial*. L’Harmattan.
- Donatien, P. (2020). Postcolonial et/ou (dé)colonial en France et dans la Caraïbe française, visées heuristiques et politiques : Can the subaltern speak? *Transtext(e)s Transcultures* 跨文本

- 跨文化. *Journal of Global Cultural Studies* [En ligne], (15).
<https://doi.org/10.4000/transtexts.1422>
- Dufour, F. (2007). Dire « le Sud » : Quand l'autre catégorise le monde. *Autrepart*, 41(1), 27-39.
<https://doi.org/10.3917/autr.041.0027>
- Durand, G. (1964). *L'imagination symbolique*. Presses universitaires de France.
- Dussel, E. (2002). World system and 'trans'-modernity. *Nepantla: Views from the South*, 3(2), 221-244.
- El-Hadj, M. B., Faye, I. et Geh, Z. F. (2018). Slum upgrading and housing alternatives for the poor. Dans M. B. El- Hadj, I. Faye, I. et Z. F. Geh, *Housing market dynamics in Africa* (pp. 215-253). Palgrave Macmillan. <https://doi.org/10.1057/978-1-137-59792-2>
- Elliott, K. C. (2012). Ignorance, uncertainty, and the development of scientific language. Dans N. Janich, A. Nordmann et L. Schebek (Ed.), *Nichtwissenskommunikation in den Wissenschaften* (pp. 295-315). Peter Lang. <https://doi.org/10.3726/b14164>
- El Kassar, N. (2018). What ignorance really is. Examining the foundations of epistemology of ignorance. *Social Epistemology*, 32(5), 300-310.
<https://doi.org/10.1080/02691728.2018.1518498>
- England, K. (2006). Producing feminist geographies: Theory, methodologies and research strategies. Dans S. Aitken et G. Valentine (Ed.), *Approaches to human geography* (pp. 286-297). Sage Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781446215432>
- Escobar, A. (2007). Worlds and knowledges otherwise: The Latin American modernity/coloniality research program. *Cultural Studies*, 21(2-3), 179-210.
<https://doi.org/10.1080/09502380601162506>
- Escobar, A. et Restrepo, E. (2009). Anthropologies hégémoniques et colonialité. *Cahiers des Amériques latines*, (62), 83-95. <https://doi.org/10.4000/cal.1550>
- Fairclough, N. (1992). *Discourse and social change*. Polity Press.
- Fairclough, N. (1995). *Critical discourse analysis. The critical study of language*. Longman.
- Fall, J. J. (2007). Lost geographers: Power games and the circulation of ideas within francophone political geographies. *Progress in Human Geography*, 31(2), 195-216.
<https://doi.org/10.1177/0309132507075369>
- Fassin, D. (2008). Répondre de sa recherche. L'anthropologue face à ses « autres ». Dans A. Bensa et D. Fassin (Dir.), *Les politiques de l'enquête* (pp. 299-320). La Découverte.
<https://doi.org/10.3917/dec.fassi.2008.01>

- Fauveaud, G. (Dir.). (2017). *Les villes non occidentales. Comprendre les enjeux de la diversité urbaine*. Presses de l'Université de Montréal.
<https://doi.org/10.4000/books.pum.11857>
- Finnegan, D. A. (2008). The spatial turn: Geographical approaches in the history of science. *The Journal of the History of Biology*, 41(2), 369-388. <https://doi.org/10.1007/s10739-007-9136-6>
- Fiscella, K. et Fremont, A. M. (2006). Use of geocoding and surname analysis to estimate race and ethnicity. *HSR: Health Services Research*, 41(4p1), 1482-1500.
<https://doi.org/10.1111/j.1475-6773.2006.00551.x>
- Flick, U. (Ed.). (2014). *The Sage handbook of qualitative data analysis*. Sage Publications Inc.
<https://doi.org/10.4135/9781446282243>
- Fonn, S., Ayiro, L. P., Cotton, P., Habib, A., Mbithi, P. M. F., Mtenje, A., Nawangwe, B., Ogunbodede, E. O., Olayinka, I., Golooba-Mutebi, F. et Ezeh, A. (2018). Repositioning Africa in global knowledge production. *The Lancet*, 392(10153), 1-4.
[https://doi.org/10.1016/S0140-6736\(18\)31068-7](https://doi.org/10.1016/S0140-6736(18)31068-7)
- Förster, T. (2016). Foreword. Dans A. Simone (Ed.), *Always something else: Urban Asia and Africa as experiment* (pp. 5-8). Basler Afrika Bibliographien.
<https://doi.org/10.2307/j.ctvh9vv0c>
- Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Gallimard.
- Fournet-Guérin, C. (2011). Les villes d'Afrique subsaharienne dans le champ de la géographie française et de la production documentaire : une géographie des « villes fantômes »? *L'Information géographique*, 75(2), 49-67. <https://doi.org/10.3917/lig.752.0049>
- Fournet-Guérin, C. (2020). Peut-on parler de géographies « postcoloniales » en France à propos de la géographie des pays dits du Suds? *Histoire de la recherche contemporaine*, 9(1), 55-65. <https://doi.org/10.4000/hrc.4303>
- Frega, R. (2013). L'épistémologie des dominés. *Critique*, 799(12), 978-991.
<https://doi.org/10.3917/criti.799.0978>
- Fricke, M. (2007). *Epistemic injustice: Power and the ethics of knowing*. Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/analys/anp028>
- Gaudry, A. et Lorenz, D. (2018). Indigenization as inclusion, reconciliation, and decolonization: Navigating the different visions for indigenizing the canadian academy. *AlterNative*, 14(3), 218-227. <https://doi.org/10.1177/1177180118785382>
- Genard, J.-L. et Roca i Escoda, M. (2019). Publier en français dans un monde globalisé : raisons et déraisons. *SociologieS* [En ligne]. <https://doi.org/10.4000/sociologies.9731>

- Gilbert, A. (1986). L'analyse de contenu des discours sur l'espace : une méthode. *Le Géographe canadien*, 30(1), 13-25. <https://doi.org/10.1111/j.1541-0064.1986.tb01021.x>
- Glissant, E. (2006). *Une nouvelle région du monde. Esthétique I*. Gallimard.
- Godrie, B. et Dos Santos, M. (2017). Présentation : inégalités sociales, production des savoirs et de l'ignorance. *Sociologie et sociétés*, 49(1), 7-31. <https://doi.org/10.7202/1042804ar>
- Gordon, J. A. (2017). Par-delà la seule critique. Créoliser nos entreprises intellectuelles et politiques. *Tumultes*, 48(1), 19-38. <https://doi.org/10.3917/tumu.048.0019>
- Gregory, D. (1994). *Geographical imaginations*. Blackwell.
- Gregory, D. (1995). Imaginative geographies. *Progress in Human Geography*, 19(4), 447-485. <https://doi.org/10.1177/030913259501900402>
- Gregory, D. (1998). Power, knowledge and geography: The Hettner lecture in human geography. *Geographische Zeitschrift*, 86(2), 70-93.
- Grosfoguel, R. (2010). Vers une décolonisation des « uni-versalismes » occidentaux : le « pluri-versalisme décolonial », d'Aimé Césaire aux zapatistes. Dans A. Mbembe, F. Vergès, F. Bernault, A. Bouveker, N. Bancel et P. Blanchard (Dir.), *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française* (pp. 119-138). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bance.2010.01>
- Grosfoguel, R. et Cohen, J. (2012). Un dialogue décolonisé sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos. *Mouvements*, 4(72), 42-53. <https://doi.org/10.3917/mouv.072.0042>
- Grosz-Ngaté, M. (2020). Knowledge and power: Perspectives on the production and decolonization of African/ist knowledges. *African Studies Review*, 63(4), 689-718. <https://doi.org/10.1017/asr.2020.102>
- Groupe d'Intérêt Scientifique (GIS). (2016). *Les études africaines en France. Un état des lieux* [Rapport de recherche pour le CNRS]. <https://etudes-africaines.cnrs.fr/wp-content/uploads/2016/03/Livre-Blanc-GIS-Etudes-africaines-2016.pdf>
- Gueye, A. (2018). L'engagement des universitaires africains expatriés dans l'enseignement supérieur en Afrique. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 12(4), 553-519. <https://doi.org/10.3917/rac.041.0553>
- Gueye, A. (2019). Plutôt union que séparation. Les chercheurs africains francophones et l'Université française dans le contexte de réarrangement global du champ académique par les États-Unis. *Histoire de la recherche contemporaine*, 8(2), 160-179. <https://doi.org/10.4000/hrc.3559>
- Hamel, J. (1997). *Étude de cas et sciences sociales*. L'Harmattan.

- Hancock, C. (2007). « Délivrez-nous de l'exostime » : quelques réflexions sur les impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords). *Autrepart*, 41(1), 69-81. <https://doi.org/10.3917/autr.041.0069>
- Hanson, S. (2004). Who are “we”? An important question for geography’s future. *Annals of the Association of American Geographers*, 94(4), 715-722.
- Harrison, P. (2006). On the edge of reason: Planning and urban futures in Africa. *Urban Studies*, 43(2), 319-335. <https://doi.org/10.1080=00420980500418368>
- Harvey, D. (2004). L’urbanisation du capital. *Actuel Marx*, 35(1), 41-70. <https://doi.org/10.3917/amx.035.0041>
- Henriksen, L. B. (2021). How to tell the story? On story and narrative in the research process – A pragmatic constructive approach. *Journal of Pragmatic Constructivism*, 11(1), 19-28. <https://doi.org/10.7146/jopracon.v11i1.127250>
- Hoppers, C. O. et Richards, H. (2012). *Rethinking thinking: Modernity’s “others” and the transformation of the university*. UNISA Press.
- Hountondji, P. J. (1988). Situation de l’anthropologue africain : note critique sur une forme d’extraversion scientifique. *Revue de l’Institut de Sociologie*, (3-4), 99-108.
- Hountondji, P. J. (1994). *Les savoirs endogènes. Pistes pour une recherche*. Karthala.
- Hountondji, P. J. (2017). Construire l’universel : un défi transculturel. *Méthod(e)s: African Review of Social Sciences Methodology*, 2(1-2), 155-168. <https://doi.org/10.1080/23754745.2017.1354559>
- Hours, B. et Selim, M. (2007). Production et perte des sens du Sud. *Autrepart*, 41(1), 41-55. <https://doi.org/10.3917/autr.041.0041>
- Houssay-Holzschuch, M. et Milhaud, O. (2013). Geography after Babel – A view from the French province. *Geographical Helvetica*, 68(1), 51-55. <https://doi.org/10.5194/gh-68-51-2013>
- Hubbard, P., Bartley, B., Fuller, D. et Kitchin, R. (2002). *Thinking geographically: Space, theory and contemporary human geography*. Continuum.
- Jaglin, S., Didier, S. et Dubresson, A. (2018). Métropolisation en Afrique subsaharienne : au menu ou à la carte? *Métropoles* [En ligne]. <https://doi.org/10.4000/metropoles.6065>
- Jazeel, T. (2014). Subaltern geographies: Geographical knowledge and postcolonial strategy. *Singapore Journal of Tropical Geography*, 35(1), 88-103. <https://doi.org/10.1111/sjtg.12053>
- Jazeel, T. (2017). Mainstreaming geography’s decolonial imperative. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 42(3), 334-337. <http://doi.org/10.1111/tran.12200>

- Jazeel, T. (2019a). Singularity. A manifesto for incomparable geographies. *Singapore Journal of Tropical Geography*, 40(1), 5-21. <https://doi.org/10.1111/sjtg.12265>
- Jazeel, T. (2019b). *Postcolonialism*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315559483>
- Jazeel, T. et McFarlane, C. (2009). The limits of responsibility: A postcolonial politics of academic knowledge production. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 35(1), 109-124. <https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2009.00367.x>
- Jöns, H., Meusburger, P. et Heffernan, M. (Ed.). (2017). *Mobilities of knowledge*. Springer. <https://doi.org/10.1007/978-3-319-44654-7>
- Jorgensen, M. et Philips, L. (2002). *Discourse analysis as theory and method*. Sage Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781849208871>
- Kanai, J. M., Grant, R. et Jianu, R. (2017). Cities on and off the map: A bibliometric assessment of urban globalization research. *Urban Studies*, 55(12), 1-17. <https://doi.org/10.1177/0042098017720385>
- Kane, O. (2012). Épistémologie de la recherche qualitative en terrains africains : considérations liminaires. *Recherches qualitatives*, 31(1), 152-173. <https://doi.org/10.7202/1085027ar>
- Kavwahirehi, K. (2008). De la géopolitique de la connaissance et autres stratégies de décolonisation du savoir. *Quest : Revue africaine de philosophie*, 22(1-2), 7-24.
- Keim, W. (2010). Pour un modèle centre-périphérie dans les sciences sociales. Aspects problématiques des relations internationales en sciences sociales. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(3), 570-598. <https://doi.org/10.3917/rac.011.0570>
- Keim, W. (2016). La circulation international des savoirs en sciences sociales. Facteurs pertinents d'acceptation et de rejet des textes voyageurs. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 10(1), 1-41. <https://doi.org/10.3917/rac.030.0001>
- Keller, R. (2007). L'analyse de discours comme sociologie de la connaissance. *Langage et société*, 120(2), 55-76. <https://doi.org/10.3917/ls.120.0055>
- Kemajou, A., Konou, A. A., Jaligot, R. et Chenal, J. (2020). Analyzing four decades of literature on urban planning studies in Africa (1980-2020). *African Geographical Review*, 40(4), 425-443. <https://doi.org/10.1080/19376812.2020.1844025>
- Khulke, O. (2006). Epistemology. Dans B. Warf (Ed.), *Encyclopedia of human geography* (p. 137). Sage Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781412952422>
- Kidd, I. J., Medina, J. et Pohlhaus Jr., G. (Ed.). (2017). *The Routledge handbook of epistemic injustice*. Routledge.
- Kisudiki, N. Y. (2014). Le « missionnaire désespéré » ou de la différence africaine en philosophie. *Rue Descartes*, 83(4), 77-96. <https://doi.org/10.3917/rdes.083.0077>

- Kitchin, R. (2003). Commentary: Disrupting and destabilizing anglo-american and English language hegemony in geography. *Social & Cultural Geography*, 6(1), 1-15.
- Kitchin, R. et Thrift, N. (Ed.). (2009). *International encyclopedia of human geography*. Elsevier Ltd.
- Kuokkanen, R. (2008). *Reshaping the university: Responsibility, indigenous epistemes, and the logic of the gift*. University of British Columbia Press.
- LaFay, M., Le Guennec-Coppens, F. et Coulibaly, E. (Dir.). (2016). *Regards scientifiques sur l'Afrique depuis les indépendances*. Karthala. <https://doi.org/10.3917/kart.lafay.2016.01>
- Larsen, C. E. S. (2016). Reflections on the incentive structures at African universities and their impact on the direction and performance of the continent's development. *African Journal of Rural Development*, 1(2), 127-137. <https://doi.org/10.22004/ag.econ.263563>
- Lawhon, M., Silver, J., Ernstson, H. et Pierce, J. (2016). Unlearning (un)located ideas in the provincialization of urban theory. *Regional Studies*, 50(9), 1611-1622. <http://doi.org/10.1080/00343404.2016.1162288>
- Lawhon, M. et Truelove, Y. (2020). Disambiguating the southern urban critique: Propositions, pathways and possibilities for a more global urban studies. *Urban Studies*, 57(1), 3-20. <https://doi.org/10.1177/0042098019829412>
- Lazarrotti, O. (2006). Habiter, aperçus d'une science géographique. *Cahiers de géographie du Québec*, 50(139), 85-102. <https://doi.org/10.7202/012936ar>
- Lefort, I. et Péaud, L. (2017). La réflexivité et les géographes français au XX^e siècle. D'une approche historique à une approche épistémologique. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 13(1), 21-55. <https://doi.org/10.7202/1044010ar>
- Leitner, H. et Sheppard, E. (2016). Provincializing critical urban theory: Extending the ecosystem of possibilities. *International Journal of Urban and Regional Research*, 40(1), 228-235. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12277>
- Lejeune, C. (2010). Montrer, calculer, explorer, analyser. Ce que l'informatique fait (faire) à l'analyse qualitative. *Recherches Qualitatives* [Hors série], (9), 15-32. http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie_v9/HS9_Lejeune.pdf
- Le Moigne, J.-L. (2007). *Les épistémologies constructivistes*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.lemoi.2007.01>
- López, F. H. (2017). Universalisme ou pluriversalisme? Les apports de la philosophie latino-américaine. *Tumultes*, 48(1), 39-50. <https://doi.org/10.3917/tumu.048.0039>

- Mabin, A., Butcher, S. et Bloch, R. (2013). Peripheries, suburbanisms and change in sub-saharan african cities. *Social Dynamics*, 39(2), 167-190. <https://doi.org/10.1080/02533952.2013.796124>
- Maffesoli, M. (1975). L'idéologie, sa genèse et sa duplicité. *L'Homme et la Société*, (35-36), 199-214. <https://doi.org/10.3406/homso.1975.1579>
- Maingueneau, D. (1991). *L'analyse du discours: Introduction aux lectures de l'archive*. Hachette Supérieur.
- Maréchal, I. A. (Dir.). (1994). *Sciences et imaginaire*. Albin Michel.
- Mashini, J.-C. (2017). La recherche géographique à travers les thèses de doctorat en RD Congo de 1956 à 2016. *Revue Canadienne de Géographie Tropical*, 4(1), 69-88.
- Mbembe, A. J. et Nuttall, S. (2004). Writing the world from an African metropolis. *Public Culture*, 16(3), 347-372. <https://doi.org/10.1215/08992363-16-3-347>
- Mbembe, A. J. (2016). Decolonizing the university: New directions. *Arts & Humanities in Higher Education*, 15(1), 29-45. <https://doi.org/10.1177/1474022215618513>
- Mbonda, E.-M. (2019). La décolonisation des savoirs est-elle possible en philosophie? *Philosophiques*, 46(2), 299-325. <https://doi.org/10.7202/1066772ar>
- McFarlane (2019). Urban fragment: A subaltern imagination. Dans T. Jazeel et S. Legg (Ed.), *Subaltern geographies* (pp. 210-230). Georgia University Press.
- Meddeb, A. (Dir.). (1997). Postcolonialisme : décentrement, déplacement, dissémination. *Dédale*, (5-6).
- Meusburger, P., Livingston, D. N. et Jöns, H. (Ed.). (2010). *Geographies of science*. Springer. <https://doi.org/10.1007/978-90-481-8611-2>
- Mignolo, W. D. (2003). Globalization and the geopolitics of knowledge: The role of the humanities in the corporate university. *Nepantla: Views from South*, 4(1), 97-119.
- Mignolo, W. D. (2012). *Local histories/global designs: Coloniality, subaltern knowledges, and border thinking* (w. a new preface). Princeton University Press. <https://doi.org/10.1515/9781400845064> (Publication originale en 2000)
- Mignolo, W. D. et Walsh, C. E. (2018). *On decoloniality: Concepts, analytics, praxis*. Duke University Press. <https://doi.org/10.1215/9780822371779>
- Moldano-Torres, N. (2011). Thinking through the decolonial turn: Post-continental interventions in theory, philosophy and critique – An introduction. *Transmodernity: Journal of Peripheral Cultural Production of the Luso-Hispanic World* [En ligne], 1(2). <https://doi.org/10.5070/T412011805>

- Mondada, L. (2005). Pratiques discursives urbaines et modes d'émergence de figures des villes. Dans F. Pousin (Dir.), *Figure de la ville et construction des savoirs : Architecture, urbanisme, géographie* (pp. 195-203). CNRS Éditions.
<https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.4267>
- Moseley, W. G. (2005). Reflecting on National Geographic magazine and academic geography: The September 2005 special issue on Africa. *African Geographical Review*, 24(1), 93-100. <https://doi.org/10.1080/19376812.2005.9756188>
- Mott, C. et Cockrayne, D. (2017). Citation matters: Mobilizing the politics of citation toward a practice of “conscientious engagement”. *Gender, Place & Culture*, 24(7), 954-973.
<https://doi.org/10.1080/0966369X.2017.1339022>
- Mudimbe, V. Y. (1988). *The invention of Africa*. Indiana University Press.
- Mukamurera, J., Lacrouse, F. et Couturier, Y. (2006). Des avancées en analyses qualitative : pour une transparence et une systématisation des pratiques. *Recherche qualitatives*, 26(1), 110-138. <https://doi.org/10.7202/1085400ar>
- Mushemeza, E. D. (2016). Opportunities and challenges of academic staff in higher education in Africa. *International Journal of Higher Education*, 5(3), 236-246.
<http://doi.org/10.5430/ijhe.v5n3p236>
- Musila, G. A. (2016). Part-time Africans, Europolitans, and “Africa lite”. *Journal of African Cultural Studies*, 28(1), 109-113. <https://doi.org/10.1080/13696815.2015.1099424>
- Myers, G. A. (2001). Introductory human geography textbook representations of Africa. *Professional Geographers*, 53(4), 522-532. <https://doi.org/10.1111/0033-0124.00302>
- Myers, G. A. (2011). *African cities. Alternative visions of urban theory and practice*. Zed Books.
- Myers, G. A. (2014). From expected to unexpected comparisons: Changing the flows of ideas about cities in a postcolonial world. *Singapore Journal of Tropical Geography*, 35(1), 104-118. <https://doi.org/10.1111/sjtg.12046>
- Myers, G. A. (2017). African ideas of the urban. Dans J. A. Hannigan et R. Gref (Ed.), *The Sage handbook of new urban studies* (pp. 449-460). Sage Publications Ltd.
<https://doi.org/10.4135/9781412912655.n28>
- Myers, G. A. (2018). The Africa problem of global urban theory: Re-conceptualising planetary urbanization. *International Development Policy*, (10), 232-253.
<https://doi.org/10.4000/poldev.2739>
- Narayanan, N. P. (2021). Southern theory without a north: City conceptualization as the theoretical metropolis. *Annals of the American Association of Geographers*, 111(4), 989-1001. <https://doi.org/10.1080/24694452.2020.1791040>

- Nash, C. (2002). Cultural geography: Postcolonial cultural geographies. *Progress in Human Geography*, 26(2), 219-230. <https://doi.org/10.1191/0309132502ph365pr>
- Nash, C. (2004). Postcolonial geographies: Spatial narrative of inequality and interconnection. Dans P. Cloke, P. Crang et M. Goodwin (Ed.), *Envisioning human geographies* (pp. 104-127). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203784495>
- Naylor, S. (2005). Introduction: Historical geographies of science: Places, contexts, cartographies. *The British Journal for the History of Science*, 38(1), 1-12. <https://doi.org/10.1017/S0007087404006430>
- Ndaba, O. (2017). Afropolitans and its discontent. Dans D. Hodgson et J. Byfield (Ed.), *Global Africa: Into the 21st century* (pp. 366-375). University of California Press.
- Ndlovu-Gatsheni, S. J. (2018). The dynamics of epistemological decolonization in the 21st century: Towards epistemic freedom. *Strategic Review of Southern Africa*, 40(1), 16-45. <https://doi.org/10.35293/srsa.v40i1.268>
- Ndlovu-Gatsheni, S. J. (2021a). The cognitive empire, politics of knowledge and African intellectual productions: Reflections on struggles for epistemic freedom and resurgence decolonization in the twenty-first century. *Third World Quarterly*, 42(5), 882-901. <https://doi.org/10.1080/01436597.2020.1775487>
- Ndlovu-Gatsheni, S. J. (2021b). Le long tournant décolonial dans les études africaines. Défis de la réécriture de l’Afrique (N. G-D., trad.). *Politique africaine*, 161-162(1), 449-472. <https://doi.org/10.3917/polaf.161.0449>
- Niang, M., Dupéré, S. et Fletcher, C. (2017). Une Africaine en « terrain africain ». Défis épistémologiques, éthiques, méthodologiques lors d’une recherche qualitative effectuée au Burkina Faso. *Recherches qualitatives*, 36(1), 24-44. <https://doi.org/10.7202/1084355ar>
- Noxolo, P. (2017). Introduction: Decolonising geographical knowledge in a colonized and re-colonising postcolonial world. *Area*, 49(3), 317-319. <https://doi.org/10.1111/area.12370>
- Noxolo, P., Raghuram, P. et Madge, C. (2008). “Geography is pregnant” and “geography’s milk is flowing”: Metaphors for a postcolonial discipline? *Environment and Planning D: Society and Space*, 26(1), 146-169. <https://doi.org/10.1068/d81j>
- Obrist, B. (2013). Introduction. Dans B. Obrist, V. Arlt et E. Mazamo (Ed.), *Living the city in Africa: Process of invention and intervention* (pp. 9-22). Lit Verlag.
- Ogunyankin, G. A. (2018). A “scented declaration of progress”: Globalisation, afropolitan imagineering and familiar orientations. *Antipode*, 50(5), 1145-1165. <https://doi.org/10.1111/anti.12392>
- Oketch, M. (2016). Financing higher education in sub-saharan Africa: Some reflections and implications for sustainable development. *Higher Education*, 72, 525-239. <https://doi.org/10.1007/s10734-016-0044-6>

- Ouattara, F. et Ridde, V. (2013). Expériences connues, vécues... mais rarement écrites. À propos des relations de partenariats Nord-Sud. *Recherches participatives*, 25(2), 231-246. <https://doi.org/10.7202/1020832ar>
- Paasi, A. (2005). Globalisation, academic capitalism, and the uneven geographies of international journal publishing spaces. *Environment and Planning A: Economy and Space*, 37(5), 769-789. <https://doi.org/10.1068/a3769>
- Park, R. E. (1979). La ville comme laboratoire social. Dans Y. Grafmeyer et I. Joseph (Ed. et trad.), *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine* (pp. 167-183). Aubier. (Publication originale en 1929)
- Parnell, S. et Pieterse, E. (2016). Translational global praxis: Rethinking methods and modes of African urban research. *International Journal of Urban Regional Research*, 40(1), 236-246. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12278>
- Parnell, S. et Robinson, J. (2012). (Re)theorizing cities from the global south: Looking beyond neoliberalism. *Urban Geography*, 33(4), 593-617. <https://doi.org/10.2747/0272-3638.33.4.593>
- Péaud, L. (2021). Du style et de la langue chez Alexander von Humboldt. *Annales de géographie*, 739-740(4-3), 60-79. <https://doi.org/10.3917/ag.739.0060>
- Pieterse, E. (2011). Grasping the unknowable: Coming to grips with African urbanisms. *Social Dynamics*, 37(1), 5-23. <https://doi.org/10.1080/02533952.2011.569994>
- Pirès, A. (1997). Echantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique. Dans J. Poupard, J. P. Deslauriers, L. H. Groulx, R. Mayer et A. Pirès (Dir.), *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 113-169). Gaëtan Morin.
- Piron, F. (2018). Justice et injustice cognitives : de l'épistémologie à la matérialité des savoirs humains. Dans É. Tremblay et R. Dorcé (Dir.), *Les classiques des sciences sociales. 25 ans de partage des savoirs dans la francophonie* (pp. 259-273). Science et bien commun.
- Piron, F., Diouf, A. B., Dibounje Madiba, M. S., Mboa Nkoudou, T. H., Ouangré, Z. A., Tessy, D. R., Achaffert, H. R., Pierre, A. et Lire, Z. (2017). Le libre accès vu d'Afrique francophone subsaharienne. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, (11), 1-22. <https://doi.org/10.4000/rfsic.3292>
- Piron, F., Regulus, S. et Dibounje Madiba, M. S. (Dir.). (2016). *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux*. Science et bien commun.
- Pirsig, R. M. (1999). *Zen and the art of motorcycle maintenance. An inquiry into values*. Harper Torch. (Publication originale en 1974)
- Plançon, C. (2009). Enjeu des droits fonciers dans la gestion des ressources naturelles. *Vertigo la revue électronique en science de l'environnement* [En ligne], Hors-série 6. <https://doi.org/10.4000/vertigo.9040>

- Popke, J. (2001). The “politics of the mirror”: On geography and afro-pessimism. *African Geographical Review*, 21(1), 5-27. <https://doi.org/10.1080/19376812.2001.9756158>
- Powell, R. C. (2007). Geographies of science: Histories, localities, practices, futures. *Progress in Human Geography*, 31(3), 309-329. <https://doi.org/10.1177/0309132507077081>
- Proctor, R. (2008). Agnotology: A missing term to describe the cultural production of ignorance (and its study). Dans R. Proctor et L. Schiebinger (Ed.), *Agnotology: The making and unmaking of ignorance* (pp. 1-36). Stanford University Press.
- Quashie, H. (2018). Au-delà de la vitrine académique. Enjeux de la place et de la mobilité des chercheurs africains pour des colloques en études africaines organisés en France. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 12(4), 645-680. <https://doi.org/10.3917/rac.041.0645>
- Quijano, A. (1994). Colonialité du pouvoir et démocratie en Amérique latine (J. Cohen, trad.). *Multitudes* [En ligne]. <http://multitudes.net/Colonialite-du-pouvoir-et/>
- Quijano, A. (2007). Coloniality and modernity/rationality. *Cultural Studies*, 21(2-3), 168-178. <https://doi.org/10.1080/09502380601164353>
- Raffestin, C. (1983). L'imagination géographique. *Géotopiques*, (1), 25-43.
- Radcliffe, S. A. (2012). Relating to the land: Multiple geographical imaginations and lived-in landscapes. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 37(3), 359-364. <https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2012.00524.x>
- Radcliffe, S. A. (2022). *Dezolonizing geography: An introduction*. Polity Press.
- Radcliffe, S. A. et Radhuber, I. M. (2020). The political geographies of D/decolonization: Variegation and decolonial challenges of/in geography. *Political Geography* [En ligne], 78. <https://doi.org/10.1016/j.polgeo.2019.102128>
- Renault, M. (2018, 22 novembre). Frantz Fanon et la décolonisation des savoirs. *Esquisses – Les Afriques dans le monde* [En ligne]. <https://elam.hypotheses.org/393>
- Rinck, F. (2010). L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique. Un état des lieux. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(3), 427-450. <https://doi.org/10.3917/rac.011.0427>
- Ritter, C. (avec Nicolas-Obadia, G.) (1974). *Introduction à la géographie générale comparée* (D. Nicolas-Obadia, trad.). Annales littéraires de l'Université de Besançon. (Publication originale en 1852)
- Robinson, J. (2003). Postcolonialising geography: Tactics and pitfalls. *Singapore Journal of Tropical Geography*, 24(3), 273-289. <https://doi.org/10.1111/1467-9493.00159>
- Robinson, J. (2006). *Ordinary cities: Between modernity and development*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203506554>

- Robinson, J. (2016). Thinking cities through elsewhere: Comparative tactics for a more global urban studies. *Progress in Human Geography*, 40(1), 3-29. <https://doi.org/10.1177/0309132515598025>
- Rodriguez-Pose, A. (2006). Is there an “anglo-american” domination in human geography? And, is it bad? *Environment and Planning A: Economy and Space*, 38(4), 603-610. <https://doi.org/10.1068/a38280>
- Roy, S. (2005). Urban informality: Toward an epistemology of planning. *Journal of the American Planning Association*, 71(2), 147-158. <https://doi.org/10.1080/01944360508976689>
- Roy, A. (2009). The 21st century metropolis: New geographies of theory. *Regional Studies*, 43(6), 819-830. <https://doi.org/10.1080/00343400701809665>
- Roy, A. (2011). Urbanisms, worlding practices, and the theory of planning. *Planning Theory*, 10(1), 6-15. <https://doi.org/10.1177/1473095210386065>
- Roy, A. (2014). Worlding the south: Toward a post-colonial urban theory. Dans S. Parnell et S. Oldfield (Ed.), *The Routledge handbook on cities of the global south* (pp. 9-20). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203387832>
- Roy, A. (2016). Who’s afraid of postcolonial theory? *International Journal of Urban and Regional Research*, 40(1), 200-209. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12274>
- Roy, N. et Garon, R. (2013). Étude comparative des logiciels d’aide à l’analyse de données qualitatives : de l’approche automatique à l’approche manuelle. *Recherches Qualitatives*, 32(1), 154-180. <https://doi.org/10.7202/1084616ar>
- Ryan, M. (2009). Making visible the coding process: Using qualitative data software in a post-structural study. *Issues in Educational Research*, 19(2), 142-161.
- Sack, R. D. (1983). Human territoriality: A theory. *Annals of the Association of American Geographers*, 73(1), 55-74. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8306.1983.tb01396.x>
- Said, E. (1983). *The world, the text and the critic*. Harvard University Press.
- Said, E. (1991). *Orientalism: Western conceptions of the Orient* (new ed.). Penguin Books Ltd. (Publication originale en 1978)
- Said, E. (2000). *Reflections on exile and other essays*. Harvard University Press.
- Sanders, R. (1992) Eurocentric bias in the study of African urbanization: A provocation to debate. *Antipode*, 24(3), 203–213. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8330.1992.tb00441.x>
- Sasakamoose, J., et Pete, S. M. (2015). Towards indigenizing university policy. *Education Matters: The Journal of Teaching and Learning* [En ligne], 3(1).

- Sauer, C. (1925). The morphology of landscape. *University of California Publications in Geography*, 2(2), 19-54.
- Sawyerr, A. (2004). African universities and the challenge of research capacity development. *Journal of Higher Education in Africa*, 2(1), 211-240.
- Schmitz, S. (2003). La géographie humaine et ses revues « internationales » : globalisation ou fragmentation? *Annales de géographie*, 112(632), 402-411.
<https://doi.org/10.3406/geo.2003.946>
- Sénégal, G. (1992). Aspects de l'imaginaire spatial : identité ou fin des territoires? *Annales de géographie*, 101(563), 28-42. <https://doi.org/10.3406/geo.1992.21064>
- Sibeud, E. (2011). Introduction. Des « sciences coloniales » au questionnement postcolonial : la décolonisation invisible? *Revue d'Histoire des Sciences humaines*, 24(1), 3-16.
<https://doi.org/10.3917/rhsh.024.0003>
- Sidaway, J. D. (2000). Postcolonial geographies: An exploratory essay. *Progress in Human Geography*, 24(4), 591-612. <https://doi.org/10.1191/030913200100189120>
- Singaravélou, P. (Dir.). (2008). *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*. Belin.
- Skupien, S. et Rüffin, N. (2020). The geography of research funding: Semantics and beyond. *Journal of Studies in International Education*, 24(1), 24-38.
<https://doi.org/10.1177/1028315319889896>
- Slater, D. (1995). On the borders of social theory: Learning from other regions. *Environment and Planning D: Society and Space*, 10(3), 307-327. <https://doi.org/10.1068/d100307>
- Smith, L. T. (1999). *Decolonizing methodologies: Research and Indigenous people*. Zed Books.
- Smouts, M.-C. (Dir.) (2007). *La situation postcoloniale*. Presses de Sciences Po.
<https://doi.org/10.3917/scpo.smout.2007.01>
- Smouts, M.-C. (2010). Les études postcoloniales en France : émergence et résistances. Dans A. Mbembe, F. Vergès, F. Bernault, A. Boubeker, N. Bancel et P. Blanchard (Dir.), *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française* (pp. 309-316). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bance.2010.01.0309>
- Soja, E. W. (2000). *Postmetropolis: Critical studies of cities and regions*. Blackwell.
- Spivak, G. C. (2003). *Death of a discipline*. Columbia University Press.
- Spivak, G. C. (2010). Appendix: Can the subaltern speak? Dans R. Morris (Ed.), *Can the subaltern speak? Reflections on the history of an idea* (pp. 237-292). Columbia University Press. (Publication originale en 1988)

- Sullivan, S. et Tuana, N. (Dir.). (2007). *Race and epistemologies of ignorance*. State University of New York Press.
- Steck, J.-F. (2012). Être sur le terrain, faire du terrain. *Hypothèses*, 15(1), 75-84. <https://doi.org/10.3917/hyp.111.0075>
- Swyngedouw, E. et Kaika, M. (2005). La production de modernités urbaines « globales » : Explorant les failles dans le miroir. *Géographie, économie, société*, 7(2), 155-176. <https://doi.org/10.3166/ges.7.155-176>
- Timera, M. B., Diongue, M., Sakho, P., Diagne, A. et Niang-Diène, A. (2019). Champ épistémique des travaux des géographes Paul Pélissier et Cheikh Ba : entre complémentarités, recoupements et débordements disciplinaires. *Cahiers de géographie du Québec*, 62(175), 169-189. <https://doi.org/10.7202/1057085ar>
- Titscher, S., Meyer, M., Wodak, R. et Vetter, E. (2000). *Methods of text and discourse analysis*. Sage Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9780857024480>
- Tonda, J. (2012). L'impossible décolonisation des sciences sociales africaines. *Mouvements*, 72(4), 108-119. <https://doi.org/10.3917/mouv.072.0108>
- Triulzi, A. (1995). African cities, historical memory and street buzz. Dans I. Chambers et L. Curtis (Dir.), *The post-colonial question. Common skies, divided horizons* (pp. 78-91). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203138328>
- Tuck, E. et Yang, K. W. (2012). Decolonization is not a metaphor. *Decolonization: Indigeneity, Education & Society*, 1(1), 1-40.
- Turco, A. (2007). Sokun : le village réticulaire en Afrique de l'Ouest. *Géographie et cultures*, 60, 111-133. <https://doi.org/10.4000/gc.16249>
- Turok, I. (2017). Informing Africa's urban transformation: A response to Fox et al. and Potts. *Urban Studies*, 55(5), 987-993. <https://doi.org/10.1177/0042098017713575>
- United Nations (UN). (2019). *World Urbanization and prospects: The 2018 revisions*. United Nations, Department of Economic and Social Affairs, Population Division. <https://population.un.org/wup/publications/Files/WUP2018-Report.pdf>
- UN-Habitat. (2014). *The state of African cities 2014: Re-imagining sustainable urban transition*. UN-Habitat. <https://unhabitat.org/state-of-african-cities-2014-re-imagining-sustainable-urban-transitions>
- UN-Habitat. (2016). *Slum almanac 2015/2016. Tracking improvement in the lives of slum dwellers*. UN-Habitat. <https://unhabitat.org/slum-almanac-2015-2016-0>
- Vaa, M. (2003). Urban research agendas, modes of financing research and considerations of quality. *Forum for Development Studies*, 30(1), 108-119. <https://doi.org/10.1080/08039410.2003.9666234>

- Vandermotten, C. (2012). Cotation des revues de géographie, impérialisme scientifique anglo-saxon et culture de l'excellence marchandisée. *Belgeo* [En ligne], (1-2).
<https://doi.org/10.4000/belgeo.7131>
- Van Dijk, T. A. (2005). Critical discourse analysis. Dans D. Tannen, H. E. Hamilton et D. Schiffrin (Ed.), *The handbook of discourse analysis* (pp. 352-371). Blackwell.
<https://doi.org/10.1002/9780470753460> (Publication originale en 2001)
- Van Heur, B. (2020). Urban geography as if urban knowledge matters. *Urban Geography*, 41(5), 694-702. <https://doi.org/10.1080/02723638.2020.1729001>
- Varghese, N. V. (Ed.). (2016). *Reforms and changes in governance of higher education in Africa*. UNESCO/International Institute of Education Planning.
<http://www.iiep.unesco.org/en/reforms-and-changes-governance-higher-education-africa-9336>
- Vidal de la Blache, P. (1896). Le principe de géographie générale. *Annales de géographie*, 5(20), 129-142. <https://doi.org/10.3406/geo.1896.5903>
- Vidal de la Blache, P. (1913). Des caractères distinctifs de la géographie. *Annales de géographie*, 22(124), 289-299. <https://doi.org/10.3406/geo.1913.8245>
- Vinck, D. (2017). Repenser la connaissance. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11(2), 101-104. <https://doi.org/10.3917/rac.035.0101>
- Waast, R. et Gaillard, J. (2018). L'Afrique entre sciences nationales et marché international du travail scientifique. Dans M. Kleiche-Dray (Dir.), *Les ancrages nationaux de la science mondiale XVIII^e-XX^e siècles* (pp. 67-97). IRD Éditions/Éditions des Archives contemporaines.
- Wa Thing'o, N. (1988). *Decolonising the mind: The politics of language in african literature*. James Currey Ltd./Heinemann/Zimbabwe Publishing House.
- Watson, V. (2009). Seeing from the South: Refocusing urban planning on the globe's central urban issues. *Urban Studies*, 46(11), 2259-2275.
<https://doi.org/10.1177/0042098009342598>
- Watson, V. (2014). African urban fantasies: Dreams or nightmares? *Environment and Urbanization*, 26(1), 215-231. <https://doi.org/10.1177/0956247813513705>
- Wodak, R. et Meyer, M. (Dir.). (2001). *Methods of critical discourse analysis*. Sage Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9780857028020>
- Wright, J. K. (1947). Terrae incognitae: The place of imagination in geography. *Annals of the Association of American Geographers*, 37(1), 1-15.

Wunenburger, J. J. (1991). *L'imagination*. Presses Universitaires de France.

Wunenburger, J. J. (2011). *L'imagination mode d'emploi? Une science de l'imaginaire au service de la créativité*. Manucius.